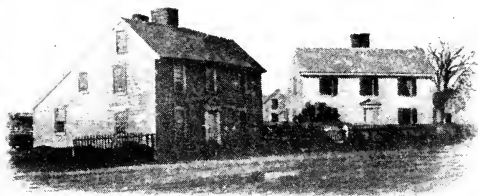


John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N°

ADAMS

175.1 v.2





HISTOIRE

HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

TOME SECOND.



HISTOIRE

D U R E G N E

D E

PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

Par M. WATSON, Professeur de Philosophie & de Rhétorique à l'Université de St. André.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

T O M E S E C O N D.



A A M S T E R D A M.

Chez D. J. CHANGUION.

M. DCC. LXXVIII.

7
8 ADAMS175.1
of 2

T A B L E

DES SOMMAIRES,

Contenus dans le second Volume.

LIVRE VIII. *Délibération de la Cour d'Espagne. Philippe se resout à envoyer le Duc d'Albe dans les Pays-Bas. La Duchesse de Parme fait des représentations à ce sujet. Etonnement que cause l'arrivée du Duc d'Albe & des Espagnols. Le Prince d'Orange se retire en Allemagne. Emprisonnement des Comtes d'Egmont & de Horn. Le peuple fuit dans les pays étrangers. La Duchesse de Parme quitte les Pays-Bas. Autorité absolue du Duc d'Albe. Conseil des troubles. Première ordonnance de ce Conseil. Persécutions. Cruautés du Duc d'Albe & de ses satellites. Sa tyrannie & son arrogance. Histoire de Don Carlos. Le Prince d'Orange est cité. Il refuse d'obéir. Son fils est enlevé & emmené en Es-*

TABLE DES SOMMAIRES.

pagne. Les biens du Prince sont confisqués. Il emploie l'intercession de l'Empereur. Réponse de Philippe à l'Empereur. Le Prince se prépare à faire une invasion dans les Pays-Bas. Il espere recevoir des secours de la Reine d'Angleterre & des Princes Allemands. Le Comte Louis entre à la tête d'une armée dans les Pays-Bas, & bat les Espagnols. Inquiétude du Duc d'Albe au sujet de cette défaite. Jugement des Comtes d'Egmont & de Horn. Accusations intentées contre eux. Leur défense. Intercessions en leur faveur. Lettre du Comte d'Egmont au Roi. Les deux Comtes sont exécutés. Caractere du Comte d'Egmont. Le Duc d'Albe marche contre le Comte Louis, & le défait à cause de la mutinerie des Allemands. Le Prince Guillaume publie un manifeste, & passe la Meuse à la tête d'une nombreuse armée. Le Duc d'Albe évite la bataille. Ce qui oblige le Prince de licencier son armée & de se retirer en France. 1

LIVRE IX. Première Partie. Guerre

TABLE DES SOMMAIRES.

dans le royaume de Grenade. Histoire des Morisques. Philippe les désarme. Ils se révoltent. Don Juan d'Autriche est nommé Général en chef, & subjugué entièrement les Maures. - 58

LIVRE IX. *Seconde Partie. Guerre contre les Turcs, entreprise par Philippe, le Pape & les Vénitiens. Préparatifs de Selim. Bataille de Lépante. Quelles furent les causes de la victoire qu'y remportèrent les Chrétiens. Perte des deux flottes. Les Alliés, au lieu de profiter de la victoire, se retirent. Les Grecs députent vers Don Juan. Préparatifs des Turcs. Lenteur des Alliés. Enfin ils font voile pour la Grece, & assiègent Navarrin, mais inutilement. Mort de Pie V. . . . 87*

LIVRE X. *Affaires des Pays-Bas. Arrogance du Duc d'Albe. Sa tyrannie. Un grand nombre d'habitans déserte les Pays-Bas. Ceux-ci sont entièrement soumis. Inquiétude d'Elisabeth. Elle saisit l'argent appartenant à Philippe. Le Duc d'Albe impose le 10^e & le 20^e Denier. Ces taxes excitent un mécon-*

TABLE DES SOMMAIRES.

tentement universel. Opposition de l'assemblée des Etats. Amnistie solennellement prononcée à Anvers. Comment elle est reçue. Fermeté des Etats d'Utrecht. Conduite du Prince d'Orange. Les Flamands réfugiés reconnoissent son autorité sur mer. Intrigue de ce Prince. La surprise du Fort de Loevestein excite l'indignation du Duc d'Albe. Il requiert, par un édit, le payement des taxes. Sa barbarie. La Brille est prise par les Flamands exilés. Vains efforts des Espagnols pour reprendre cette place. Le Comte de Bossut fait massacrer le peuple de Rotterdam. Révolte de Flessingue. Les autres villes de Zélande prennent le même parti. Siège de Middelbourg. Celui de Tergoes par les Protestans. Les Espagnols secourent la place. 108

LIVRE XI. *Révolte de la Hollande. Affaires de France. Projet de la Reine-mere. Le Comte Louis de Nassau s'empare de Mons. Conseil de guerre tenu par les Espagnols. Ils assiègent Mons. Le Prince d'Orange vient dans les*

TABLE DES SOMMAIRES.

Pays-Bas. Réconciliation de Coligny & du Duc de Guise. Elle est suivie par le massacre de la Saint Barthelemi. Opérations du Prince d'Orange. Il quitte le Hainaut. Mons est repris par les Espagnols. Ceux-ci exercent mille cruautés à Malines & à Zutphen. 183

LIVRE XII. *Etat de la Hollande & de la Zélande. Proposition faite par le Duc d'Albe aux Etats de Hollande. Ils la rejettent, & s'assemblent à Dordrecht. Engagement qu'ils prennent avec le Prince d'Orange. Embarras des Etats. Le Prince arrive en Hollande. Il relève le courage des Députés. Modération du Prince Etablissement de la religion Réformée. Massacre des habitans de Naerden, par Toledé. Il va à Amsterdam, & tâche de gagner les habitans de Harlem. Discours de Riperda, Commandant de la ville. La défense est résolue. Description de Harlem. Toledé commence le siège. Cruautés des deux partis. Assaut général. Les Espagnols*

TABLE DES SOMMAIRES.

sont repoussés. Toledé songe à lever le siège. Lettre du Duc d'Albe à ce sujet. Bataille sur le lac. Intrépidité des assiégés. Leur état fâcheux. Ils offrent de capituler. Les Espagnols leur font des propositions. Elles sont acceptées. La ville se rend. Cruauté du Duc d'Albe & de son fils. Conséquences de la vigoureuse défense de Harlem. Les troupes Espagnoles se mutinent. Vitelli les fait rentrer dans le devoir. Les Espagnols font le siège d'Alcmar. Mais ils sont repoussés avec une grande perte. Combat naval sur le Zuider-Zée. La flotte des Espagnols est battue. Le Comte de Bossut, leur Amiral, est fait prisonnier. Les Confédérés surprennent Geertruidenberg. St. Aldegonde est fait prisonnier par les Espagnols. Le Duc d'Albe quitte les Pays-Bas, & est relevé par le Duc de Medina-Cœli. Celui-ci, effrayé des difficultés qu'il trouve à surmonter, abdique & remet le commandement à Requesens. Réflexions sur le caractère & la cruauté du Duc d'Albe. 237

TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE XIII. Première Partie. Caractere de Requesens. Il tente de faire lever le siège de Middelbourg. Mais la flotte Espagnole est totalement détruite, & la ville se rend. Craintes du Prince d'Orange. Il met le Peuple sur ses gardes contre les Espagnols. Dernière entreprise du Comte Louis. Ce qui embarrasse Requesens. Le Comte Louis veut surprendre Maestricht. Mais d'Avila traverse sa marche. Ce qui occasionne la bataille de Mooch. Le Comte Louis y est défait & tué. Les troupes Espagnoles se mutinent & s'emparent d'Anvers. Cette révolte occasionne la perte de la flotte de Requesens, équipée dans le port de cette ville. Requesens publie un pardon général, mais sans effet. Ce qui le détermine à faire le siège de Leide. Description de cette place. Portrait du brave Van der Does, gouverneur de la ville. Valdez, général Espagnol, change le siège en blocus. Ce qui réduit les habitans à de cruelles extrémités. Harangue sublime, prononcée

TABLE DES SOMMAIRES.

par le bourguemaître Van der Werff. Les Etats prennent la résolution de rompre les digues & d'inonder le pays, pour pouvoir secourir la ville. Ce qui oblige les Espagnols à lever le siège, avec une grande perte de leur part. 309

LIVRE XIII. *Seconde Partie. L'Empereur Maximilien veut interposer sa médiation. Ce qui donne lieu à une Conférence, tenue à Breda. Mais le Congrès est rompu & les hostilités recommencent. Requesens entreprend la conquête de la Zélande. Ce qui donne lieu à une manœuvre très-hardie, exécutée par les Espagnols. Belle défense de la garnison de Bommene. Les Espagnols assiègent Ziric-Zée. Le Prince d'Orange cherche, mais envain, à secourir les assiégés. Ceux-ci sont obligés de se rendre. Vitelli meurt, & Requesens subit le même sort. 362*

Fin de la Table du second Volume.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE HUITIEME.

TANDIS que la Duchesse de Parme travailloit avec succès à calmer les troubles des Pays-Bas , Philippe délibéroit sur ce sujet important. La Régente, de concert avec les Seigneurs confédérés, l'affuroit que sa présence seroit le remede le plus efficace aux maux qui déchiroient les Provinces ; & c'étoit l'opinion de quelques-uns des ministres Espagnols. Le Roi avoit paru long-temps condescendre à leur avis. Il avoit même donné ordre d'équiper des vaisseaux pour ce

Liv. VIII.

1567.

Delibérations de la cour d'Espagne.

1567. voyage , & l'Europe n'en doutoit plus. Mais ;
 Liv. VIII. s'il y avoit pensé sérieusement, il en fut ai-
 1567. fément détourné par la crainte des inconvé-
 niens ou des dangers qu'il pouvoit entraîner.
 De pareilles considérations n'auroient point
 arrêté Charles-Quint , qui les eut dédaignées.
 Ce Monarque avoit entrepris un voyage
 dans les Pays-Bas , & s'étoit mis au pouvoir
 de François I , son rival & son ennemi ;
 pour le faire avec plus de célérité , dans une
 occasion où un intérêt bien moindre l'ap-
 pelloit en Flandre , & où il ne s'agissoit que
 d'appaîser une sédition dans la ville de Gand.
 Mais Philippe n'avoit ni le courage ni l'ac-
 tivité de son pere , ni la même affection pour
 les Flamands : il ne les aimoit point assez
 pour exposer sa personne , afin de rétablir
 la tranquillité dans leurs Provinces ; & d'ail-
 leurs dans tout le cours de son regne il évita
 d'exécuter lui-même ses projets & préféra de
 donner des ordres de son cabinet (1).

Philippe
 se résout à
 envoyer le
 Duc d'Al-
 be dans les
 Pays-Bas.

Lorsqu'il fut résolu de ne point aller en
 Flandre , il ne lui resta plus qu'à déterminer
 s'il y enverroit une armée pour forcer le
 peuple à se soumettre à ses volontés & le

punir de sa désobéissance, ou s'il écouterait ses représentations & auroit égard à ses Liv. VIII. plaintes. Son conseil ne s'accordoit point sur 1567. ce sujet. Le Prince d'Eboli & le Duc de Féria, furent d'avis d'abolir l'inquisition, de retirer les édits & d'essayer des moyens plus modérés de ramener les Protestans, puisqu'on avoit éprouvé que la sévérité ne pouvoit réussir. Mais le Duc d'Albe & le Cardinal de Granvelle représenterent; que c'étoit précisément la condescendance, que l'on avoit eue pour les hérétiques, qui avoit excité leur insolence & ces excès inouis auxquels ils s'étoient portés, au mépris de la vraie religion & de l'autorité royale. Ils observerent que c'étoit moins que jamais le moment d'user de clémence; que le Roi avoit trop long-temps reçu des loix des Pays-Bas, au lieu de leur en donner: que les Flamands étoient enorgueillis de leurs privilèges; que si l'on ne les châtioit pas promptement de leur insolence & de leur présomption, ils disputeroient bientôt à leur Souverain le droit de les commander, en useroient avec lui, comme les Suisses avec ses aïeux & se rendroient indépendans; ou plutôt que le Prince d'Orange & les Comtes d'Egmont & de Horn, sous prétexte de défendre les libertés du peuple, s'arrogeroient

toute l'autorité & partageroient entr'eux les
 Liv. VIII. Provinces , qui tentoient depuis long-temps
 1567. leur ambition : » eh ! quel prétexte plus plau-
 » sible, ajouta le Duc d'Albe, se présentera
 » jamais pour introduire une armée dans les
 » Pays-Bas ? Quelle occasion plus favorable
 » d'y établir l'autorité souveraine sur le même
 » pied qu'en Espagne & en Italie ? (2)

Aucun raisonnement ne s'accordoit mieux
 avec le caractère & les inclinations du Roi ;
 & , en conséquence, il résolut, sans plus ba-
 lancer , d'envoyer en Flandre une armée
 nombreuse & bien disciplinée sous les ordres
 du Duc d'Albe , qu'il connoissoit , par une
 longue expérience , pour l'homme le plus
 propre à exécuter le plan de tyrannie & d'op-
 pression, qu'il avoit adopté.

La Du-
 chesse de
 Parme fait
 des repré-
 sentations
 à ce sujet.

Dans cet intervalle, la Duchesse de Parme
 avoit rétabli le bon ordre dans les Pays-Bas ;
 elle informa aussitôt le Roi de ses succès, &
 lui représenta que rien ne l'autorisoit plus à
 envoyer une armée dans ces Provinces, où
 des garnisons contenoient les places suspec-
 tes, où les tumultes étoient apaisés, les sé-
 ditioneux punis, les hérétiques réduits au silen-

ce , les ecclésiastiques rétablis dans leurs ~~droits~~ droits ordinaires , de sorte que la tranquillité Liv. VIII. étoit générale & complète. 1567.

Si Philippe eût été conduit par les motifs qu'il affectoit , il auroit , en recevant ces nouvelles , arrêté la marche de ses troupes ; mais il est impossible de croire qu'il fût guidé par un zèle de religion , ou l'envie de maintenir la tranquillité des Pays-Bas. Deux passions également violentes l'excitoient : l'ambition d'établir en Flandre un gouvernement despotique , sur les ruines de l'ancienne constitution , & son ressentiment implacable contre le Prince d'Orange & les autres Seigneurs Flamands. Le premier de ces projets devoit séduire un Prince aussi impérieux que Philippe , d'autant plus gêné par les libertés des Pays-Bas , que le siège de son Empire en étoit plus éloigné. Le second plaisoit à son ame vindicative , aigrie par la méfiance , & les contrariétés de la principale noblesse.

Philippe , sans égards aux nouvelles que lui envoyoit la Régente , persista donc dans son premier dessein. Le Duc d'Albe s'embarqua pour l'Italie. Après y avoir rassemblé les différens corps de troupes , qui y étoient cantonnés & qui montoient à huit mille hommes de pied & quinze cens chevaux , il

dirigea sa marche vers les Pays-Bas, par les
 Liv. VIII. terres du Duc de Savoie, & ensuite par la
 1567. Bourgogne & la Lorraine. Son armée, aug-
 mentée dans sa marche de trois mille hom-
 mes de cavalerie Bourguignone, & de quatre
 mille de cavalerie Allemande, atteignit bien-
 tôt & sans obstacle la Province du Luxem-
 bourg. Le Duc d'Albe, après avoir mis des
 garnisons dans plusieurs villes frontières, par-
 tit pour Bruxelles où il arriva au mois d'Aout,
 mil cinq cens soixante & sept (3).

Etonne-
 ment que
 cause l'ar-
 rivée du
 Duc d'Al-
 be & des
 Espagnols.
 Le Prince
 d'Orange
 se retire
 en Alle-
 magne.

Son arrivée répandit la consternation & la
 surprise dans toutes les Provinces. Plusieurs
 milliers de personnes avoient déjà quitté les
 Pays-Bas ; & le Prince d'Orange, qui, depuis
 long temps, prévoyoit la tempête qui mena-
 çoit sa patrie, s'étoit retiré avec sa famille
 & ses amis, dans le Comté de Nassau en
 Allemagne. Il savoit quelle haine Philippe
 avoit conçue contre lui, combien elle étoit
 invétérée, & ne doutoit pas que l'arrivée
 d'une armée formidable, sous les ordres d'un
 satellite de la tyrannie, tel que le Duc d'Albe,
 ne présageât l'oppression la plus terrible. Le
 Souverain Espagnol annonçoit, par le choix

d'un tel représentant, qu'il vouloit gouverner les Pays-Bas avec une verge de fer ; & n'é- Liv. VIII.
pargneroit pas fans doute , une noblesse dont 1567.
la résistance & les murmures l'avoient si profondément irrité.

Guillaume auroit voulu engager le Comte d'Egmont à suivre son exemple, & s'efforça de lui ouvrir les yeux à l'approche du danger. Il lui retraça les griefs que le Roi avoit contre lui, & les circonstances qui ne devoient pas faire douter de son ressentiment : il lui rappella le caractère impérieux du Duc d'Albe, qui, de leur ennemi & de leur rival, étoit devenu leur maître, & ne manqueroit pas d'employer son pouvoir à leur ruine. Mais le Comte d'Egmont avoit une nombreuse famille, & un état qu'il ne pouvoit soutenir avec dignité, ailleurs que dans les Pays-Bas. Rassuré par la conscience de sa fidélité, il comptoit sur les services qu'il avoit rendus au Roi, & ne pouvoit se persuader que les témoignages d'affection, qu'il en avoit reçus en Espagne, fussent autant de perfidies. Il crut donc que ceux-là seuls, qui avoient eu quelque part aux derniers troubles, avoient à craindre le ressentiment de Philippe. Le Prince d'Orange, trouvant le Comte d'Egmont inflexible, lui dit ces propres mots : » Comte

Liv. VIII. » d'Egmont, vous ferez le pont que les Es-
 1567. » pagnols fouleront aux pieds pour passer en
 » Flandre, & qu'ils rompront après s'en être
 » servi. Vous vous repentirez d'avoir négligé
 » l'avis que je vous donne ; mais je crains
 » que ce repentir ne soit trop tardif. «

Le Prince d'Orange s'étoit retiré en Alle-
 magne, en Avril, mil cinq cens soixante-
 sept, & le Duc d'Albe n'arriva dans les
 Pays-Bas, qu'au mois d'Août suivant. Dans
 cet intervalle le Comte d'Egmont vit dimi-
 nuer très-rapidement son crédit & sa confi-
 dération ; mais il étoit résolu de céder aux
 circonstances, & s'avilit au point d'aller au
 devant du Général Espagnol, jusques dans la
 Province du Luxembourg. Il lui donna deux
 superbes chevaux, en témoignage de la bonne
 intelligence, qu'il vouloit entretenir avec lui.
 Le Duc d'Albe reçut ce présent avec la
 hauteur qui lui étoit naturelle ; mais cepen-
 dant il dissimula jusqu'au temps où il crut
 pouvoir exécuter ses projets avec sûreté.

Emprison-
 nement
 des Com-
 tes d'Eg-
 mont & de
 Horn.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Bruxelles, il fit
 arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn, &
 mit autant de perfidie dans cet acte d'auto-
 rité, que d'injustice & de tyrannie. Le Comte
 d'Egmont fut trompé le premier, & ce fut
 de lui qu'on se servit pour faire tomber la

Comte de Horn dans le piège. (4) Quand ~~le Duc d'Albe~~ ^{Liv. VIII.} vit leur sécurité, il crut qu'il étoit temps d'accomplir ses desseins. Il les ^{1567.} pria de venir lui donner leurs avis au sujet d'une citadelle qu'il vouloit faire construire à <sup>Septem-
bre.</sup> Anvers. Ils se rendirent chez lui, & quand on eut discuté l'objet en question, ils furent conduits sous certains prétextes dans des appartemens séparés, le Comte d'Egmont par le Duc d'Albe lui-même, & le Comte de Horn, par Don Frédéric de Toledé, fils du Général Espagnol. *Comte d'Egmont*, dit le Duc d'Albe, *donnez-moi votre épée ; c'est la volonté du Roi que vous me la remettiez, & vous rendiez en prison.* Le Comte foudroyé de cet ordre imprévu voulut s'échapper, mais il se vit entouré des gardes du Duc, & rendit son épée en disant : *elle a servi plus d'une fois à la gloire de Philippe* (5). Les Comtes de Horn & d'Egmont, protestèrent aussitôt que, comme Chevaliers de la Toison d'or, ils ne pouvoient être jugés que par leurs Pairs, & emprisonnés que par leur autorité. Mais on n'eut aucun égard à leurs protestations : ils

(4) Strada p. 215.

(5) Strada. p. 215.

1567. furent traînés dans un fort éloigné de Bruxelles, & hors de la province où ils résidoient, contre le privilège authentique & sacré que la loi fondamentale affuroit aux citoyens même du dernier ordre (6).

Le peuple fuit dans les pays étrangers. La nouvelle de cet événement, qui fut immédiatement suivi de l'emprisonnement du secrétaire du Comte d'Egmont seigneur de Beckerfeel, & de plusieurs autres personnes de distinction, se répandit bientôt jusqu'aux extrémités des Pays-Bas, & remplit les Catholiques aussi-bien que les Protestans des plus justes alarmes. „ L'attachement à la „ foi catholique, disoient-ils, n'est point „ une sauve-garde contre le ressentiment de „ Philippe, puisque les hommes qui se sont „ montrés les plus actifs à réprimer les ré- „ formés, sont exposés à sa colere. Aucun „ de nous ne s'est autant signalé par son „ zele & n'a rendu d'aussi importans servi- „ ces que ceux qu'il vient de dévouer à la „ mort. „ Les citoyens, de tout rang, furent donc très-confternés : un grand nombre quitta ses foyers, & l'on calcula que dans cette occasion, la terreur qu'inspira le Duc

(6) Grotius & Bentivoglio.

d'Albe, ou celle qu'avoit occasionné son arrivée, expulsa plus de cent mille personnes qui se retirèrent dans les pays étrangers. La plupart de ces réfugiés étoient des hommes industrieux ; ils portèrent leurs arts , leurs manufactures , & leurs connoissances chez les ennemis de Philippe , qui s'enrichirent ainsi de ses pertes (7).

Liv. VIII.

1567.

La Régente fut plus étonnée que tout autre de l'emprisonnement des Comtes de Horn & d'Egmont. Philippe l'avoit assurée que le Duc d'Albe, quoique revêtu du commandement général des troupes, n'empiéteroit point sur ses droits & qu'elle les conserveroit en entier. La commission que le Général Espagnol lui présenta aussitôt après son arrivée, s'accordoit avec la déclaration du Roi. Mais la Duchesse de Parme ne pouvoit penser que le Duc d'Albe eût osé donner une atteinte si formelle à son autorité, en faisant emprisonner deux des principaux personnages de l'Etat sans sa permission, si ses pouvoirs n'avoient été très-différens de ceux dont elle avoit eu connoissance. Cette Princesse soupçonna donc que le Roi, peu sincère à son

La Duchesse de Parme quitte les Pays-Bas.

(7) Van Meteren , p. 80.

1567. Liv. VII. égard , avoit conféré à son Général une autorité supérieure à toute autre , & ne douta plus que , trompé par les calomnies de ses ennemis , il ne lui eût retiré cette confiance qu'elle savoit mériter par son zele & ses services. Elle pensa qu'elle ne pouvoit plus rester avec honneur dans les Pays-Bas & demanda aussi-tôt la permission de se retirer. Le Roi la lui accorda après des instances réitérées , & elle quitta Bruxelles au commencement de l'année quinze cens soixante-huit , regrettée de tous les Flamands , & sur-tout des Protestans , à qui son gouvernement parut très-sage & très-doux , lorsqu'ils le comparèrent à la sévérité impitoyable du Duc d'Albe (8).

Autorité
absolue
du Duc
d'Albe,

En effet , après le départ de la Duchesse de Parme , l'autorité absolue resta entre les mains de celui-là , & il parut bientôt un édit , qui lui accordoit plus de pouvoir que n'en avoient jamais eu les Gouverneurs précédens. Le Souverain des Pays-Bas ne pouvoit pas légitimement l'accorder ; puisque cette autorité attentoit formellement aux loix & aux privilèges qu'il avoit juré solennellement , à

(8) Bentivoglio & Strada.

son inauguration, de maintenir. Mais Philippe Liv. VIII.
 avoit eu recours à ces moyens de justifier 1568.
 l'iniquité, que les dévots de l'église romaine
 avoient si souvent employés : il s'étoit fait
 relever par le Pape de son serment, & ne
 déguisoit plus le plan qu'il avoit formé d'é-
 tablir dans la Flandre le despotisme le plus
 arbitraire sur les ruines de l'ancienne consti-
 tution. La commission du Duc d'Albe lui con-
 féroit, outre le commandement général des
 troupes, la présidence des trois conseils,
 d'état, de justice, & de finances, avec un
 plein pouvoir de punir ou pardonner les cri-
 mes de toute espece, selon qu'il le jugeroit
 convenable. Le nouveau Gouverneur com-
 mença son administration en publiant une dé-
 claration, qui accordoit un mois aux réfor-
 més pour quitter le pays ; pendant cet inter-
 valle, ils pouvoient arranger leurs affaires,
 sans crainte d'être troublés ni vexés. Mais le
 Duc d'Albe donna en même temps des ordres
 secrets aux inquisiteurs pour procéder immé-
 diatement à l'exécution des édits avec la der-
 niere rigueur.

Pour les aider & les encourager dans l'exer-
 cice de leurs fonctions, il établit un nouveau
 tribunal, qu'il nomma *le Conseil des troubles*,
 destiné à faire le procès de ceux qui avoient

Conseil des troubles. **Liv. VIII.** **1568.** contribué , soit directement , soit indirectement , aux derniers défordres , & composé de douze Conseillers Espagnols. Le Duc d'Albe le présidoit , ou étoit représenté en son absence par un certain Vargas , distingué parmi les Jurisconsultes ses compatriotes par son avarice & sa cruauté (9).

Première ordonnance de ce conseil. La première ordonnance de ce tribunal , qui fut appelé par les Flamands *le Conseil de sang* , déclara que quiconque avoit présenté ou signé quelque requête contre les derniers édits , l'établissement des nouveaux évêchés , ou celui de l'inquisition , parlé en faveur des Réformés , ou insinué , de quelque maniere que ce fût , que le Roi n'avoit pas droit d'abolir les privilèges qui avoient été la source de tant d'impiétés , étoit coupable de haute trahison & méritoit les peines dont on jugeroit à propos de le punir (10).

Persécutions. Le Duc d'Albe avoit disposé ses troupes de la maniere qu'il avoit jugé la plus convenable pour soutenir cette ordonnance tyrannique qui menaçoit tant de citoyens. Il fit élever une citadelle à Anvers , & força les ha-

(9) Brandt. p. 260-265. Van Meteren , Lib. III. p. 66.

(10) Van Meteren . Lib. III. p. 66.

bitans d'en payer les frais & de contribuer ainsi à l'esclavage qu'il leur préparoit. Il fit Liv. VIII.
 bâtir des châteaux dans plusieurs autres pla- 1568.
 ces, & répandit ses troupes dans les provin-
 ces, où elles exercèrent de telles vexations,
 que les habitans fuyoient leur tyrannie, ou
 s'abandonnoient au désespoir. Vingt mille per-
 sonnes se sauverent alors en France, en An-
 gleterre, ou en Allemagne. (11) Un grand
 nombre arrêté dans le moment où ils médi-
 toient leur fuite, devint la proie des persé-
 cuteurs qui désoloient le pays. Ceux même
 qui étoient innocens, frappés de la terreur
 qu'inspiroient les châtimens dont ils voyoient
 punir les coupables, gémissoient sur les mal-
 heurs de ce pays autrefois si florissant & si
 heureux à raison de la douceur de son gou-
 vernement, & qui n'offroit plus que des ob-
 jets de frayeur, des fuites, des bannissemens,
 des confiscations de biens, des emprisonne-
 mens & des supplices (12).

On ne faisoit distinction ni de rang, ni d'â-
 ge, ni de sexe. Des enfans à peine parve-
 nus à l'adolescence, des vieillards caduques,

(11) Brandt & Bentivoglio.

(12) Bentivoglio, p. 58.

des nobles du plus haut rang, des hommes
 Liv. VIII. de la dernière classe du peuple, étoient in-
 1568. distinctement sacrifiés à la cupidité & à la
 cruauté du Gouverneur & de ses satellites.

Cruautés
 du Duc
 d'Albe &
 de ses sa-
 tellites.

Quoique, dans l'espace de peu de mois, plus de dix-huit cens personnes eussent péri sous le glaive du Bourreau, le sanguinaire Duc d'Albe n'étoit point assouvi : les cachots n'étoient pas remplis à son gré, ni les prisonniers assez resserrés. Le tems du Carnaval approchoit ; il espéroit que les Réformés, comptant sur la dissipation des Catholiques, feroient moins sur leurs gardes, & quitteroient les retraites, où ils se tenoient cachés, pour voir leurs familles & leurs amis. Il déchaîna donc ses inquisiteurs & ses soldats, comme autant de Loups sur de timides troupeaux, surprit un grand nombre de Protestans dans leurs maisons, dans leurs lits ; & les fit plonger dans de sombres cachots.

Plusieurs Citoyens qui n'avoient assisté qu'une seule fois à leurs assemblées, & juroient qu'ils étoient tout dévoués à l'Eglise Romaine, furent pendus ou noyés : ceux qui s'avoient Réformés, & refusoient d'abjurer leur croyance, étoient appliqués à la torture : on exigeoit d'eux le nom de leurs complices ; on les écarteloit ensuite en place pu-

blique : leurs souffrances étoient prolongées ~~avec~~ avec la plus ingénieuse barbarie , & leurs Liv. VIII. corps étoient livrés aux flammes. 1568.

Les Bourreaux, pour les empêcher de rendre témoignage , au milieu de leurs supplices , à la religion qu'ils professoient , ne se contentoient pas d'étouffer leurs cris ; ils appliquoient un fer chaud sur leurs langues , & les enfermoient dans une machine inventée pour varier & aggraver les tourmens (13) de ces malheureux.

La plume tombe des mains quand on se trouve obligé de raconter les exemples sans nombre des cruautés du Duc d'Albe & de ses satellites ; sur-tout quand on pense que les malheureuses victimes sur lesquelles ils exerçoient tant de barbaries , loin d'être de ces méchans , indignes de pitié , dont la férocité sanguinaire viole les loix de la nature & de l'humanité , étoient en général des hommes innocens & doux , qui , ayant adopté les nouvelles opinions , avoient trop de probité pour ne pas rendre hommage à leur croyance ; ou , tout au plus , des êtres foibles qui avoient été entraînés par leur zèle ou leur enthous-

(13) Brandt & Van Meteren , p. 69.

fiafme dans des imprudences qu'ils croyoient
 Liv. VIII. agréables à Dieu & importantes à fa gloire
 1568. & au bonheur des hommes.

Le Duc d'Albe inspira fa barbarie aux Magistrats fubalternes , qui favoient ne pouvoir faire mieux leur cour au Roi & au Gouverneur qu'en fe montrant impitoyables. Plusieurs cependant , plus humains que politiques ou circonfpects , avertirent les Proteftans de fuir la tyrannie. Les membres même du Conseil de fang fentoient quelquefois leur cœur fe révolter contre l'horrible abus du pouvoir , dont ils étoient complices. Plusieurs d'eux ne purent fe réfoudre à commettre légalement tant d'affaffinats & demanderent la permiffion de fe démettre ; d'autres plus courageux s'abfenterent , & de douze membres dont le confeil étoit composé , il y en avoit rarement plus de trois ou quatre de préfens (14).

(14) La preuve en eft que les fentences de ce tribunal ne font pour la plupart fignées que de deux ou trois membres du confeil ; par exemple , celle d'Antoine de Straale ne fut foufcrite que de Vargas & de deux autres. Le Duc d'Albe affifta rarement à ce confeil , excepté les deux ou trois premiers mois ; mais il dictoit toutes les fentences , & d'ailleurs , l'active & infatigable cruauté de Vargas rendoit fa présence inutile. Grumestone,

Environ vers ce temps, les Magistrats =====
 d'Anvers qui avoient montré la soumission la Liv. VIII.
 plus aveugle depuis l'arrivée du Duc d'Albe, 1568.
 crurent devoir le solliciter en faveur de Tyrannie
 quelques citoyens emprisonnés par les inqui- & arro-
 siteurs. Leur supplique étoit conçue dans les gance du
 termes les plus humbles, & ils représen- Duc d'Al-
 toient; que, quoique les personnes, pour be.
 lesquelles ils intercédèrent le Gouverneur,
 eussent assisté deux ou trois fois aux assem-
 blées des Protestans, elles n'y avoient été
 conduites que par la curiosité : que ces ci-
 toyens étoient, d'ailleurs, véritables enfans
 de l'Eglise Romaine & fideles sujets du Roi,
 & n'avoient resté dans les Pays-Bas, jusqu'au
 moment de leur détention, que sur la foi de
 la déclaration que le Gouverneur avoit don-
 née, que pendant l'espace d'un mois on ne
 feroit point recherché pour ce qui s'étoit
 passé avant son arrivée.

Le Duc d'Albe répondit à cette supplique
 avec sa hauteur ordinaire : » Qu'il étoit fort
 » surpris, qu'ils fussent assez insensés pour
 » oser le solliciter en faveur des hérétiques.
 » Qu'ils auroient lieu de se repentir amère-
 » ment à l'avenir d'être si présomptueux ou
 » si hardis ; car ils pouvoient être assurés,
 » qu'il les feroit tous pendre pour détourner

» par leur exemple les autres d'une sembla-
 Liv. VIII. » ble audace. (15) Cependant, quelques no-
 1568. bles, & Viglius lui-même, qui avoit jusques-
 là concouru avec zele à toutes les mesures
 despotiques du Cardinal de Granvelle; mais
 que les malheurs qui déchiroient son pays
 avoient ému de pitié, eurent le courage de
 faire des remontrances au Roi contre les
 cruautés de son Gouverneur. Le Pape même
 l'exhorta à une plus grande modération. Mais
 Philippe refusa de retirer ses premiers ordres,
 jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de
 Vargas, qui lui conseilla de persévérer dans
 le plan qu'il avoit adopté, l'assura du succès
 le plus complet, & lui promit en même temps
 une source intarissable de richesses dans les
 confiscations. Vargas fut puissamment secondé
 par les inquisiteurs de Madrid; Philippe n'é-
 couta qu'eux, dédaigna toute remontrance,
 & les persécutions continuèrent avec la même
 fureur qu'auparavant (16).

Histoire Le peuple des Pays-Bas désespéra plus que
 de Don jamais d'émouvoir la pitié de son impitoya-
 Carlos. ble Souverain, lorsqu'il fut de quelle maniere

(15) Brandt. p. 265.

[16] Brandt. de Thou, C. XL. III. p. 9.

il avoit traité son propre fils Don Carlos. Les historiens contemporains different dans le Liv. VIII.
 récit de cette catastrophe ; qui fut aussi myf- 1568.
 térieuse que tragique. La relation suivante
 nous a paru la plus conséquente & la plus
 vraisemblable.

Don Carlos avoit été dès son bas âge remarquable par l'impétuosité & la violence de son caractère ; & quoiqu'il n'eût jamais donné lieu de juger favorablement de son intelligence & de ses talens , il avoit montré l'ambition la plus excessive , & le désir le plus ardent d'être admis par son pere dans l'administration d'une partie de ses Etats. Philippe , soit par jalousie , soit par la conviction de l'incapacité de son fils , avoit refusé de satisfaire cette ambition , & s'étoit conduit envers Don Carlos avec toute la réserve & la froideur possibles , tandis qu'il accordoit toute sa confiance au Duc d'Albe , à Ruy Gomez de Sylva , & au Président Spinosa. C'étoient précisément les trois hommes pour lesquels Don Carlos avoit la plus invincible aversion , soit qu'elle fût excitée par la jalousie , soit qu'il les regardât comme les espions de son pere , chargés de surveiller sa conduite. Dans ces dispositions , le jeune Prince ne se fit pas scrupule , en diverses occasions ,

1568. de censurer amèrement l'administration de Philippe, sur-tout les mesures qu'il avoit prises dans les Pays-Bas. Don Carlos avoit marqué une vive compassion pour les peuples de ces provinces : souvent il menaçoit le Duc d'Albe, & avoit même attenté sur sa vie, pour le punir d'en avoir accepté le Gouvernement. On le soupçonnoit aussi de se ménager des entrevues secrètes avec le Marquis de Mons & le Baron de Montigni, & d'avoir formé le projet de se retirer dans les Pays-Bas pour se mettre à la tête des mécontents.

Le Roi en fut informé par ses courtisans. Aussitôt il consulta les inquisiteurs (car il ne manquoit jamais de prendre leur avis dans les affaires d'importance) & résolut de priver le jeune Prince de sa liberté pour arrêter ses projets; Philippe entra la nuit dans la chambre de Don Carlos, accompagné de quelques-uns de ses conseillers & de ses gardes. Après lui avoir reproché sa conduite, il lui dit, *qu'il étoit venu pour le châtier en pere*; alors il renvoya toute sa suite & lui donna des gardes qui revêtirent son malheureux fils d'habits de deuil. Celui-ci, naturellement fier, fut cruellement irrité d'un tel traitement, conjura son pere & ceux qui étoient présens de lui ôter la vie. Il se jetta tête baissée dans

un grand feu, & ses gardes ne le retirèrent
 qu'avec peine des flammes où il vouloit périr. Liv. VIII.
 Son désespoir dégénéra en frénésie. Il passoit 1568.
 quelquefois des journées entières, sans man-
 ger, & après ces longues dietes, il essayoit
 de se faire mourir par l'excès de sa voracité.
 Plusieurs Princes & toute la Noblesse Espa-
 gnole sollicitèrent son élargissement. Mais
 son impitoyable pere fut inflexible, & après
 avoir tenu son fils renfermé pendant six mois,
 il voulut que l'inquisition prononçât son ar-
 rêt. Le malheureux Don Carlos fut condamné
 à mort, & sous le voile de cette odieuse
 sentence, Philippe ordonna qu'on lui fît ava-
 ler du poison, dont il mourut quelques heu- Février.
 res après, âgé de vingt-deux ans (17).

Philippe avoit déjà donné des preuves de
 la cruauté de son caractère : nous avons dit
 plus haut qu'il avoit voulu assister à l'exécu-
 tion de ses sujets Protestans en Espagne.
 Cette conduite révoltante, & le sang froid
 avec lequel il contempla les effroyables sup-
 plices qu'enduroient ses sujets, reçurent dif-
 férentes interprétations. Les uns attribuoient

(17) Comparez de Thou, liv. XLIII. c. VIII.
 avec Strada, liv. VII. p. 225. &c.

~~son~~ son inhumanité à la superstition, dont il étoit Liv. VIII. infecté : d'autres la regardoient comme la
 1568. preuve la plus convaincante de la sincérité de son zele pour la vraie religion. Mais la barbarie avec laquelle il fit mettre à mort son fils, ne pouvoit être envisagée sous aucun de ces points de vue : elle fut universellement regardée comme une preuve de l'atrocité de ce Souverain également incapable d'humanité & des affections les plus naturelles & les plus justes. Ses sujets furent frappés d'étonnement & de terreur. Les habitans des Pays-Bas virent, sur-tout, combien il étoit inutile d'espérer aucune grace d'un Prince qui avoit refusé si obstinément de pardonner à son fils, dont le seul crime, croyoient-ils, étoit d'avoir compati à leurs calamités & de leur avoir témoigné de l'attachement.

Le Prince
 d'Orange
 est cité.

Il ne restoit plus à ces malheureux peuples d'espoir que dans la sagesse, l'esprit patriotique, & les grandes ressources du Prince d'Orange. Le Duc d'Albe, aussi-tôt après son arrivée dans les Pays-Bas, avoit fait citer Guillaume & promis au nom du Roi, qu'au cas qu'il comparût, on useroit envers lui de la plus grande douceur. Mais le Prince étoit trop fin pour se laisser prendre au piège : il
 refusa

refusa d'obéir à la citation , & donna les raisons suivantes de son refus. Liv. VIII.

» Ce décret d'ajournement est de telle nature, disoit-il, que le Duc d'Albe ne doit pas espérer que je comparoisse ; puisqu'il est contraire, à plusieurs égards , aux Loix fondamentales des Pays-Bas : le délai qu'on m'accorde n'est pas tel que les Loix le prescrivent , & il m'est impossible à une si grande distance de me présenter au jour indiqué. Le Duc d'Albe est un juge dont je ne dois, à aucuns égards , reconnoître l'autorité, puisque, comme Chevalier de la toison d'or, je ne puis être jugé que par mes pairs, & comme habitant du Brabant , que par mes concitoyens. C'est donc une atteinte à mes privileges de commettre le pouvoir de me juger à une personne incompétente : j'ai peu de raisons d'espérer qu'on discute équitablement ma conduite ; puisque j'éprouve une injustice dans le choix de mon juge ; & j'y dois compter d'autant moins, que le Duc d'Albe , depuis long-temps mon ennemi personnel , a déjà procédé contre moi, sans m'entendre dans mes défenses , & sur la seule supposition que je puis être coupable , en saisissant & enlevant de

~~Philippe II.~~ „ force mon fils , le Comte de Buren , pour
 Liv. VIII. „ l'envoyer en Espagne , tandis que l'inno-
 1568. „ cence de cet enfant est incontestable ,
 Son fils en- „ & qu'il faisoit ses études à Louvain sous
 levé & „ la sauve-garde des privileges de cette uni-
 emmené „ versité. ”
 en Espa-
 gne.

Ses biens „ Aussi-tôt que les délais accordés au Prince
 confis- d'Orange , aux Comtes de Hoogstrate & de
 qués. Culembourg , & à plusieurs autres Gentils-
 hommes , furent écoulés , le Duc d'Albe pro-
 nonça contre les Seigneurs ajournés & con-
 tumaces l'arrêt de mort & de confiscation
 de biens. Il fit raser l'hôtel de Culembourg
 à Bruxelles , qui avoit souvent servi de re-
 traite aux confédérés , & il déclara tous
 les biens du Prince d'Orange , qui , outre sa
 Principauté située en France , possédoit des
 terres considérables en Bourgogne & dans
 les Pays-Bas , confisqués au profit du Roi ;
 mais , si l'on ajoute foi à quelques histo-
 riens , il les appliqua à son propre usage ,
 & à récompenser les nombreux délateurs
 qu'il entretenoit.

Il employoit „ Le Prince d'Orange connoissoit trop le
 l'interces- caractere inflexible de Philippe pour espérer
 sion de qu'aucune considération pût prévaloir sur
 l'Empe- son ressentiment , & lui faire oublier la con-
 reur. duite d'un sujet rebelle. Cependant afin de

manifester davantage l'extrémité à laquelle on le réduisoit, & faire voir à toute l'Eu- liv. VIII.
 rope qu'il étoit nécessité de recourir aux ar- 1568.
 mes, il envoya à l'Empereur un détail par-
 ticulier du traitement qu'il avoit reçu, &
 des cruautés que le Duc d'Albe exerçoit
 dans les Pays-Bas; il le prioit d'avoir com-
 passion des Flamands & d'employer pour lui
 ses bons offices. Maximilien étoit d'un ca-
 ractere absolument opposé à celui du Roi
 d'Espagne; il écrivit aussi-tôt à ce Prince
 que, suivant son avis & celui de tous les
 Princes Allemands, la conduite du Duc
 d'Albe étoit aussi imprudente que barbare;
 & pour donner plus de poids à son interces-
 sion, il envoya l'Archiduc Charles, son frere,
 à Madrid.

La réponse de Philippe fut telle qu'on de-
 voit l'attendre d'un Prince aussi absolu. „ Les Réponse
de Philip-
pe à l'Em-
pereur.
 „ sévérités, dit-il, qui ont été employées
 „ dans les Pays-Bas, ne fussent point en-
 „ core pour réprimer l'insolence de mes su-
 „ jets Flamands, & j'espere que l'Empe-
 „ reur se gardera de permettre que le
 „ Prince d'Orange, ou ses partisans fassent
 „ aucune levée de troupes en Allemagne.” (17)

(18) Ferreras, 1568.

Une réponse si fiere , adreffée à un Sou-
Liv. VIII. verain proche parent de Philippe , & qui te-
 1568. noit le premier rang en Europe , démontra
 que ce feroit envain qu'on effayeroit de le
 fléchir. Elle contribua en même temps à
 aliéner Maximilien des intérêts du Roi d'Ef-
 pagne & facilita ainfi les levées que le Prin-
 ce d'Orange faisoit en Allemagne , pour pouf-
 fer la guerre avec vigueur.

Le Prince
 d'Orange
 fe prépare
 à faire une
 invasion
 dans les
 Pays-Bas.

Guillaume , que les Flamands réfugiés ou
 bannis follicitoient depuis quelques mois de
 prendre les armes , auroit volontiers re-
 tardé encore , pour attendre un moment
 plus favorable : il efperoit que Philippe se
 trouveroit tôt ou tard enveloppé dans quel-
 que guerre avec fes voifins , & feroit ainfi
 dans l'impossibilité d'employer toute fon at-
 tention & toutes fes forces dans les Pays-
 Bas. Mais les réfugiés étoient si impatiens
 de retourner dans leur patrie , & leur nom-
 bre devenoit tous les jours si confidérable ,
 que le Prince d'Orange se déterminâ à
 agir , d'autant plus qu'il redoutoit avec rai-
 son que le Duc d'Albe n'établît si solide-
 ment fon pouvoir , qu'il fût difficile de l'é-
 branler.

Il vendit fes bijoux , fa vaiffelle & fes
 meubles. Son frere , le Comte Jean de Nas-

fau, l'aida d'une somme confidérable, & les Flamands réfugiés à Londres, à Embden, à Cleves, & dans d'autres villes, lui firent 1568.
passer d'immenses contributions.

Le Prince d'Orange, favoit que les habi- <sup>Il espere
des se-
cours.</sup> tans des Pays-Bas étoient incapables de réfister par eux-mêmes aux armes Espagnoles, & succumberoient s'ils n'étoient aidés par les nations étrangères. Cependant la puissance de Philippe n'étoit pas à beaucoup près aussi formidable alors, que du vivant de Marie, Reine d'Angleterre, qui ne connoissoit d'autre loi que la volonté de son époux, & ne se fit jamais aucun scrupule de sacrifier les intérêts de son peuple à ceux de son ambition. Si cette Reine eût vécu, ou que Philippe eût conservé la même influence dans le conseil d'Angleterre, les habitans des Pays-Bas auroient combattu envain pour leur liberté. Ils furent heureux qu'Elisabeth fût portée par intérêt & par principes, à adopter un système politique absolument contraire à celui de Marie : elle avoit établi dans son Royaume la religion Protestante, & s'étoit toujours intéressée à tous les Réformés de l'Europe. Elle avoit puissamment aidé les Calvinistes, dans les guerres civiles qui déchiroient la France, tandis que Philippe fournissoit des

De la Reine
d'Angleterre.

~~secours~~ secours au parti contraire ; ainsi Guillaume
 Liv. VIII. devoit naturellement espérer qu'elle ne reste-
 1568. roit pas simple spectatrice des troubles des
 Pays-Bas.

Il comptoit aussi sur les secours des Ré-
 formés François, & avoit communiqué tous
 ses projets à leurs chefs , le Prince de
 Condé & l'Amiral de Coligni ; mais ceux dont
 il espéroit une véritable assistance , étoient
 les Princes Protestans d'Allemagne , auxquels
 il s'étoit efforcé de persuader , que s'ils n'a-
 gissoient avec vigueur pour soutenir la li-
 berté des Pays-bas , c'en étoit fait de ces
 Provinces , qui avoient une correspondance
 étroite avec eux , & que ces villes commer-
 çantes , qui leur offroient un débouché si
 avantageux , seroient changées en autant de
 Fortereffes , qui deviendroient le repaire des
 troupes Espagnoles , que l'ambitieux Duc d'Al-
 be , ne manqueroit pas d'employer contre les
 puissances voisines , lorsque la Flandre seroit
 soumise.

Et des
 Princes al-
 lemands.

Excités par ces motifs , & animés du zele
 de soutenir leur croyance , le Comte Palatin
 du Rhin , le Duc de Wirtemberg ; le Land-
 grave de Hesse , & plusieurs autres Princes
 Allemands , résolurent d'aider Guillaume ,
 lui fournirent en conséquence de grands se-
 cours.

cours d'argent, lui en promirent davantage, & lui permirent de lever des troupes dans leurs principautés. Liv. VIII.
1568.

Tandis que le Prince d'Orange étoit occupé à faire des levées à Cleves, & dans le voisinage du Brabant & de la Gueldre, son frere Louis n'étoit pas moins actif dans les parties septentrionales de l'Allemagne; il ramassoit des soldats & rassembloit les Flamands réfugiés ou bannis. Le Comte Louis.

Le Comte Louis fut beaucoup plutôt prêt à entrer en campagne que son frere, & il se mit en marche à la fin d'Avril ou au commencement de Mai. Il résolut d'abord de faire une entreprise sur Groningue, &, dans ce dessein, il plaça son camp de maniere à couper toute correspondance entre cette ville & les Pays-Bas, tandis que son armée avoit une communication libre avec l'Allemagne. Entre à la tête d'une armée dans les Pays-Bas.

Le Duc d'Albe, lui opposa le Comte d'Aremberg, officier de grande réputation, & donna ordre au Comte de Meghen, Gouverneur de la Gueldre & de Zutphen, de joindre le plutôt possible le Comte d'Aremberg, avec un régiment d'infanterie Allemande qu'il commandoit. A l'approche d'Aremberg, Louis de Nassau prit un poste encore plus avantageux que celui qu'il occupoit & campa sur

une éminence , sur le front de laquelle s'é-
Liv. VIII. tendoit un large marais.

1568. Les Espagnols donnerent alors des preuves de cette présomption & de cette férocité , qu'ils montrèrent dans le cours des guerres des Pays-Bas. Ils témoignoient le plus profond mépris pour les Flamands , brûloient de combattre , & demandoient à grands cris qu'on les conduisît à l'ennemi. Aremberg tâcha de réprimer leur ardeur : il leur représenta qu'outre l'avantage du poste , l'armée du Comte Louis leur étoit très-supérieure en nombre & qu'il étoit impossible de l'attaquer avec succès avant l'arrivée du Comte de Meghen. Mais les Espagnols n'étoient pas plus disposés à respecter son autorité , qu'à écouter ses avis. Ils l'accuserent d'ignorance , & même de lâcheté & d'infidélité. Le Comte d'Aremberg , n'eut pas assez de force d'esprit pour mépriser ces reproches. Irrité de se voir traité si indignement , il s'écria :
 » Marchons ; puisque vous le voulez ; mar-
 » chons , non pour vaincre ; mais pour être
 » vaincus ; & moins par les armes de l'en-
 » nemi , que par la nature du terrain où
 » nous allons combattre. Nous ferons ense-
 » velis sous les eaux & dans la fange , avant
 » de pouvoir atteindre les Flamands ; mais

» on verra bientôt, si je manque de courage
 » & de fidélité au Roi «. Aremberg ordonna Liv. VIII.
 ensuite de marcher à l'ennemi. Il avoit placé 1568.
 les Espagnols au front , les Allemands à l'ar-
 rière-garde , & avoit distribué sa cavalerie en
 différens pelotons , selon que le terrain le
 lui permettoit. Louis l'attendoit avec impa-
 tience , & le vit arriver avec joie. Sa cava-
 lerie étoit à sa droite sous les ordres de son
 frere Adolphe , Comte de Nassau : le gros de
 son armée étoit à sa gauche , appuyé à une
 montagne qu'il avoit fait occuper par un bon
 nombre d'arquebusiers ; au dessous de lui se
 trouvoit un petit bois & un couvent : le ma-
 rais presque impraticable , dont nous avons
 parlé plus haut , couvroit son front. Les Es-
 pagnols s'y engagèrent sans hésiter , & con-
 tinuerent à marcher jusqu'à la portée du feu
 de l'ennemi. Ils sentirent leur imprudence
 quand il ne fut plus temps de la réparer.
 Ceux qui étoient entrés les premiers dans la
 fange y étoient retenus par ceux qui les sui-
 voient ; plus ils avançoient ; plus ils s'enfon-
 çoient , & plus ils étoient exposés au feu des
 Flamands. Lorsqu'ils furent dans cette situa-
 tion désespérée , Louis de Nassau les attaqua
 de front avec la plus grande vigueur , tandis
 que son frere les chargeoit en flanc , à la tête

de la cavalerie ; il leur fut presque impossi-
 Liv. VIII. ble de résister & l'on en fit un carnage hor-
 1568. rible. Six cens Espagnols furent massacrés ;
 mais on renvoya les Allemands qui se ren-
 dirent à discrétion , après leur avoir fait faire
 ferment qu'ils ne porteroient plus les armes
 pour le Duc d'Albe. Le Comte d'Aremberg
 remplit les devoirs de soldat , lorsqu'il vit
 qu'il lui étoit impossible de faire l'office de
 Général. Il fondit avec fureur sur Adolphe
 de Nassau , qui animé de la même ardeur ,
 lui porta le coup mortel en le recevant. Les
 Espagnols perdirent leur artillerie, leur ba-
 gage & la caisse militaire. La bataille étoit à
 peine finie , lorsque le Comte de Meghen arriva
 avec un corps de troupes qui eût été suffi-
 sant pour changer la fortune de cette jour-
 née , s'il eût donné à propos ; mais il
 n'étoit pas capable de faire seul face à
 un ennemi victorieux. Meghen se jeta dans
 Groningue , où il recueillit les débris de
 l'armée Espagnole (18).

Inquié-
 tud. du Duc
 d'Albe au
 sujet de
 cette dé-
 faite. La nouvelle de cette défaite affecta le
 Duc d'Albe , de la manière la plus sensi-
 ble. Il savoit combien , en toute sorte de

guerre , il étoit effentiel d'avoir les pre-
miers succès. Il confidéroit que le Comte Liv. VIII.
Louis , à peine entré dans les Pays-Bas , 1568.
venoit de remporter une victoire signalée ,
& que le Prince d'Orange étoit prêt à
fondre fur les Espagnols , avec une ar-
mée supérieure à celle de son frere. Le
Gouverneur ne doutoit pas que ce pre-
mier avantage n'encourageât les Flamands
à se déclarer pour les Nassau , & ne leur
fît plus aisément obtenir des secours des
Princes voisins. C'en étoit assez pour l'en-
gager à marcher aussitôt en Frise , pour
dissiper ou détruire les troupes du Com-
te ; mais il voulut terminer , avant que de
partir , le procès des Comtes d'Egmont &
de Horn , & des autres Seigneurs qu'il
avoit fait arrêter à son arrivée. Quelques-
uns de ses amis essayèrent de le détourner
de ce dessein , en lui représentant que ces
prisonniers étoient , entre ses mains , autant
de cautions de la conduite de leurs parti-
sans , & que leur supplice ne serviroit qu'à
irriter les Flamands , & à les disposer à
recevoir à bras ouverts le Prince d'Orange ,
comme leur libérateur ; mais il persista dans
sa résolution , craignant , s'il faut en croire
certains historiens , que le peuple ne se ré-

Jugement
des Com-
tes d'Eg-
mont & de
Horn.

1568. ~~Il~~ voltât en son absence, & n'élargît à main
 Liv. VIII. armée ses prisonniers. D'autres prétendent
 qu'il fut excité par la colere, plutôt que
 conseillé par la prévoyance, & ne put ré-
 primer sa haine aigrie par la défaite du
 Comte d'Aremberg.

Dans un seul jour, il fit mettre à mort
 dix-neuf Gentilhommes, que le conseil des
 troubles avoit déclarés coupables d'avoir signé
 le compromis, ou d'avoir présenté des re-
 montrances à la Duchesse de Parme. Ceux
 qui mouroient Catholiques étoient décapit-
 tés : les Protestans étoient livrés aux flam-
 mes. Casembrot, Seigneur de Bekerfeel, &
 secrétaire du Comte d'Egmont, qui avoit
 été condamné pour avoir signé le compro-
 mis, fut appliqué à la torture la plus cruel-
 le, dans l'espérance qu'il chargeroit son maître
 & son ami, & quand il parut que son
 corps épuisé étoit prêt à succomber dans
 les tourmens, le Duc d'Albe, furieux de
 n'avoir pu arracher de lui aucun aveu qui
 pût justifier la condamnation du Comte, or-
 donna qu'il fût tiré à quatre chevaux (20)
 L'histoire fournit à peine un seul exemple

(20) Grimestone & Bentivoglio,

d'un si cruel châtimement pour une offense aussi légère.

Liv. VIII.

Tel fut l'avant-coureur du jugement des Comtes d'Egmont , & de Horn , qui suivit immédiatement le supplice de l'infortuné Casembrot. 1568.

Quoique les ordres de Philippe , & la conduite du Duc d'Albe , surtout à l'égard de ces deux Gentilshommes fussent une violation manifeste des loix ; on crut nécessaire de revêtir leur sentence de formes légales , & le Duc d'Albe , joua la barbare comédie d'un jugement solennel , avant de prononcer leur arrêt. Il croyoit , que s'il pouvoit sauver les apparences , il adouciroit la haine que devoit inspirer la mort de deux personnes si considérables , adorées du peuple , & distinguées par les grands services qu'elles avoient rendus au Roi : mais ce jugement produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit ; il fournit aux accusés les moyens de constater leur innocence , d'en rendre les preuves publiques & de dénoncer à l'Europe entière l'horrible tyrannie de Philippe. Voici les accusations principales dont on les chargeoit.

Accusa-
tions in-
tentées
contre
eux.

Ils avoient fait des complots avec le Prince d'Orange , pour soustraire les Provin-

~~ces~~ ces à l'obéissance du Roi ; & les preuves
 Liv. VIII. de cette imputation étoient que les offenses
 1558. réitérées qu'ils avoient faites au Cardinal de
 Granvelle, avoient obligé Philippe de rap-
 peller ce Ministre des Pays-Bas, contre son
 inclination.

Secondement, ils avoient été complices
 de la confédération, formée pour empêcher
 l'établissement de l'inquisition & l'exécution
 des édits, & quoique le Comte d'Egmont
 eût su que Casembrot avoit signé le com-
 promis, il l'avoit gardé à son service.

Troisièmement, ils s'étoient assemblés à
 Dendremonde, avec le Prince d'Orange, le
 Comte Louis de Nassau, & plusieurs autres,
 pour délibérer comment on s'opposeroit à
 l'entrée de l'armée du Roi dans les Pays-Bas.
 Quatrièmement enfin, au lieu de punir les
 hérétiques avec une inflexible sévérité, ils
 leur avoient dans quelques villes accordé
 la liberté de tenir publiquement leurs as-
 semblées.

Leur dé-
 fense.

Ces deux Seigneurs protestèrent d'abord
 contre l'incompétence de leurs juges, parce
 que comme Chevaliers de la Toison d'or,
 ils ne pouvoient être jugés que par leurs
 Pairs. Ils nierent ensuite d'avoir jamais conçu
 aucune pensée qui pût être préjudiciable à

l'autorité du Roi , » quand nous avons sol-
 licité , dirent-ils , le rappel du Cardinal de Liv. VIII.
 Granvelle , nous avons cru & nous 1568.
 croyons encore que le service du Roi y
 étoit essentiellement intéressé , & que c'é-
 toit le seul moyen de rétablir la tranqui-
 lité dans les Pays-Bas. Nous n'avons ja-
 mais eu la moindre part à la confédéra-
 tion , bien que nous en ayions eu con-
 noissance , & il n'étoit pas en notre
 pouvoir de la dissiper. Si l'un de nous a
 continué à se servir de Casembrot , après
 son accession au compromis , c'est qu'il le
 regardoit comme un bon Catholique & un
 fidele sujet du Roi , comme il l'a en
 effet prouvé lors des tumultes , en re-
 cherchant avec beaucoup de soin les sé-
 ditieux. Nous avons assisté , il est vrai , à
 la conférence de Dendremonde , où le
 Comte Louis nous proposa de nous unir
 pour empêcher l'entrée des troupes Espa-
 gnoles dans les Pays-Bas ; mais loin d'y
 consentir , nous avons hautement désap-
 prouvé son projet , & nous nous y sommes
 vivement opposés. Nous nous sommes effor-
 cés , autant qu'il étoit possible , d'étouffer
 l'hérésie. Nous avons recherché avec activité
 & sévèrement puni les séditieux. Si nous

« avons accordé en quelques endroits aux
 Liv. VIII. » Protestans la liberté de s'assembler , nous
 1568. » n'avons cherché en cela , qu'à empêcher
 » la destruction totale des églises Catholi-
 » ques ; & les derniers excès , que l'on de-
 » voit craindre du fanatisme des Réformés.
 » Si nous sommes coupables , nous ne le
 » sommes donc que pour nous être trom-
 » pés sur les moyens , & non par mauvaise
 » intention : nous avons vécu , & nous
 » voulons mourir dans le sein de l'église
 » Romaine. De même que nous nous som-
 » mes toujours montrés Catholiques zélés ,
 » notre dévouement pour le Roi ne s'est
 » jamais démenti & nous n'en saurions don-
 » ner une preuve , ni plus récente , ni plus
 » forte que le serment que nous avons fait ,
 » sans difficulté , selon le désir de la Du-
 » chesse de Parme , d'obéir au Roi en tou-
 » tes choses & de regarder comme ennemis
 » de l'Etat , tous ceux qu'il lui plaira de
 » condamner ».

Interces-
 sions en
 leur fa-
 veur,

Tandis que les Comtes d'Egmont & de
 Horn , se défendoient d'une manière si satisfaisante , on employoit en leur faveur les plus pressantes sollicitations.

L'Empereur Maximilien , rempli d'humanité , intercédâ vivement auprès de Philippe ;

& se flatta tellement de le fléchir, que peu Liv. VIII.
 de jours avant l'exécution des Seigneurs Fla-
 mands, il envoya dire à la Comtesse d'Eg- 1568.
 mont qu'il ne doutoit pas : *que ses craintes*
sur le sort de son époux, ne fussent heureusement
trompées.

La Duchesse de Parme, qui n'avoit jamais soupçonné que les plaintes qu'elle avoit faites contre eux pendant sa régence, entraînaient des suites si funestes, écrivit au Roi & appuya la requête de la Comtesse d'Egmont : celle-ci rappelloit à Philippe tous les services que son mari, distingué par ses talens au-dessus de la noblesse Flamande, avoit rendus à la couronne, sous son regne & celui de Charles-Quint ; elle le supplioit de ne pas oublier les victoires que le Comte avoit remportées en Europe & en Afrique, ou auxquelles il avoit puissamment contribué : elle l'avouoit coupable malgré tout ce qu'il pouvoit alléguer pour sa défense, si sa conduite paroïssoit criminelle à son maître ; mais elle imploroit la miséricorde du Souverain, & le conjuroit de ne point laisser une mere infortunée passer le reste de ses jours dans l'opprobre & dans la douleur avec onze enfans qui n'avoient point partagé les fautes de leur pere.

Liv. VIII. Mais Philippe , dont l'ame infernale ne
 1568. connoissoit pas plus la pitié que la justice ,
 ne fut point ébranlé par de telles considéra-
 tions , & conformément à ses ordres , le Duc
 d'Albe prononça sentence de mort contre les
 Comtes d'Egmont & de Horn , au commen-
 cement de Juin quinze cent soixante-huit ;
 après les avoir retenus neuf mois en prison.
 L'Evêque d'Ypres leur lut leur sentence au
 milieu de la nuit. Ils l'entendirent avec le
 courage & la résignation qui convenoit à des
 hommes. „ Je ne crois pas avoir mérité du
 » Roi , dit le Comte d'Egmont , un traite-
 » ment si rigoureux. Je l'ai toujours servi
 » avec zele , & n'ai jamais cessé de m'oc-
 » cuper de ses intérêts & de sa gloire ; mais
 » je me soumets sans murmurer à mon sort ;
 » cependant mon cœur est déchiré , quand
 » je pense à ma femme & à mes enfans.

Lettre
 du Comte
 d'Egmont
 au Roi.

Quelques heures avant d'être conduit au
 supplice , il écrivit à Philippe que , quoiqu'il
 l'eût condamné à mort , comme un traître &
 un fauteur de l'hérésie ; il se devoit encore
 à lui-même de protester qu'il n'avoit jamais
 manqué au respect & à la fidélité qu'il de-
 voit à son Roi , soit dans ses propos , soit
 dans ses actions , & qu'il n'avoit pas été
 moins zélé Catholique que sujet fidele. „ Je

ne doute donc pas, ajoutoit-il, que lorf-
 que vous ferez exactement informé de ce
 qui s'est passé dans les Pays-Bas, vous ne
 foyez perfuadé de l'injustice de ma con-
 damnation. Je vais être puni pour ce que
 je n'ai jamais fait, ni eu intention de faire.
 J'en prends à témoin Dieu devant qui je
 dois paroître aujourd'hui. Je vous supplie
 donc, & c'est la dernière grace que je
 vous demanderai de ma vie, d'avoir pitié
 de ma femme & de mes enfans, en confi-
 dération de mes premiers services & de la
 pureté de mes intentions. Dans cet espoir
 je vais subir avec patience le supplice au-
 quel vous m'avez condamné. " (21)

Quelques jours auparavant les deux Com-
 tes avoient été transférés de Gand à Bruxel-
 les. Le Comte d'Egmont fut conduit le pre-
 mier sur la grande place où devoit se faire
 l'exécution. Julien Romero, Maréchal de
 camp, étoit auprès de lui; & l'Evêque d'Y-
 pres le préparoit à la mort. L'échafaud étoit
 tendu de noir, & 19 compagnies d'infan-
 terie l'entouroient. Le Comte y monta ac-
 compagné de l'évêque d'Ypres seulement.

Exécution
 des Com-
 tes d'Eg-
 mont &
 de Horn.
 5 Juin.

(21) Strada, &c.

==== après lui avoir parlé quelques momens ;
 Liv. VIII. il se mit à genoux & demeura quelque
 1568. temps en priere. Il se releva ensuite , se
 déshabilla lui-même , & , s'étant enveloppé
 la tête & le visage d'un mouchoir , il se
 remit à genoux les mains jointes , & reçut
 ainsi le coup mortel.

On couvrit aussi-tôt la tête & le cadavre sanglant de d'Egmont pour en dérober la vue au Comte de Horn , qui arriva bientôt au lieu de l'exécution suivi du même cortège que son ami. Il monta sur l'échafaud , & demanda si le Comte d'Egmont étoit déjà décapité : on lui répondit que oui.
 » Nous ne nous sommes pas vus l'un l'autre , dit-il en s'adressant au peuple , depuis le jour que nous avons été traînés dans les prisons ; mais apprenez par notre sort , ô mes amis ! quelle est la mesure de l'obéissance que vos maîtres exigent de vous. Si j'ai offensé quelqu'un , je lui en demande pardon & me recommande aux prières des assistans. « Après ce peu de mots , il se déshabilla lui-même & subit son sort avec une contenance très-noble & une parfaite tranquillité.

Les têtes des deux infortunés restèrent vis-à-vis l'une de l'autre , jusqu'après midi

plantées chacune au bout d'une pique : elles furent ensuite rejointes à leurs corps , & livrées à leurs amis (22). Liv. VIII. 1568.

Le supplice atroce de ces deux grands hommes excita une douleur universelle ; le peuple ne put contenir son indignation, quelque danger qu'il y eût à la faire paroître devant les nombreux bataillons qui environnoient & gardoient le lieu du supplice. Plusieurs Flamands se précipiterent sur l'échafaud , plongèrent leurs mouchoirs dans le sang de leurs malheureux compatriotes & jurèrent devant les Espagnols , qu'avant peu, leur Gouverneur & ses satellites se repentiroient du cruel meurtre qu'ils venoient de commettre (23).

Le Comte d'Egmont n'avoit que quarante-six ans lorsqu'il mourut. A des talens distingués , il joignoit une probité intacte, des mœurs décentes , & l'affabilité la plus séduisante. Dès sa plus tendre jeunesse, il avoit accompagné Charles-Quint dans ses expéditions militaires , & s'étoit acquis en toute occasion beaucoup d'estime & de gloire.

Caractère
du Comte
d'Egmont

(22) Strada.

(23) Bentivoglio.

~~.....~~ Tandis que ses qualités militaires le ren-
Liv. VIII. doient célèbre, son caractère & ses manie-

1568. res le faisoient adorer de tout le monde. Des deux victoires que les armées de Philippe remportèrent sur les François à Saint Quentin & à Gravelines, on convenoit généralement que la première lui étoit due en grande partie, & la seconde en entier. Personne n'ignoroit les avantages que Philippe en avoit retirés; & l'on eut horreur de l'ingratitude dont il paya celui qui lui avoit rendu ces importans services (24).

Le Duc
d'Albe
marche
contre
Louis.

Après cette terrible catastrophe, le Duc d'Albe ne s'occupa plus que de chasser des provinces le Comte Louis de Nassau & son armée. Il ordonna de jeter des ponts, sur la Meuse, le Rhin & l'Issel & marcha droit à l'ennemi. Il se rendit d'abord à Deventer où il avoit donné rendez-vous à plusieurs corps de troupes pour la mi-Juillet; & peu

(24) Dans le même temps que ceci se passoit à Bruxelles, on faisoit périr à Madrid le Baron de Montigni, frere du Comte de Horn, qui y avoit été envoyé par la Duchesse de Parme, avec le Marquis de Mons mort quelques mois avant le temps dont nous parlons, pour présenter la requête des confédérés. (Bentivoglio).

de jours après il se trouva à la tête de ~~deux~~
douze mille hommes de pied, & de trois Liv. VIII.
mille chevaux, à la vue de l'ennemi. 1568.

L'armée du Comte Louis étoit très-inférieure, & ses troupes ne valoient pas à beaucoup près les Espagnols aguerris & disciplinés. Il sentit la nécessité de se retirer; & il le fit en bon ordre & avec très-peu de perte. Il s'arrêta à Gemmingen où il campa dans une situation presque inattaquable. Le Comte Louis avoit sur ses derrieres le village de Gemmingen, la riviere d'Ems à sa gauche, par où il pouvoit aisément tirer des vivres d'Embsen & d'ailleurs. Sa droite occupoit une plaine qu'il hérissa de retranchemens & de redoutes; mais l'avantage principal de cette situation étoit que les Espagnols ne pouvoient l'attaquer, qu'en s'engageant dans une espece de défilé, puisqu'il leur falloit côtoyer la riviere sur la digue. Cette digue commandée par une batterie s'étendoit l'espace de dix milles, bordée d'un côté par l'Ems, de l'autre par un marais, & le projet de Louis de Nassau, étoit de la rompre & d'inonder le marais. Il espéroit qu'il ne lui feroit pas difficile dans une position si avantageuse de contenir l'ennemi, jusqu'à ce que son frere eût commencé ses

opérations, ce qui contraindrait le Duc d'Albe
Liv. VIII. à se retirer.

1568. Celui-ci pénétra le dessein de Louis & en-

Et le dé- visagea d'un coup d'œil le danger qu'il y
fait.

auroit à tarder de l'attaquer. Il fit avancer
avec la plus grande promptitude ses vieilles
troupes, & arriva sur l'ennemi lorsqu'il étoit
occupé à rompre la digue. Le Comte de
Nassau & les Officiers y travailloient eux-
mêmes. Les Flamands coururent aux armes
à la vue de l'Espagnol; mais ils furent bien-
tôt obligés de céder au nombre & de se re-
tirer derrière leur batterie. Louis espéroit de
conserver son terrain au moyen de son ar-
tillerie. Mais les Allemands de son armée,
qui ne montoient pas à moins de 7000 &
qui n'avoient point reçu leur paie depuis
quelques semaines, s'imaginant que le Gé-
néral Flamand ne vouloit pas leur donner
d'argent de peur qu'ils ne désertassent, réso-
lurent de profiter de cette occasion pour

A cause
de la mu-
tinerie
des Alle-
mands.

lui arracher leur solde. Ils menacerent avec
violence de ne point combattre si l'on ne
les payoit à l'instant. Des espions ou des
déferteurs donnerent avis de cette sédition
au Duc d'Albe, qui résolut d'attaquer aussitôt
la batterie. Il fit entrer une partie de
son armée dans le marais qui se trouva plus

praticable

praticable que les Espagnols ne l'avoient es-
 péré; l'été l'avoit desséché, & le Comte de Liv. VIII.
 Nassau n'avoit pas eu le tems de l'inonder.
 Les Flamands furent donc pris en flanc, tan- 1568.
 dis que le reste de l'armée Espagnole atta-
 quoit avec fureur la batterie. Le Comte
 Louis, & les Flamands se défendirent quel-
 que temps avec la plus grande valeur; mais
 se voyant abandonnés des Allemands, qui,
 frappés de terreur, ne firent presque au-
 cune résistance, ils furent contraints de se
 retirer. Ces troupes indisciplinées reçurent
 la juste punition de leur révolte & furent
 presque toutes taillées en pièces. Ceux qui
 voulurent se sauver à la nage furent noyés:
 les autres tombèrent sous le fer de l'enne-
 mi. Il n'y eut du côté des Espagnols que
 quatre-vingt hommes de tués; mais Louis
 de Nassau perdit près de 7000 soldats. Après
 avoir fait long-temps d'inutiles efforts pour
 rallier ses troupes dispersées, il se sauva
 dans un petit bateau, & partit avec le Comte
 de Hoogstrate pour l'Allemagne (25).

Le Duc d'Albe partit pour Groningue &
 se rendit ensuite à Utrecht & à Amsterdam;

(25) Strada. Bentivoglio & Grimestone (hist. gen.
 des Pays-Bas.

~~faifant~~ faifant par-tout où il paffoit des perquifitions
 Liv. VIII. féveres contre les proteftans, & puniffant
 1568. avec rigueur tous ceux qui étoient foup-
 çonnés d'avoir eu quelque part aux derniers
 troubles. Il auroit volontiers consacré plus
 de temps à des occupations fi analogues à
 fon naturel féroce ; mais il apprit que le
 Prince d'Orange qui s'étoit mis en mouve-
 ment, s'avançoit par Treves, & menaçoit la
 Gueldre ou le Brabant.

Guillaume, avant de quitter l'Allemagne,
 publia un manifefte, où il détailla les mo-
 tifs qui l'obligeoient de recourir aux armes :
 » il ne me refte aucune autre reffource,
 » difoit-il, pour préfervér de l'efclavage les
 » Flamands : c'eft un devoir indifpenfable
 » pour tout citoyen, que de défendre fes
 » compatriotes & fur-tout quand il doit au-
 » tant que moi à fa patrie, à raifon du
 » rang qu'il y occupe. J'efpere que le Roi
 » fera bientôt délivré des confeillers perf-
 » des qui l'égarent ; mais quoiqu'il en foit,
 » aucun Flamand n'eft capable fans doute
 » de fervir le Souverain au détriment des
 » Loix. Philippe ne doit point jouir dans
 » les Pays-Bas d'une autorité égale à celle
 » qu'il exerce dans fes autres Etats. Il n'eft
 » notre Roi, qu'autant qu'il maintient nos

» privilèges ; & notre constitution fonda-
 » mentale délie les peuples du serment de Liv. VIII.
 » fidélité , si le Prince empiète sur leurs 1568.
 » droits. “

Guillaume déclara dans ce manifeste qu'il avoit changé de sentiment en matiere de religion , & qu'il étoit convaincu que les opinions des Protestans étoient beaucoup plus conformes que celles de l'église Romaine à l'écriture , qui sans doute devoit être le guide des Chrétiens.

Son armée n'excédoit pas vingt mille Armée du Prince d'Orange. hommes : le Duc d'Albe pouvoit lui opposer autant de troupes depuis qu'il avoit reçu des secours d'Espagne , & étoit infiniment mieux approvisionné en munitions de toute espece. Le Prince d'Orange ne se dissimuloit pas tout l'avantage qu'avoit sur lui le Général Espagnol ; mais les principaux habitants des Pays-Bas le pressoient avec tant d'ardeur d'entrer dans ces provinces , & lui parloient avec tant de force de la haine universelle qu'avoit inspiré le Gouverneur, qu'il espéra que son arrivée produiroit une révolution , & que quelques-unes des villes du premier ordre lui ouvreroient leurs portes.

Il passa le Rhin sans opposition, à la fin Le Duc d'Albe

1568. **Liv. VIII.** d'Août, un peu au-dessus de Cologne, & tournant alors à gauche, il s'avança vers Aix-la-Chapelle. Le Duc d'Albe arriva à-peu-près dans le même temps à Maestricht. Le Prince d'Orange s'approcha d'abord de Liege parce qu'il espéroit que cette ville se déclareroit en sa faveur; mais son attente ayant été trompée, il tourna au Nord, dans l'intention de passer à gué la Meuse. Le Général Espagnol mit toute son attention à l'en empêcher, & dans cette vue, il établit des postes le long de la riviere, & fit camper son armée aussi près de l'ennemi qu'il fut possible.

s'oppose
envain à
ce qu'il
passe la
Meuse.

Cependant, après plusieurs marches & contre-marches, Guillaume trouva moyen de traverser la Meuse la nuit vis-à-vis de Stokem, dans un endroit que le Duc d'Albe croyoit impraticable.

Les chaleurs de l'été avoient rendu la riviere très-basse, & le Prince d'Orange imita dans cette occasion la conduite de César au passage de la Loire. Il fit entrer sa cavalerie dans la Meuse au-dessus du gué, & forma ainsi une espece de digue contre la rapidité du courant.

Lorsqu'on vint dire le lendemain au Duc d'Albe que toute l'armée du Prince d'Orange

avoit passé la riviere, il ne put le croire Liv. VIII.
 d'abord, & demanda d'un air dédaigneux à l'Officier qui lui en porta la nouvelle : *s'il s'imaginait que l'ennemi eût des ailes ?* 1568.

Le Prince d'Orange s'efforça de persuader à ses troupes qu'il falloit attaquer aussi-tôt les Espagnols. S'ils avoient été surpris d'une maniere si peu attendue, ils n'auroient probablement fait qu'une foible résistance; mais les Allemands, qui, malheureusement pour leur propre intérêt & celui de la cause qu'ils défendoient, n'accorderent jamais à leur Général l'obéissance qu'ils lui devoient, refusèrent d'avancer, si on ne leur donnoit une nuit de repos, & cette obstination ôta au Prince d'Orange la seule occasion que lui fournit jamais le Duc d'Albe de l'obliger au combat.

Le lendemain, lorsque Guillaume offrit la bataille aux Espagnols, il les trouva tellement retranchés, qu'il ne pouvoit rien entreprendre sur eux avec quelque apparence de succès. Chiappino Vitelli, Officier de grande réputation, conseilla au Duc d'Albe d'accepter le combat; d'autant, disoit-il, que l'ennemi, fatigué du passage de la riviere, n'avoit point encore eu le temps de faire des dispositions, ni de s'assurer une retraite, &

Le Duc d'Albe évite une bataille.

qu'il étoit important d'humilier les troupes
 Liv. VIII. Flamandes, avant que des villes fortifiées
 1568. se fussent déclarées en faveur du Prince d'Orange.

Ses motifs.

Le Duc d'Albe étoit fermement résolu de ne rien hasarder. Il sentoît qu'il risquoit infiniment plus que son ennemi, & qu'une défaite entraîneroit non-seulement la perte de son armée, mais aussi celle de la plus grande partie des Provinces : d'ailleurs, le Général Espagnol étoit instruit que Guillaume avoit peu d'argent & ne doutoit pas qu'il ne lui fût impossible de soutenir pendant long-temps une armée si nombreuse, sur-tout aux approches de l'hiver. Il étoit donc probable que le Prince d'Orange se détruiroit de lui-même & seroit obligé de quitter la Flandre, s'il ne s'emparoit pas de quelque grande ville.

Sa prudence.

Le Gouverneur des Pays-Bas soupçonnoit que le Prince avoit dessein de conduire son armée en Brabant; il fortifia en conséquence les garnisons de Tillemont, de Louvain & de Bruxelles, & quand Guillaume marcha sur Tongre, le Général Espagnol l'entoura tellement de ses troupes, qu'il fut impossible à l'armée Flamande d'en approcher. De quelque côté que le Prince dirigeât ses marches,

le Duc d'Albe le suivoit, harceloit ses quartiers, chargeoit ses convois; & lui rendoit Liv. VIII.
très-difficile de se fournir de fourages & de 1568.
provisions, tandis qu'il se retranchoit avec
tant d'habileté qu'il étoit impossible de l'en-
tamer, ou de le contraindre à une ba-
taille.

Dans cette situation, de fréquentes es- Escar-
carmouches étoient inévitables, & l'avantage mouches.
restoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre parti;
mais chacun des Généraux faisoit des mou-
vemens si sages, & se conduisoit avec tant
de circonspection & de prudence, qu'aucun
des deux ne put remporter sur l'autre un
avantage réel.

Le seul dont les Espagnols purent se
vanter fut au passage du Geet, où le Duc
d'Albe attaqua l'arrière-garde des Flamands,
tua quelques soldats & mit le reste en
fuite.

Mais le Prince d'Orange eut sa revanche
à une action qui se passa au Quesnoi. Il al-
loit alors au-devant du Sieur de Genlis qui
lui avoit été envoyé par le Prince de Condé
avec un renfort de troupes pour réparer les
pertes qu'il avoit faites dans le Brabant. Guil-
laume tailla en pieces dix enseignes Alle-

mandes, huit Espagnoles, & trois compa-
Liv. VIII. gnies de cavalerie légère. (26)

1568. Mais, ce que le Duc d'Albe avoit pré-
vu, commençoit à arriver; le Prince d'O-
range avoit été cruellement trompé par la
Le Prince d'Orange est obligé de licencier son armée.
plus grande partie de ceux qui lui avoient
promis de l'argent. La terreur qu'inspiroient
les troupes Espagnoles, & les fages mesures
de leur Général, empêcherent les amis de
Guillaume de rien tenter en sa faveur. Ses
troupes manquoient de provisions, désespé-
roient de s'emparer de quelque grande ville,
& ne pouvoient se résoudre à camper au
cœur de l'hiver. Les Allemands, qui s'étoient
déjà mutinés plus d'une fois défertoient en
grand nombre. Le Prince d'Orange aima
mieux les licencier que de les voir se dé-
bander entièrement. Il leur donna une par-
tie de leur solde, & fournit à leurs com-
mandans des sûretés pour le reste, en affi-
gnant ces payemens sur la Seigneurie de
Mont-fort & la Principauté d'Orange. (27)

Le Prince se retira alors en France, ac-
compagné de son frere le Comte Louis, &

(26) De Thou.

(27) De Thou. Albanus. p. 19. Meteren. p. 79.

y mena mille ou douze cens chevaux au secours des Calvinistes. Liv. VIII.

Tel fut le succès des premières tentatives que les Nassau firent pour délivrer les Pays-Bas du joug Espagnol. Il est aisé de voir que s'ils eussent commencé ensemble leurs opérations & entré en même temps dans les provinces, ils auroient infiniment mieux réussi. Le Duc d'Albe se seroit vu contraint de diviser ses forces & auroit probablement été accablé par le nombre; mais malheureusement le Comte Louis, qui fit ses levées plus promptement que son frère, n'avoit pas l'argent nécessaire pour entretenir son armée dans l'inaction, & fut forcé d'entrer en campagne avant Guillaume, dont les mêmes raisons nécessitoient les délais, comme elles le contraignirent à licencier ses troupes. 1568.



HISTOIRE

D U R E G N E

D E

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE NEUVIEME.

Premiere partie.

TANDIS que l'intolérance & le despotisme de Philippe lui attiroient une guerre avec ses fujets des Pays-Bas, les mêmes causes produisoient les mêmes effets dans le Royaume de Grenade, où les Maures, long-temps avilis par la soumission la plus abjecte, étoient enfin provoqués par l'intolérable tyrannie du Gouvernement présent, à secouer le joug, & à prendre les armes. Ils avoient été maîtres de l'Espagne pres-

Liv. IX.

1568.

Guerre dans le Royaume de Grenade.

Histoire des Morisques.

qu'entiere pendant plusieurs siecles : Ferdi-
 nand le Catholique les subjuga totalement Liv. IX.
 en mil quatre cent quatre-vingt douze ; mais 1568.
 ce peuple subsistoit encore , quoique son Gou-
 vernement fût aboli ; & non-seulement on
 lui avoit laissé ses propriétés , & la liberté
 de suivre ses coutumes anciennes & de s'ha-
 biller à sa mode ; mais encore il lui étoit
 permis de professer la religion de ses peres :
 les Maures n'avoient donc perdu que leurs
 Rois ; & le politique Ferdinand ne se fit pas
 scrupule de jurer solennellement d'observer
 ces conditions , en attendant qu'il eût le
 pouvoir & les moyens de les engager à
 embrasser la Religion Chrétienne.

Quand une expérience de plusieurs an-
 nées lui eut appris que c'étoit en vain qu'il
 espéroit de convertir cette nation , & que
 les instructions de ses prêtres étoient abso-
 lument inutiles , il oublia le serment qu'il
 avoit fait , & résolut d'exécuter de force le
 projet qu'il n'avoit jamais abandonné , de la
 faire renoncer à sa croyance. Il prétendit
 que les Morisques avoient violé les condi-
 tions de la paix qui leur avoit été accor-
 dée , parce que quelques personnes irritées
 de l'administration arbitraire & violente de
 Ximenès , exciterent des troubles. Ferdinand

===== prononça sentence de mort contre les habitants de Grenade , & déclara qu'elle feroit aussi-tôt mise à exécution , s'ils ne renonçoient pas à la religion Musulmane. Cinquante mille d'entr'eux , frappés de terreur , quoiqu'ils n'eussent pas eu la moindre part à la sédition , se firent Chrétiens ; mais le peuple des petites villes & des campagnes , indigné du traitement fait à ses concitoyens , & craignant d'éprouver la même injustice , se prépara à résister à ses oppresseurs. Ferdinand , qui n'avoit pas moins de prudence & d'activité que d'ambition & de perfidie , fondit sur eux , à la tête d'une armée formidable , avant qu'ils fussent en état de défense , prit une de leurs villes dont il passa les habitans au fil de l'épée , & obligea bientôt le reste de la province à se soumettre. Il permit à un petit nombre de Morisques de passer en Afrique , moyennant une certaine somme d'argent ; mais la plus grande partie fut obligée de rester dans le royaume & d'embrasser la religion Chrétienne. Cependant ils étoient encore fortement attachés à la Loi de Mahomet , & quoiqu'ils fussent obligés de se conformer aux cérémonies & aux usages catholiques , ils ne pouvoient dissimuler leur répugnance & leurs

regrets. Les Inquisiteurs veilloient de près leur conduite, & s'acharnoient à les punir : Liv. IX. un grand nombre étoit livré aux flammes 1568. comme les hérétiques ; & plusieurs milliers , craignant un pareil sort , avoient fui en Barbarie.

On représenta souvent à la cour les suites de ces émigrations , & quel tort apportoit au pays la sévérité du St. Office ; mais la plupart de ces avis ne parvenoient point jusqu'à Ferdinand , ou il n'y faisoit point attention ; les Inquisiteurs n'avoient aucun frein , exerçoient sans opposition leurs vexations accoutumées , & donnoient un libre cours à leur fanatisme.

Les écrivains Espagnols , qui ont fait l'histoire de la fin du regne de Ferdinand ou celle de Charles-Quint , parlent rarement des Maures ; ils semblent les oublier pendant un demi-siècle ; & n'en disent rien autre chose , sinon qu'ils conservoient leur aversion pour les Chrétiens & leur religion. Les prêtres reprirent courage au retour de Philippe en Espagne & ne doutant pas qu'ils ne fussent favorablement écoutés de ce Monarque dont ils connoissoient le zèle sévère & l'ardente superstition ; ils invoquerent de nouveau son autorité contre ce malheureux

peuple & renouvelèrent leurs plaintes contre ses impiétés, & son obstination.

1568. " Ce n'est que de nom qu'ils sont Chrétiens, dit à Philippe, Guerrero, Archevêque de Grenade; au fond du cœur ils sont Mahométans. Ils n'entendent la Messe, les jours où elle est d'obligation, que pour éviter les peines qu'ils encourroient s'ils y manquoient. Ils s'enferment chez eux, travaillent les dimanches & les fêtes, & passent dans la débauche & les plaisirs, les vendredis jours de deuil pour les Chrétiens. Ils présentent leurs enfans au baptême; mais à peine sont-ils baptisés, qu'ils les lavent avec de l'eau chaude pour insulter ce sacrement auguste, les circoncisent, & leur donnent des noms morifques. Ils viennent se marier à l'Eglise, parce que les Loix l'exigent; mais à peine sont-ils retournés chez eux, qu'ils s'habillent à leur mode & célèbrent leurs noces avec des chants, des danses & des cérémonies particulières à leur nation.

Ces représentations étoient de nature à faire une vive impression sur l'esprit du Roi. Mais l'Archevêque savoit que Philippe n'étoit pas moins politique que religieux. En

conséquence, il chercha à l'exciter par ces ~~deux~~ motifs également puissans, & ajouta Liv. IX.
 aux reproches qu'il faisoit aux Maures, ce- 1568.
 lui d'entretenir avec les Turcs & les Pira-
 tes Barbaresques des intelligences criminel-
 les; „ ils font, dit-il, dans l'usage d'en-
 „ lever les enfans Chrétiens, de les vendre
 „ pour esclaves, ou de les envoyer en
 „ Barbarie, où on les élève dans la reli-
 „ gion Mahométane. ” On ne peut assurer
 si cette dernière accusation, dont on ne con-
 noît point les preuves, étoit fondée; mais
 les Maures Espagnols avoient tant de rap-
 ports avec les Maures Africains, par la
 conformité de la religion, des mœurs, des
 coutumes, & du langage; les Inquisiteurs,
 & leurs barbares vexations, leur inspiroient
 tant d'horreur; l'administration tyrannique
 de Philippe leur paroïssoit si odieuse; ils
 étoient tellement irrités de se voir exclus
 de toute place de confiance, de tout privi-
 lege honorable, qu'il n'est pas étonnant que
 Philippe crût nécessaire de se précautionner
 contre eux.

Il commença par défarmer les Maures;
 & envoya, à cet effet, sous différens pré- Philippe
les défar-
me.
 textes plusieurs régimens Castillans en quar-
 tier dans la Grenade. Ils se saisirent par-

tout des armes de toute espece ; mais com-
 Liv. IX. me les Morisques étoient continuellement
 1568. en méfiance , ils pénétrèrent le dessein du
 Roi & en cachèrent une quantité considéra-
 ble. (1)

Mais cette marque de méfiance que leur donna Philippe les indisposa contre son Gouvernement , plus encore qu'ils ne l'étoient , & cet acte d'autorité qui encouragea les Inquisiteurs offensa cruellement les Maures. Ceux-là multiplierent leurs plaintes , & représenterent à la cour la nécessité d'employer des mesures plus efficaces que celles dont on s'étoit servi jusqu'alors. Le Roi ne pensoit que trop à suivre les conseils violens qu'on lui donnoit , & lorsqu'un théologien , nommé Oradici , qu'il consultoit à ce sujet , lui répondit en véritable Inquisiteur , par ce proverbe Espagnol : *plus on détruit de ses ennemis , & moins il en reste* ; il fut fort content de cette réponse.

Philippe fermement résolu d'extirper de ses états l'exercice privé de la religion Mahométane , comme ses prédécesseurs en avoient banni la profession publique , auroit

(1) Ferreras , an. 1562.

plutôt étouffé la foi Musulmane dans le sang des Maures que de renoncer à les contraindre de l'abjurer. En conséquence, il donna ordre à un nombre choisi d'Ecclésiastiques d'examiner quels feroient les moyens les plus propres à remplir ses vues; & conformément à leurs avis il fit publier un édit qui contenoit les articles suivans, & statuoit peine de mort en cas de défobéissance.

„ Les Morisques renonceront à leur idiome
 „ & ne parleront plus qu'Espagnol : ils quitteront les habits & les usages qui leur sont particuliers, & adopteront à l'avenir ceux des habitans de la Castille : ils ne prendront plus ni noms ni surnoms Maures, & ne porteront que ceux qui sont usités en Espagne ; ils se dépouilleront de ces marques particulieres qui distinguent les disciples de Mahomet, leurs bains seront immédiatement détruits ; leurs femmes ne paroîtront plus en public avec des voiles, comme elles faisoient autrefois ; aucun Maure ne se mariera, sans avoir obtenu les dispenses de l'Evêque : ils ne pourront changer de domicile sans permission ; le port d'armes leur est interdit, & il leur est même défendu d'en posséder aucune.

Liv. IX.

1568.

L'exercice de la religion Mahométane avoit
 Liv. IX. déjà été défendu sous les peines les plus
 1568. sévères par les prédécesseurs de Philippe ;
 ainsi on n'en fit aucune mention dans l'é-
 dit ; mais les Maures découvrirent bientôt
 le véritable but des nouveaux ordres , &
 comprirent que comme ils devoient rendre
 la pratique secrète de leur religion infini-
 ment plus difficile qu'auparavant , ils opère-
 roient bientôt son entière destruction. Quand
 ils n'auroient pas craint que le nouvel édit
 n'entraînât des conséquences si sérieuses , on
 ne devoit point s'attendre qu'ils reçussent
 tant d'outrages avec une vile résignation.
 Les hommes sont souvent plus puissamment
 attachés aux formes extérieures , & aux
 usages ordinaires de la vie qu'aux choses
 les plus essentielles à leur bonheur. Le zèle
 des Maures pour leur religion concourut
 donc avec cet attachement d'habitude qu'ils
 avoient pour les coutumes transmises par
 leurs peres , & sur-tout avec le sentiment
 violent & profond des injustices qu'ils
 avoient éprouvées , & des cruautés sans
 nombre que l'inquisition avoit exercées sur
 eux : tant de motifs les remplirent d'indi-
 gnation , & ils résolurent de s'exposer aux
 dernières extrémités plutôt que de se soumet-

tre à l'édit destructeur du peu de liberté qui leur restoit. Mais comme ils sentoient leur Liv. IX.
foiblesse & ne pouvoient espérer aucun se- 1568.
cours des puissances étrangères, ils convin-
rent avant de prendre les armes, d'essayer
s'ils pourroient persuader au Roi de révoquer
ses ordres.

„ Notre habillement, dirent-ils, n'a aucun
„ rapport à la Religion. Il n'est pas plus
„ Chrétien que Mahométan, puisque les ha-
„ bitans de Maroc, de Fez & de Constan-
„ tinople s'habillent très-différemment les uns
„ des autres, tandis que les Chrétiens ré-
„ pandus en Turquie s'habillent comme les
„ Musulmans. On ordonne que nous ache-
„ tions tous des habits Espagnols, c'est en-
„ gager plusieurs d'entre nous dans des dé-
„ penses qui excèdent leurs moyens. Ce
„ n'est que par modestie que nos femmes
„ portent des voiles, & cette pratique est
„ en usage dans plusieurs villes de la Caf-
„ tille & de la Grenade, nos danses & no-
„ tre musique ne sont que des amusemens
„ indifférens auxquels nous nous livrons les
„ jours de fêtes : elles n'ont aucune analogie
„ avec notre Religion, & les prélats les plus
„ distingués par leur zele & leur sainteté les
„ ont regardé comme des plaisirs innocens.

„ Nos bains ne font qu'un usage intro-
 Liv. IX. „ duit par le goût de la propreté. Ceux des
 1568. „ hommes font séparés de ceux des fem-
 „ mes, & nous défions les Chrétiens, à qui
 „ la garde en est commise, de prouver
 „ que les uns ou les autres aient jamais
 „ servi à aucun usage qui blesse la décence,
 „ ou offense leur religion. A l'égard de no-
 „ tre langue, il est difficile de concevoir
 „ qu'on trouve dans l'Arabe quelque chose
 „ de contraire au Christianisme, autant qu'il
 „ est impossible de nous y faire renoncer;
 „ puisque la plus grande partie d'entre nous
 „ est trop avancée en âge pour apprendre
 „ un nouvel idiome; & qu'un bon nombre
 „ de nos compatriotes ne parle pas d'autre
 „ langue que l'Arabe, sans avoir aucun
 „ moyen d'apprendre le Castillan. " Ils finis-
 soient ces représentations par des assurances
 de leur fidélité pour le Roi, & le supplioient
 de se souvenir que dans les guerres étran-
 geres, il avoit reçu d'eux plus d'une preuve
 de leur dévouement.

Les Maures n'avoient aucun accès auprès
 du trône; & il étoit à craindre que leurs
 remontrances ne pussent parvenir à Philippe,
 mais elles lui furent présentées par Deza,
 Chancelier de Grenade, qui fut secondé par

Don Juan Henriquez , Don Antonio de
 Toledé , le prieur de Leon , & le Marquis Liv. IX.
 de Mondejar , Commandant-Général de la 1568.
 Province. Ce dernier s'efforça de faire re-
 tracer les ordres de Philippe : il connois-
 soit mieux les Maures qu'aucun autre , & ne
 vouloit pas qu'une révolte ne fût la suite
 inévitable de l'édit. Mais Philippe avoit long-
 temps médité le parti qu'il venoit de pren-
 dre , & ceux de ses conseillers auxquels il
 avoit le plus de confiance , l'affermissant
 dans sa résolution , il ne voulut écouter au-
 cunes représentations , & donna ordre à
 Mondejar de partir aussitôt pour la Grena-
 de , afin de s'y préparer à tout événement ,
 & d'employer la force , si elle étoit néces-
 saire , pour contraindre les Maures à l'o-
 béissance.

Ceux-ci ne furent pas plutôt informés de
 la manière dont leur requête avoit été re-
 çue , qu'ils projetterent une révolte , & les
 principaux d'entr'eux s'étant assemblés en
 secret à Cadix , ville située à l'entrée des
 montagnes d'Alpuxarras , ils envoyèrent à
 Fez , Alger , & Constantinople , pour solli-
 citer des secours , & répandirent en même-
 temps des émissaires dans les Provinces voi-

fines pour préparer les esprits à la révolution qui se méditoit.

Liv. IX. 1568. Le peuple, partout ailleurs que dans les villes, où les garnisons Espagnoles le tenoient en respect, reçut avec acclamation la proposition de recouvrer sa liberté les armes à la main, & en peu de temps toute la partie d'Alpuxarras, qui contient un espace de dix-sept lieues de longueur sur dix de large, & comprend plusieurs villages & plusieurs milliers d'habitans, fut en armes. Ils reçurent un renfort de quelques centaines de Turcs, beaucoup de munitions de guerre qu'on leur envoya d'Afrique; & les Maures se flatterent que le Grand Seigneur leur enverroit bientôt des secours plus considérables (2).

Les chefs Morisques tinrent en attendant une autre assemblée, où ils choisirent pour leur Roi, Don Ferdinand de Valer, jeune homme de vingt-quatre, ou vingt-cinq ans, de la race de leurs anciens souverains, & appelé en quelque sorte par son courage son activité, & l'opinion qu'on avoit de ses talens, à la dignité dangereuse que lui of-

(2) Souverain des côtes d'Afrique.

vroient ses compatriotes. Il prit le nom d'A-
 ben-Humeja , qui avoit été celui de ses
 aïeux , & fut revêtu des marques de la
 Royauté , avec les cérémonies qu'on prati-
 quoit anciennement à l'élection des Rois
 Maures ; il fit aussi-tôt usage de son auto-
 rité , nomma ses ministres & ses officiers ,
 & envoya des ordres à tous les chefs qui
 ne s'étoient pas trouvés présens à l'assem-
 blée , de se tenir prêts à agir à son pre-
 mier avis.

Son principal objet étoit de s'emparer de
 la ville de Grenade , où il ne doutoit pas
 de pouvoir se défendre jusqu'à ce que les
 secours Turcs arrivassent. L'espoir qu'il avoit
 de s'emparer de cette place importante n'é-
 toit pas sans fondement. Ses partisans avoient
 conduit jusques là leur complot avec le
 secret le plus profond , & pas un ne l'a-
 voit trahi. Leurs différentes assemblées avoient
 été tenues sous des prétextes qui trompe-
 rent la pénétration des Espagnols , & leurs
 préparatifs militaires ne s'étoient guere faits
 que dans les montagnes d'Alpuxarras. Le
 Marquis de Mondéjar avoit , à la vérité ,
 malgré tous leurs soins , conçu quelque
 soupçon de leur dessein , & représenté à
 Philippe la nécessité de lui envoyer beau-

Liv. IX.

1568.

== coup plus de troupes qu'il n'en avoit à ses
 Liv. IX. ordres. Mais dans ce temps-là même, le
 1568. chancelier Deza étoit animé d'une violente
 jalousie contre le commandant de la province ; des discussions relatives à leurs droits respectifs avoient semé la discorde entr'eux. Deza assura le Roi que Mondéjar exagéroit le mécontentement des Maures ; qu'il n'y avoit nulle apparence de révolte ; que le dernier édit suffiroit pour contenir la Grenade & rendre la force à l'autorité civile ; qu'enfin le commandant de cette province ne desiroit la guerre que parce qu'il espéroit que la direction en seroit confiée entièrement à lui & au Comte de Tendilla, son fils.

Le chancelier avoit des amis dans le conseil ; Philippe, vit par ses yeux, & quoi qu'il fût naturellement prévoyant & soupçonneux, il n'eut aucun égard aux représentations de Mondéjar. Celui-ci ne reçut pas les troupes qu'il avoit demandées, la garnison de Grenade ne fut point renforcée, & sans un accident impossible à prévoir, elle seroit tombée entre les mains des Maures. Aben-Humeya entretenoit une correspondance secrète avec les habitans d'Albacin qui communique avec la ville de Grenade,

nade , & peut en être regardée comme une ~~partie~~ partie ; il donna ordre à un de ses principaux officiers nommé Aben-Farax d'y marcher à la fin de Décembre avec un corps de six à sept mille hommes. Si ces troupes fussent arrivées à Albaicin au temps convenu , les habitans les auroient secondées , & la garnison eût succombé sous le nombre. Mais il étoit tombé une grande quantité de neige dans les montagnes par lesquels Aben-Farax devoit passer. Elles devinrent impraticables , & à peine put-il pénétrer à la tête de cent cinquante hommes. Il entra avec ce petit nombre de soldats au milieu de la nuit à Albaicin , & il n'est pas douteux que s'il eût pu engager les habitans à prendre les armes , il se fût rendu maître de la ville. Mais quoique sincèrement dévoués à leur nouveau chef , les Maures n'osèrent point se déclarer en sa faveur , quand ils virent le petit nombre d'hommes dont ils feroient aidés ; de sorte qu'après avoir resté dans la place pendant quelques heures , Aben-Farax fut obligé de se retirer avant la pointe du jour , dans les montagnes où son armée avoit été arrêtée. Philippe ouvrit enfin les yeux ; & s'aperçut que ses conseillers l'avoient trompé ; il ordonna que les troupes ,

Liv. IX.

1568.

que le Marquis de Mondéjar avoit demandé, se mirent aussi-tôt en marche.

1568. Aben-Humeya s'occupoit alors à fortifier les défilés & les gorges qui conduisoient dans le pays d'Alpuxarras. Il se mit ensuite à la tête d'un corps de troupes, & en confia un autre à Aben-Farax ; ils allèrent de places en places exhortant & contraignant même les Maures à se révolter ; détruisant les autels & les images , changeant les églises en mosquées , & faisant périr de la mort la plus cruelle tous les prêtres & chrétiens qui refusoient d'embrasser la religion mahométane.

Ils se soumettent
au Marquis de
Mondéjar.

Le marquis de Mondéjar , pressé d'arrêter les progrès des révoltés , sortit de Grenade aussi-tôt qu'il eût ramassé quelques troupes. Les Maures lui disputèrent l'entrée des montagnes , mais ils n'étoient pas capables de résister long-temps aux efforts des intrépides Espagnols. Mondéjar triomphoit d'eux à tous les pas , en passoit quelques-uns au fil de l'épée , & faisoit un grand nombre de prisonniers. Aben-Humeya fuyoit devant lui avec les débris de son armée dans les parties les plus inaccessibles des montagnes. Enfin , dans l'espace de peu de mois tout le canton d'Alpuxarras fut soumis. Les Maures effrayés

de la rapidité des progrès de Mondéjar, mirent bas les armes, & vinrent en foule, Liv. IX.
ou envoyèrent des députés demander grace. 1568.
Mondéjar leur accorda la paix sous la condition qu'ils obéiroient à l'avenir aux ordres du Roi; & les mit à l'abri des violences des soldats Espagnols, qu'ils redoutoient plus que tout le reste. Le Marquis de Los Vélez, qui commandoit un corps d'infanterie dans le voisinage d'Alméric, n'eut pas moins de succès. Il délogea les Maures de tous les postes voisins de la mer, où ils s'étoient déjà fortifiés pour faciliter la descente des Turcs. Mondéjar crut alors que la guerre étoit finie, & qu'Aben-Humeya feroit bientôt forcé de se rendre, ou de se sauver & de sortir du Royaume. Il informa Philippe de la situation des affaires, & lui demanda qu'une partie des troupes fût rappelée; car son projet étoit d'adoucir les esprits, & il traitoit avec douceur les Maures qui s'étoient soumis, & ceux même qui avoient été faits prisonniers. Mais malheureusement les amis de Mondéjar n'avoient pas autant de crédit à la cour que ses ennemis, & Philippe préféroit par tempérament & par principe la sévérité à l'indulgence. Il fut donc insensible aux représentations de Mondéjar,

1568. & lui donna ordre que tous les prisonniers
 Liv. IX. au-dessus de l'âge de onze ans, fussent, sans
 distinction, ni de condition, ni de sexe, vendus comme esclaves. (3)

Ce traitement barbare ralluma la colere de ceux qui s'étoient soumis, & augmenta l'horreur que les Maures avoient du joug Espagnol ; bientôt les uns & les autres furent traités avec une égale inhumanité.

Soit que les finances de Philippe fussent vraiment épuisées par ses derniers armemens sur la Méditerranée , & les guerres qu'il soutenoit dans les Pays-Bas , soit que les ministres , jaloux de Mondéjar voulussent le déservir , & employassent ces prétextes , les troupes ne recevoient point d'argent ; quelle qu'en fût la cause , qu'on ne peut pas déterminer aujourd'hui , les arrérages de la solde des soldats Espagnols étoient tellement accumulés , qu'il étoit impossible au Marquis de Mondéjar de les acquitter : bientôt il en résulta ce que produit toujours l'inexac-

(3) Les suites de cet horrible traitement , dit un historien Espagnol (*Ferreras*) furent qu'un grand nombre de femmes Morisques languirent dans l'esclavage pendant quelques années & succomberent ensuite sous le poids de la tyrannie.

titude des payemens dans une armée. Le général perdit son autorité. Les soldats & même plusieurs Officiers , quitterent leurs postes , se répandirent dans le pays & le pillèrent , massacrèrent un grand nombre de Maures , & en emmenerent d'autres en esclavage , contre l'assurance que le général Espagnol leur avoit donnée de les garantir de toute vexation. Mondéjar paroît avoir employé beaucoup d'activité & de zele pour mettre fin à ces atrocités ; il envoya les soldats auxquels il pouvoit prendre confiance , pour réprimer & châtier ceux qui désoloient le pays. Mais ses efforts furent infructueux , & ses troupes insuffisantes. Les Espagnols ne laissoient échapper aucune occasion d'assouvir leur cupidité ; ils quittoient ensuite leurs drapeaux , & passoient avec leur prise dans les Provinces voisines.

Le désespoir des Maures étoit au comble. Les vexations multipliées & intolérables qu'ils enduroient les firent repentir de s'être soumis si aisément ; convaincus par une cruelle expérience qu'on ne pouvoit compter sur aucune des promesses de leurs perfides ennemis , & que les traités ne les lioient point , ils reprirent les armes , chercherent par-tout leur vengeance , massacrèrent les partis Es-

Liv. IX.

1568.

1568. Liv. IX. Espagnols qu'ils trouverent dispersés dans les Montagnes & résolurent de tenter encore une fois la fortune sous les ordres du Roi qu'ils s'étoient choisis. Sur ces entrefaites Aben-Humeya reçut d'Afrique un secours de quatre cents Turcs , qui , disoit-on , devoit être bientôt suivi d'une flotte nombreuse , & d'une armée formidable. Les Maures avides de vengeance & encouragés par cet espoir , ne balancerent plus à prendre les armes. Les calamités , qui accompagnent la guerre , ne pouvoient être plus cruelles que celles dont ils étoient assaillis au sein de cette paix que violoit les Espagnols.

Les amis de Mondéjar , & ses ennemis donnerent des causes très-différentes à cette nouvelle révolte. Ceux-ci soutenoient : „ qu'il „ s'étoit également trompé dans la maniere „ de conduire la guerre , & celle de traiter „ la paix. Il avoit mis bas les armes , disoient-ils , tandis qu'il étoit absurde de penser que les Maures , connus par la duplicité qui les caractérise , fussent fideles à leurs engagemens plus long-temps qu'ils n'y feroient contraints. Il n'étoit pas plus raisonnable d'espérer que des infideles obstinés embrassassent jamais sincèrement la foi chrétienne. Les cruautés qu'ils

» avoient exercées envers les prêtres, les
 » sacrilèges qu'ils avoient commis, crioient Liv. IX.
 » vengeance, & la justice exigeoit aussi-bien 1568.
 » que la politique qu'ils fussent tous passés
 » au fil de l'épée ou vendus comme es-
 » claves. »

» Mais les partisans de Mondéjar repré-
 » sentoient que ce peuple avoit été puni
 » avec assez de sévérité; puisqu'après tout
 » ils n'avoient suivi que l'impulsion de leurs
 » chefs. L'humanité, dit le général Espagnol,
 » & l'intérêt même du Roi, m'ont empêché
 » de sacrifier à une inutile & barbare ven-
 » geance plusieurs milliers de sujets utiles,
 » dont la plus grande partie est innocente
 » des crimes pour lesquels on veut les fa-
 » crifier. Pourquoi aurois-je porté la désola-
 » tion dans une si grande partie du Royau-
 » me? Pourquoi aurois-je détruit tant de
 » sujets du Roi? Il n'est pas croyable que
 » les Maures eussent manqué de foi, & re-
 » commencé la guerre, s'ils n'eussent point
 » été les victimes de la fureur des soldats
 » Espagnols. Il m'a été impossible de conte-
 » nir ceux-ci parce que les ministres du Roi
 » ont négligé de me faire parvenir la solde
 » de ces hommes farouches, dont l'or est
 » le premier intérêt, & parce que plus d'une

» personne s'est efforcée de les révolter con-
 Liv. IX. » tre mon autorité & de me faire perdre
 1568. » tout crédit sur leur esprit.

Don Juan
 d'Autri-
 che est
 nommé
 général en
 chef.

Cette diversité d'opinions & d'avis jettoit Philippe dans une grande perplexité. Mais enfin soit que lui-même, ou la plus grande partie de son conseil, désapprouvât la conduite de Mondéjar & la douceur avec laquelle il vouloit traiter les Maures; soit que le Roi ne voulût pas donner aux ennemis de ce Gentilhomme, qui pour la plupart, étoient ses favoris, le désagrément de lui voir conserver l'autorité absolue dans la province de Grenade, il résolut d'y envoyer son frere naturel Don Juan d'Autriche.

Ce jeune Prince né à Ratisbonne, fils d'une Allemande nommée Blomberg, avoit été élevé secrètement par Louis Quixada, Seigneur de Villá Garcia, & passa pour son fils jusqu'à l'arrivée de Philippe en Espagne en mil cinq cents cinquante neuf : bientôt après, celui-ci, ayant, à la demande de Charles-Quint, reconnu Don Juan pour son frere, il lui donna une maison convenable à ce rang, & le fit élever à la cour avec autant d'attention que son propre fils.

Don Juan ressembloit à Charles-Quint

par les graces de sa personne , & l'agrément de ses manieres ; il montra de bonne heure du goût pour les armes, des talens militaires , & annonça par plusieurs traits remarquables qu'il feroit compté un jour au nombre des grands hommes de son siècle. (4)

Liv. IX.

1568.

Mais comme il n'avoit alors qu'environ vingt-deux ans , & nulle expérience dans l'art de la guerre , Philippe ne lui donna que le titre de commandant en chef, & lui défendit d'exécuter aucun projet, ni de faire aucune démarche militaire , fans l'avis & le consentement de certains conseillers qu'il lui désigna. C'étoient l'archevêque de Grenade, Deza président de la Chancellerie, le duc de Seffa, le marquis de Mondéjar, & Don Louis de Requesens grand commandeur de Castille, qu'il avoit donné pour lieutenant à Don Juan.

La guerre se fit à la fois dans plusieurs cantons , & l'on employa un plus grand nombre de troupes qu'auparavant : mais le succès ne répondit pas à ces grands efforts. Les Maures montrèrent partout beaucoup

(4) Strada , ann, 1568.

de valeur , & vainquirent en quelques occasions.
Liv. IX.

1568. Cependant Don Juan étoit extrêmement impatient des entraves dans lesquelles on l'avoit enchaîné ; il essaya de persuader au Roi de lui accorder une autorité illimitée , sans l'astreindre à consulter sans cesse tandis qu'il faudroit agir , & il en vint à bout. Aussitôt , ayant reçu quelques renforts , il marcha lui-même contre les Maures , & les fit attaquer dans une autre partie , par Requens & le Marquis de Los Vélez. Les Maures mal armés , indisciplinés & découragés , voyant qu'ils avoient inutilement espéré des secours du Grand-Seigneur , n'opposèrent qu'une très-foible résistance à des troupes réglées , & si supérieures en nombre qu'elles vainquirent sans combattre. Quelques-uns des chefs Maures étoient divisés entr'eux ; d'autres trahirent la cause d'Aben-Humeya , qui fut tué par les amis de sa femme , dont il avoit fait mourir le pere , sur l'avis qu'il entretenoit des pratiques secrètes avec les Espagnols : Aben-Boo fut élu Roi en sa place ; mais il éprouva bientôt le même sort , & périt par la main de quelques-uns de ses Officiers qui espéroient expier leur rébellion par ce crime. La

Les Maures sont entièrement subjugués.

guerre qui avoit duré depuis près de deux ans, fut terminée par la mort de ce chef Morisque (5). Liv. IX.
1568.

Don Juan & Requesens n'acquirent aucune gloire dans la conduite de cette expédition, & ils n'éviterent point les reproches d'inhumanité que les Espagnols de ce siècle, trop célèbres par leurs vengeances féroces, méritèrent presque tous.

On ne peut donner aucune excuse de la sévérité terrible dont ils usèrent, si ce n'est qu'ils se conformèrent aux ordres qu'ils reçurent du Roi; car il avoit hautement désapprouvé la douceur du Marquis de Mondéjar; d'ailleurs Philippe étoit connu pour sacrifier tout à la voix du fanatisme, & aux intérêts de son implacable vengeance. Ces funestes passions lui faisoient oublier sans

(5) Les écrivains Espagnols sont entrés dans les détails les plus minutieux au sujet de cette guerre; mais dans la multitude infinie des petits événemens qu'ils rapportent, il n'y a presque aucune variété. Point de traits de valeur, point de développement de caractère ou de conduite, qui puissent intéresser le Lecteur: d'ailleurs cette partie de l'histoire d'Espagne répugne à lire autant qu'à raconter, par les cruautés & les barbaries qu'elle offre sans cesse.

ceffe, ce qu'un Roi fage comptera toujours
 Liv. IX. au nombre des maximes politiques les plus
 1568. importantes, & les plus facrées : à favoir :
 QUE LA FORCE ET LA GLOIRE D'UN PRIN-
 CE DÉPENDENT DE LA FORCE ET DE LA
 PROSPÉRITÉ DE SES SUJETS.

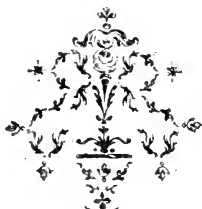
Ce Monarque fuperftitieux & cruel ne mit jamais de bornes à fon horreur pour ceux qui s'écartoient, ou qu'il croyoit s'écarter de la foi catholique. Il ordonna qu'un grand nombre de Morisques qui habitoient les plaines, & ne prenoient nulle part à la guerre, fuflent mis à mort fur le fimple foupçon d'entretenir correfpondance avec les rebelles. Tous les habitans de plufieurs villages, & même de plufieurs cantons, hommes, femmes, enfans, furent exterminés. Les prifonniers des deux fexes furent ou mis à mort ou privés de leur liberté, & tous les Morisques, ceux même qui avoient refusé de tremper dans la révolte, tous, excepté le petit nombre qui étoit néceflaire à l'entretien des manufactures, furent arrachés à leur pays natal, & transportés dans les provinces intérieures, où ils devinrent l'objet de la rifée & des infultes d'un peuple hautain. La plûpart d'entr'eux réduits à l'état le plus abject par leur extrême pau-

vreté , & absolument sous la dépendance des chrétiens , n'eurent pas un fort beaucoup Liv. IX.
 meilleur que ceux de leurs compatriotes qui 1568,
 avoient été réduits en esclavage.

Telle fut la fin de cette guerre , qui , malgré l'apparente inégalité des forces des deux partis , exposa la monarchie Espagnole au plus grand danger qu'elle ait couru sous le regne de Philippe. Si les Maures s'étoient rendus maîtres de la ville de Grenade , entreprise où ils n'échouerent que par un malheureux hafard , & non faute de forces suffisantes , ou de bonne conduite ; ou s'ils avoient pu déterminer le Sultan Selim à s'intéresser en leur faveur , plusieurs villes d'Andalousie , habitées par les Morisques & presque tout le Royaume de Valence , où ils formoient le plus grand nombre des habitans , se fussent joints aux révoltés , & dans cette supposition , il est très-probable qu'ils auroient levé une armée si considérable , qu'avec les secours des Maures de Barbarie , ils auroient sérieusement occupé pendant plusieurs années , toutes les forces du Roi d'Espagne , obligé de soutenir une guerre très-vive avec ses sujets des Pays-Bas.

Heureusement pour Philippe , & peut-être pour tous les Princes chrétiens , Selim oc-

_____ cupé à la conquête de Cypre, qu'il vou-
Liv. IX. loit enlever aux Vénitiens, ne put se résou-
I 568. dre à l'abandonner; quoique Mahomet son
grand visir, & ses plus sages conseillers le
sollicitassent vivement de suspendre cette
guerre peu avantageuse, pour tourner tou-
tes ses forces contre le Roi d'Espagne, dans
une conjoncture si favorable.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE NEUVIEME.

Seconde Partie.

SELIM II. se repentit bientôt de n'avoir pas écouté les conseils de Mahomet ; car Philippe n'eut pas plutôt réduit les Morisques , qu'il fit alliance avec la république de Venise , le Pape , & plusieurs autres Princes d'Italie. La chaire apostolique étoit alors occupée par le fameux Pie V , que son mérite avoit élevé de l'obscurité la plus profonde à la Papauté. Ce Pontife étoit infecté des vices qui caractérisoient les ecclésiastiques de son temps , mais il avoit quel-

Liv. IX.

1568.

Guerre
contre les
Turcs.

ques qualités qui le rendoient digne de la
Liv. IX. haute dignité à laquelle il avoit été élevé.

1568. Les Vénitiens l'avoient sollicité de s'employer pour leur procurer des secours de la part des princes chrétiens, contre le Sultan qui, en pleine paix, & au mépris d'un traité solennel, avoit envahi l'île de Cypre. Le Pape condescendit aussitôt à leur demande, & épousa leurs intérêts avec le zèle qui convenoit au chef de l'église (1).

La plupart des souverains de l'Europe, eurent peu d'égards pour ses représentations; car outre que la fureur des croisades étoit éteinte sans retour, les princes, même les plus superstitieux, étoient alors plutôt gouvernés par des vues politiques que par le zèle de la religion. L'empereur Maximilien venoit de conclure une trêve avec Selim, & étoit très-intéressé à la maintenir. Le Roi de France qui avoit été long-temps allié de la Porte, entièrement occupé par les divisions intestines qui déchiroient son Royaume, ne pouvoit rien pour Venise. Sebastien Roi de Portugal étoit trop jeune, pour s'en-

(1) De Thou Lib. XLVIII, Ferreras, ann. 1568.
Cabrera Lib. VIII,

gager dans une guerre étrangere , & Sigif-
mond III. Roi de Pologne , accablé sous le Liv. IX.
poids des années ne pensoit point à des 1568.
expéditions militaires. Philippe étoit le seul
grand prince de l'Europe , auprès duquel
Pie V. pût espérer de négocier avec quel-
ques succès. Le zele de ce Monarque plus
grand que celui d'aucun autre Prince , en-
courageoit le Pontife à solliciter les secours
& la puissance du Monarque Espagnol. Ses
progrès qui le plaçoient au premier rang des
souverains , le mettoient à même d'aider les
Vénitiens contre les Ottomans , desquels il
n'avoit pas moins à craindre que la républi-
que , soit par la situation de ses états , soit à
cause de l'inimitié qui subsistoit entre lui &
cet empire formidable.

Philippe ne balançoit donc point à accor-
der au Pape sa demande , & fit un traité Ligue de
Philippe ,
du Pape &
des Véniti-
tiens.
d'alliance par lequel il s'engageoit à payer
la moitié des dépenses du nombreux arme-
ment qu'on trouva nécessaire d'équiper ; tan-
dis que la république de Venise payeroit les
trois quarts du reste de la somme , qui seroit
complétée par le Pape.

Les préparatifs , dont on étoit convenu ,
se firent avec la plus extrême célérité ; &
vers la mi-Septembre , une flotte composée

~~de plus de deux cents cinquante vaisseaux~~
 Liv. IX. de guerre, outre les bâtimens de transport,
 1568. fut prête à faire voile de Messine. Si l'on en
 croit les historiens contemporains, ces navi-
 res portoient près de cinquante mille soldats,
 dont quatorze mille étoient fournis par les
 princes d'Italie.

Le commandement général de cette flotte
 formidable, fut donné à Don Juan d'Autri-
 che, pour lequel on inventa alors le titre
 de GÉNÉRALISSIME. Le grand commandeur
 Requesens fut nommé son lieutenant, & les
 principaux chefs qui servirent sous ses or-
 dres furent le marquis de Santa-Croce, Do-
 ria, Marc-Antoine Colonne général des ga-
 leres du Souverain Pontife, & Vénério com-
 mandant de celles de la république.

Le vieux Pontife, transporté de voir sa
 négociation couronnée d'un tel succès, se
 flatta des plus vastes espérances, ne douta
 plus de l'heureuse issue de la guerre, &
 comme s'il eût été inspiré du ciel, il promit
 à Don Juan la victoire la plus complète &
 l'exhorta à saisir la première occasion de
 combattre l'ennemi. Il lui envoya en même
 temps un pavillon béni, & un grand nom-
 bre d'ecclésiastiques pour les services spiri-
 tuels de ses vaisseaux, ordonna un jeûne.

général, & fit publier un jubilé pour tous ceux qui se distingueroient par leur valeur contre les infideles.

Liv. IX.

1571.

Selim, d'un autre côté, travailloit avec activité à se précautionner contre le danger dont il étoit menacé; & quoiqu'une partie de ses troupes fût employée à réduire Cy-

Préparatifs de Selim.

pre, il avoit encore assez de ressources pour équiper une flotte plus nombreuse que celle des chrétiens alliés. Hali, à qui le commandement en fut donné, arriva sur la côte occidentale de la Grece, environ dans le même temps où Don Juan fit voile de Sicile, & les deux flottes parurent à la vue l'une de l'autre, le sept d'Octobre, près du Golfe de Lépante, dans la ferme résolution de courir le hazard d'un combat.

La bataille commença par les deux Amiraux, & leur exemple fut suivi par les autres commandans, aussi-tôt que les ordres de leurs généraux, & les vents le leur permirent. Don Juan & le Bacha combattirent avec un acharnement & une fureur inexprimables. Ils se joignirent & s'accrocherent l'un l'autre, après s'être canonnés pendant quelque temps. Les Espagnols vinrent trois fois à l'abordage, & trois fois ils furent repoussés avec une grande perte d'hommes;

Bataille de Lépante.

~~mais~~ mais enfin le Marquis de Santa-Croce ayant
 Liv. IX. envoyé à Don Juan un renfort de deux
 1571. cens soldats, les Turcs furent vaincus : Hali
 lui-même fut tué, & tous ceux qui étoient
 sur son bord furent passés au fil de l'épée
 ou faits prisonniers. Le croissant de Mahomet
 fut aussi-tôt renversé, & la croix fut
 mise en sa place. Don Juan ordonna que la
 tête de l'Amiral Turc fût plantée au bout
 d'une pique, qu'on attacha au haut du grand
 mât pour effrayer les infidèles. Les cris de
 victoires se firent entendre sur la flotte chrétienne
 & volèrent de vaisseau en vaisseau.

Cependant l'action étoit engagée de toutes
 parts, & les deux partis se livroient les plus
 furieuses attaques. L'artillerie tonnoit d'un
 bout à l'autre des flottes, & non content
 de ses ravages on se battoit corps à corps
 comme dans un champ de bataille ; les Turcs
 & les Chrétiens se servoient de piques, de
 flèches, de javelines, & employoient toutes
 les armes offensives & défensives que le gé-
 nie de la destruction inventa chez les an-
 ciens & les modernes. Tous montroient la
 même intrépidité. Le carnage étoit égal des
 deux côtés, & la mer teinte de sang & cou-
 verte de cadavres & de membres mutilés
 offroit le spectacle le plus horrible ; mais

enfin la flotte des alliés fut par-tout victorieuse. Les esclaves Chrétiens qui étoient sur les galeres Turques, encouragés par le succès de Don Juan, briserent leurs chaînes, affaillirent leurs Tyrans, & ne contribuerent pas peu à fixer la victoire ; tandis qu'un grand nombre des galériens Espagnols & Italiens, excités par l'espoir de recouvrer leur liberté, demanderent la permission d'attaquer les ennemis ; ils l'obtinrent & aborderent les Turcs avec une fureur irrésistible, & cette audace que le désespoir, l'amour de la liberté & l'horreur de l'esclavage pouvoient seuls inspirer. Les Turcs découragés par la perte de leur Amiral & tentés par la facilité de se sauver sur les côtes voisines qui appartenoient à leur maître, prirent la fuite, se sauverent sur les rivages de la Livadie & abandonnerent leurs vaisseaux comme une proie qu'ils ne pouvoient disputer à l'ennemi. On peut assigner aisément les causes de cette éclatante victoire.

La flotte Chrétienne étoit beaucoup mieux équipée que la Turquie, & les soldats, ayant été moins long-temps sur mer, étoient plus frais & plus vigoureux. Ils étoient aussi beaucoup mieux fournis que les Turcs d'armes défensives, & faisoient plus d'usage du mous-

Liv. IX.

1571.

Quelles furent les causes de la victoire que remporterent les Chrétiens.

pérèrent, & dix mille furent faits prisonniers ; cent trente de leurs vaisseaux tombèrent aux mains de l'ennemi & tout le reste fut coulé à fond ou brûlé , excepté trente galeres qui se retirèrent sous les ordres d'Uluciali , qui se sauva , graces à son habileté & à la connoissance parfaite qu'il avoit de ces parages, & rentra à Constantinople.

Liv. IX.

1571.

Une victoire si complete , remportée sur l'ennemi le plus redoutable de la chrétienté , répandit une joie universelle en Europe ; & Don Juan auquel la gloire principale en fut attribuée comme au Généralissime de la flotte qui avoit triomphé , fut regardé comme le héros de toutes les nations & le vengeur des Chrétiens. Personne n'avoit plus de raison que Philippe de s'applaudir de ce succès ; cependant il reçut celui qui lui en apporta la nouvelle avec une indifférence affectée , que l'on attribua moins à sa modération qu'à la jalousie que lui inspiroit son frere ; passion odieuse dont il donna dans la suite une preuve plus convainquante. „ Don Juan , dit-il , a „ vaincu , mais il hasardoit trop , & il pou- „ voit l'être. “ La joie du Pape en cette occasion fut plus sincere que celle du Roi d'Espagne ; lorsqu'il en reçut la nouvelle , il s'écria , en faisant allusion aux paroles de l'é-

~~criture~~ : *Il y eut un homme appelé de Dieu ;*
 Liv. IX. *qui se nommoit Jean.*

1571. Mais cette victoire mémorable n'eut point

Les Alliés des suites proportionnées à la joie qu'elle
 ne profit- excita. Les disputes des chefs & les intérêts
 tent point de leur contraires des confédérés, en firent perdre
 victoire & tout le fruit. Ils ne furent point d'accord sur
 se retirent chez eux. les mesures qu'il convenoit de prendre pour
 continuer la guerre. Don Juan étoit honoré
 du titre de Généralissime ; mais le traité d'al-
 liance avoit statué qu'aucune résolution im-
 portante ne pourroit être prise sans le consen-
 tement des autres commandans. Le général
 Espagnol vouloit faire voile pour les Darda-
 nelles afin d'achever de détruire les débris
 de la flotte Turque, & intercepter la com-
 munication de Constantinople à la Méditerra-
 née ; mais le général Vénitien, & quelques
 autres membres du conseil de guerre, refuse-
 rent de concourir à l'exécution de ce projet.
 On en proposa d'autres qui furent rejetés ;
 enfin les chefs ne purent s'accorder sur au-
 cune entreprise militaire, & ils convinrent
 de retourner chez eux, pour radoubier leur
 flotte, & se préparer à de nouvelles tentati-
 ves au printems suivant.

Les Grecs Peu de temps après l'arrivée de Don Juan
 députent vers Don à Messine, les Chrétiens d'Albanie & de Ma-
 Juan. cédoine ;

cédoine, éblouis de l'éclat de sa victoire, & perfuadés que les Turcs ne se remettroient pas si-tôt de l'échec qu'ils avoient reçu, lui envoyèrent une ambassade pour lui offrir la souveraineté de leur pays, & l'assurer que s'il venoit à leur secours à la tête d'une armée, ils secoueroient le joug des Turcs, se dévoueroient à son service, & lui feroient le sacrifice de leurs fortunes & de leur vie.

Liv. IX.

1571.

Don Juan, dont la passion dominante étoit l'ambition, auroit accepté volontiers cette offre séduisante; mais il se crut obligé de consulter le Roi & d'obtenir son consentement; & c'est ce qu'il répondit aux Ambassadeurs Grecs. Il donna aussi-tôt avis à son frere de la proposition qui lui avoit été faite. Philippe, soit par jalousie, comme on le crut généralement, soit par des motifs de politique & de prudence qu'il alléguait en effet, détruisit sur le champ toutes les espérances que Don Juan pouvoit avoir conçues, en lui écrivant : „ qu'il falloit pour le moment re-
 „ jeter toute pensée d'un tel établissement,
 „ de crainte que les Vénitiens ne prissent
 „ l'alarme, & ne renonçassent à la confédé-
 „ ration. “ Il est assez probable que la chose feroit, en effet, arrivée : car la république ne redoutoit pas moins le voisinage des Es-

== pagnols que celui des Turcs, & avoit des
 Liv. IX. prétentions sur une partie du territoire à la
 1571. souveraineté duquel Don Juan aspirait.

Prépara-
 tifs des
 Turcs.

Cependant Ulucciali, que Selim avoit
 nommé Commandant général de toutes ses
 forces navales, équippa avec une célérité
 extraordinaire une nouvelle flotte. Celle qui
 avoit perdu la bataille de Lépante étoit pres-
 que absolument détruite; mais les ressources
 de l'Empire Ottoman étoient telles, que le
 Capitan-Bacha put sortir de Constantinople
 au mois d'Avril, à la tête de plus de deux
 cens galeres & d'un grand nombre de vaisseaux.

Il parcourut avec cette flotte les côtes de
 la Morée & de l'Epire & celles de l'Isle de
 Négrepont, mit les villes maritimes en état
 de défense, châtia avec beaucoup de rigueur
 les Chrétiens qui s'étoient offerts à Don Juan
 & mouilla à Modon dans la Morée, pour
 observer les mouvemens de l'ennemi.

Lenteur
 des alliés.

Les alliés lui laissèrent tout le temps né-
 cessaire pour faire ses préparatifs : après avoir
 délibéré sur le plan d'opérations qu'on de-
 voit suivre, & perdu du temps en de vaines
 disputes, il leur fut impossible d'entreprendre
 de conquérir la Grece & les côtes d'Afrique.
 Ulucciali avoit pourvu à leur défense. Il fal-
 lut donc se borner à chercher encore une fois

la flotte ennemie ; mais Philippe ayant soup- ~~çonné~~ Liv. IX.
 çonné que le Roi de France , pour faire une 1572.
 diversion avantageuse au Grand Seigneur ,
 méditoit de l'attaquer dans le Piémont ou
 dans les Pays-Bas , donna ordre à Don Juan
 de différer encore quelque temps son départ
 de Messine. La flotte Espagnole y resta donc
 jusqu'après le massacre de la Saint Barthelemi.
 Alors Philippe , délivré de l'inquiétude que Août
 lui avoient causé les desseins de la cour de 1572.
 France , permit à son frere de se réunir aux
 Vénitiens & de continuer la guerre contre
 les Turcs.

Mais les alliés ne purent réunir leurs for- Ils font
 ces que le dernier Août , & la mi-Septem- voile enfin
 bre étoit arrivée avant qu'ils fussent à la vue pour la
 de l'ennemi. Lorsqu'il apperçut les Chrétiens , Grece
 Uluciali se mit en bataille , comme s'il avoit Août 1572.
 eu dessein d'offrir le combat. Mais après une
 décharge de son artillerie qu'il fit par bra-
 vade ou par une espece de défi , il se retira
 sous les fortifications de Modon.

L'Amiral Turc en avoit rendu les appro-
 ches très-dangereuses , il résolut de rester dans
 ce poste , pour empêcher les alliés de tenter
 une descente , ou pour attendre une occasion
 de les attaquer avec avantage , & n'en laissa
 passer aucune de les harceler.

Liv. IX. Don Juan convoqua un conseil de guerre pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre, si l'Amiral Turc s'obstinoit à refuser le combat. On crut impraticable de forcer l'entrée du port de Modon, & en conséquence il fut résolu de débarquer les troupes & d'assiéger la ville par terre; mais les alliés renoncèrent à cette entreprise lorsque ceux, qu'ils avoient envoyé reconnoître la place, eurent rapporté qu'elle étoit si bien fortifiée, qu'il n'étoit pas probable qu'on la réduisît avant l'approche de l'hiver.

Uluciali
refuse le
combat.

Siège de
Navarin.

On convint ensuite d'assiéger Navarin, autre ville sur la côte occidentale de la Morée, située à trois lieues de Modon. Cette entreprise fut confiée à Alexandre Farnes Prince de Parme, qui, quelques années après acquit tant de célébrité, & fut un des plus grands généraux que ce siècle & peut-être l'antiquité puissent citer. Mais le siège de Navarin ne lui fournit pas l'occasion de développer ces talens supérieurs qui l'ont immortalisé à si juste titre. La garnison reçut des secours considérables de Modon, & Uluciali fit assembler dans les contrées voisines une armée si nombreuse, destinée à attaquer les assiégeans, que Farnese, après avoir battu pendant plusieurs jours les remparts, fu

vé,

obligé de lever le siège, & de ramener ses forces à bord de la flotte, qui bientôt fit voile pour Messine.

Liv. IX.

1572.

Quelques mois après, les confédérés firent une perte irréparable par la mort du Pape, dont le successeur Grégoire XIII, n'avoit ni zèle, ni l'ascendant, ni les talens. Grégoire entra cependant dans les vues de son prédécesseur, & montra beaucoup d'empressement à suivre le plan que Pie V avoit adopté. Philippe qui ne craignoit plus aucune hostilité de la part de la France, étoit résolu de s'occuper plus que jamais de la continuation de la guerre. Mais les Vénitiens avoient été très-mécontents de l'inaction de la flotte Espagnole l'été précédent; & trouvoient qu'au bout de deux ans, ils avoient, malgré la victoire de Lépante, recueilli de cette guerre des avantages très-disproportionnés aux dépenses dans lesquelles ils étoient engagés. Ils prêtèrent donc l'oreille aux propositions, qui leur furent faites par l'Ambassadeur de France & conclurent, par la médiation de sa cour, un traité séparé avec Selim.

Mort de
Pie V.

Le Pape & Don Juan montrèrent sans ménagement leur indignation pour cette espèce de perfidie; mais Philippe crut qu'il étoit au-dessous de lui de marquer le moindre regret

~~1572~~ ou le plus léger ressentiment, & lorsqu'on lui
 Liv. IX 1572. apporta la nouvelle de ce traité ; il répondit
 froidement, qu'il n'étoit entré dans cette li-
 gue que pour condescendre aux désirs du Sou-
 verain Pontife : » quoique les Vénitiens aient
 » jugé à propos, ajouta-t-il, de m'abandon-
 » ner, je continuerai comme auparavant d'oc-
 » cuper ma flotte & mon armée à travailler
 » au but important de cette confédération :
 » l'humiliation des infideles, & la sûreté des
 » Chrétiens exposés à leurs invasions.»

Philippe envoya en conséquence des or-
 dres à Don Juan, à Doria, & au Marquis de
 Santa Croce, pour faire réparer & augmen-
 ter la flotte avec toute la célérité possible,
 de maniere qu'elle fut prête à agir au prin-
 temps ; Ulucciali vint avec la flotte Turque
 jusqu'à Prévera en Epire ; mais il ne désiroit
 pas plus que les généraux Espagnols de ris-
 quer une action générale. L'Amiral des Infideles
 se contenta de renforcer les garnisons
 des places maritimes ; il renvoya ensuite les
 Corsaires qui étoient venus se joindre à lui,
 & fit voile pour Constantinople à la fin de
 l'été. Alors Don Juan reçut ordre de passer
 en Afrique & d'attaquer Tunis. Il conduisit
 pour cette expédition une flotte de deux mille
 voiles, qui portoit vingt mille hommes d'in-

fanterie , quatre cens chevaux-légers , sept
cens pionniers , & un train nombreux de
grosse artillerie.

Liv. IX.

1572.

Tunis étoit alors au pouvoir des Turcs ,
& Selim y avoit envoyé depuis peu le Ba-
cha Heder , pour commander dans la ville &
gouverner le Royaume. Cet officier fut tel-
lement frappé de terreur à l'arrivée de la
flotte Espagnole , qu'il s'enfuit avec la garni-
son & une partie des habitans ; & Don Juan
prit possession de la Ville , sans trouver la
moindre résistance.

Philippe avoit donné ordre à son frere de
détruire Tunis , & d'augmenter les fortifica-
tions de l'Isle & du Fort de la Goulette , (2)
mais au lieu de suivre ces instructions , Don
Juan résolut de fortifier la ville plus que ja-
mais. Il jetta les fondemens d'une nouvelle
citadelle , traita avec douceur tous les habi-
tans qui n'avoient pas fui , & engagea tous
ceux qui s'étoient retirés vers les montagnes
à retourner , & à se soumettre au gouverne-

(2) La Goulette qui est située à l'entrée de la
Baye de Tunis , avoit toujours resté entre les mains
des Espagnols , depuis que l'Empereur Charles en
avoit fait la conquête.

ment Espagnol, après quoi il retourna en
Liv. IX. Sicile.

1572. L'intention de Don Juan, en se conduisant d'une manière si contraire aux ordres de Philippe, n'étoit pas douteuse. Le jeune Prince s'enorgueillissoit d'avoir réussi dans une entreprise, où le grand Charles-Quint avoit échoué, comme s'il n'eut pas été absolument redevable de cette conquête à la lâcheté du Gouverneur Turc. Son ambition, enflammée par la gloire qu'il avoit acquise dans ses dernières expéditions, l'aveugloit, & il se flattoit d'engager aisément son frere à lui accorder le titre & la dignité de Roi de Tunis, pour le dédommager de la souveraineté de la Grece qu'il lui avoit défendu d'accepter. Le Pape, qui désapprouvoit, dit-on, la résolution du Roi d'Espagne de démolir Tunis, avoit encouragé son frere dans cet espoir, & lui avoit suggéré l'idée de défobéir; croyant que l'établissement d'un Royaume en Barbarie procureroit les moyens les plus efficaces de détruire les Etats des Pirates. Il est certain que Gregoire sollicita fortement Philippe, d'accorder à Don Juan la souveraineté de sa nouvelle conquête, & lui représenta que toute la Chrétienté & sur-tout l'Espagne & l'Italie, en retireroient les avantages les plus essentiels.

Le Monarque Espagnol sentoît bien, que Liv. IX.
1572.
malgré ses immenses ressources, il lui étoit impossible, tant que la guerre des Pays-Bas dureroit, de fonder un nouvel Etat, malgré un ennemi aussi formidable que le Grand-Seigneur; & avoit ordonné la démolition des fortifications de Tunis, afin d'éviter la dépense de la garnison nombreuse qu'exigeoit leur défense, si on les conservoit. Cependant il ne témoigna pas un grand ressentiment à son frere, pour avoir contrevenu à ses ordres; mais lorsque le Pape le pressa d'investir Don Juan du titre de Roi, il répondit: » que » quoique personne ne s'intéressât plus sincé- » rement que lui à la gloire & aux intérêts » de son frere; il doutoit que ce fût le servir » utilement en effet que de lui accorder sa » demande, & qu'il falloit voir auparavant, » s'il feroit en état de conserver sa con- » quête, contre l'armement redoutable que » le Sultan préparoit pour la recouvrer. « L'événement justifia bientôt la prudence de cette réponse, soit qu'elle eut été dictée par une sage prévoyance, soit qu'un motif secret de jalousie l'eût suggérée.

L'été suivant, Selim envoya Ulucciali contre Tunis avec une flotte composée de trois cens vaisseaux, portant à bord quarante mille Tunis &
la Goulette repris
par les
Turcs.

hommes, sous les ordres de son gendre le
 Liv. ^{IX}. Bacha Sinan. Le nouveau fort n'étoit pas fini;
 1572. & la garnison que Don Juan avoit laissée
 n'étoit point assez forte pour tenir long-temps
 contre une armée si nombreuse. Celui-ci tra-
 vailla avec tout le zele & l'empressement pos-
 sibles à rassembler la flotte Espagnole, pour
 l'employer à faire lever le siege : mais il fut
 retenu pendant plusieurs semaines dans diffé-
 rens ports par des tempêtes, & des vents
 contraires.

Dans cet intervalle les Turcs, puissam-
 ment secondés par le Vice-Roi d'Alger & le
 Gouverneur de Tripoli, poussèrent à la fois
 le siege de Tunis & celui de la Goulette. Les
 Espagnols se défendirent long-temps avec toute
 la bravoure possible ; mais enfin ils succom-
 berent sous le nombre, & Tunis aussi-bien
 que la Goulette, fut pris d'assaut.

Don Juan fut outré de ce désastre, qui le
 convainquit que sa présomption l'avoit égaré,
 & qu'il lui falloit renoncer aux espérances
 flatteuses d'obtenir quelque établissement sou-
 verain ; espérances dont il avoit long-temps
 nourri son ambition. Il fut d'autant plus affli-
 gé de ce revers, qu'après les efforts les plus
 vigoureux, la flotte Espagnole se trouva en-
 core trop foible pour lui permettre de pren-

dre une revanche utile & glorieuse. Philippe craignit même que les Généraux Turcs ne poursuivissent leurs conquêtes, n'attaquassent ses possessions en Afrique & ne tentassent une descente dans le Royaume de Naples, ou celui de Sicile. Ses craintes n'étoient que trop fondées; & il est très-probable qu'il les eût vu réalisées, si Selim n'étoit pas mort alors, & n'avoit eu pour successeur Amurat III son fils, qui consacra le commencement de son regne aux arts de la Paix (3).

Liv. IX.

1572.

(3) Histoire de l'Empire Ottoman, du Prince Cantemir. *Antonio Herrera, & Ferreras : in hoc anno. Manara Lib. VII.*



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECONDE,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE DIXIEME.

Premiere Partie.

TANDIS que les événements dont on a
Liv. X. rendu compte dans le livre précédent se pas-
1568. soient en Espagne, sur les côtes d'Afrique
& sur les mers, les affaires des Pays-Bas,
toujours plus importantes nous offrent une
nouvelle scene qui mérite d'être observée avec
détail.

Affaires
des Pays-
Bas.

Les ennemis même du Duc d'Albe avouoient
qu'il avoit montré, lors de la premiere ex-
pédition des Nassau, la prudence la plus pro-

fonde ; si sa conduite eût été dans la suite
 aussi sagement mesurée , il auroit pu , malgré Liv. X.
 la haine générale que sa tyrannie avoit ins- 1568.
 pirée , conserver son autorité & empêcher la
 défection des Pays-Bas. En effet , puisque
 ceux-là même qui étoient les plus mécon-
 tens de son odieuse administration n'osèrent
 pas remuer , lorsque le Prince d'Orange , à
 la tête d'une armée , pouvoit les favoriser ,
 on ne peut supposer que lorsqu'ils eurent
 perdu toute espérance de secours , ils eussent
 jamais osé se révolter contre l'autorité d'un
 Gouverneur si redouté ; si son insolence &
 son oppression , portées aux derniers excès ,
 n'eussent inspiré au peuple le courage qu'il
 montra dans la suite , après avoir été si pu-
 sillanime ; tant la terreur avoit abattu l'esprit
 national , & l'amour de la liberté.

Aussi-tôt que l'armée du Prince d'Orange
 fut dissipée , le Duc d'Albe congédia sa ca-
 valerie Allemande , & ayant distribué la plus
 grande partie de son infanterie dans des quar-
 tiers d'hiver , il partit pour Bruxelles , où il
 fit une entrée triomphante , & voulut que
 sa victoire fût célébrée , par toutes sortes de
 réjouissances. Ensuite il ordonna de solem-
 nelles actions de grâces dans toutes les Pro-
 vinces , pour les succès qui avoient accom-

Arrogan-
 ce du Duc
 d'Albe.

Il pagné ses armes. Il se fit ériger une statue
 Liv. X. de bronze , des médailles fastueuses furent
 1568. frappées , & servirent moins à perpétuer la
 mémoire de ses exploits , qu'à décéler son
 arrogance & sa vanité , qui furent telles que
 ses amis même en rougirent ; ces excès ne
 servirent qu'à ternir sa gloire & à lui faire
 refuser les éloges que méritoient sa vigueur
 & ses talens. (1) Un des premiers actes de

(1) Sur une de ces médailles il fut représenté
 montant sur un char de triomphe & couronné par
 la victoire. Dans sa main droite étoit une épée ,
 pour exprimer qu'il avoit vaincu le Comte Louis ,
 & dans sa gauche une égide , emblème de la sa-
 gesse , pour faire allusion à la prudence avec la-
 quelle il avoit déconcerté les mesures du Prince
 d'Orange. Le char étoit tiré par des chouettes , qui ,
 dans la Mythologie des Anciens , étoient consa-
 crées à Minerve.

Mais sa statue , qui fut placée ensuite dans la
 Citadelle d'Anvers , étoit un monument encore plus
 frappant de son orgueil. C'étoit un ouvrage de Doc-
 kelin , sculpteur Allemand , & le plus célèbre ar-
 tiste de son tems : le Gouverneur fouloit sous ses
 pieds un monstre emblématique , qui rappelloit par
 différens caractères le fameux compromis , les de-
 mandes faites à la Régente & les troubles qui s'en
 étoient ensuivis. Le piedestal , sur une des faces ,

son autorité , sitôt après son retour à Bruxelles , fut de décider du sort des prisonniers qu'il avoit faits durant la campagne ; tous ceux qui étoient habitans des Pays-Bas furent traités comme rebelles & mis à mort. Liv. X.
1568.

lequel étoit le nom du sculpteur , portoit , sur toutes les autres , des inscriptions en l'honneur du Duc d'Albe , où on l'applaudissoit d'avoir éteint l'hérésie , & étouffé la rébellion ; d'avoir préservé l'Eglise de son entière destruction , & d'avoir rétabli le cours de la justice & la tranquillité dans les Pays-Bas. Il s'en fallut de beaucoup que le Roi fût satisfait de la vanité du Duc d'Albe. Elle fut un objet de dérision pour les ennemis qu'il avoit à la Cour d'Espagne , & excita parmi les Flamands l'indignation la plus vive & le ressentiment le plus actif. (*)

Il paroît par le témoignage de Grotius qu'environ vers ce temps , le Duc fit plusieurs réglemens utiles , relatifs au Commerce , aux monnoies , & à la liberté de la presse. Mais ils ne servirent point au dessein qu'il s'étoit proposé en les publiant , & la mémoire même en fut bientôt effacée , par la violence avec laquelle il continua de déployer son Despotisme.

(*) *Bentivoglio* . p. 86. *Van Loon* , tom. I. p. 135. *Strada* , p. 250.

On fit une recherche exacte de ceux
 Li. X. qui , pendant la guerre , avoient , dit-on , fait
 1568. quelque chose qui montroit qu'ils penchoient
 Sa tyra- pour le Prince d'Orange. Comme il n'y avoit
 nie. point eu d'action décisive & que la fortune
 avoit favorisé tantôt l'un , tantôt l'autre parti , plusieurs personnes avoient laissé entre-
 voir leurs espérances & leur inquiétude , ne prévoyant point une inquisition si sévère pour
 quelques expressions indiscrettes , échappées devant des amis & des voisins , qui furent
 regardées comme les crimes les plus atroces. Les peuples des Pays-Bas avoient joui long-
 temps du droit de n'être jugés par aucuns magistrats que ceux de la ville , ou de la
 juridiction , dans laquelle ils étoient domiciliés , & aucun citoyen ne pouvoit être mis
 à mort , à moins qu'il n'avouât son crime. On n'eut égard ni à l'un ni à l'autre de ces
 privileges. Des personnes de tout rang furent arrachées de leurs habitations , & conduites
 à des distances si éloignées , qu'elles n'avoient plus de moyens de se laver des accusations
 intentées contre elles , quelque peu fondées qu'elles pussent être. Un grand nombre fut
 arrêté sur de simples soupçons ; plusieurs condamnés à la mort sur les preuves les plus
 légères ; & d'autres furent réduits , par des

persecutions accumulées , au désespoir & à la derrière misère. (2)

Liv. X.

L'injustice & l'infatigable cruauté du Duc 1568.
d'Albe , de ses satellites , & des Inquisiteurs , Un grand
répandirent une terreur si universelle dans nombre
toutes les Provinces , que non-seulement les d'habitans
Protestans , mais ceux encore qui s'étoient désertés les
Pays-Bas.

(2) La légèreté avec laquelle les juges pronon-
çoient les sentences qu'ils rendoient contre les
infortunées victimes que leur livroient les Inquisi-
teurs , seroit incroyable si l'unanimité des témoigna-
ges des historiens contemporains , & les faits qu'ils
rapportent , ne le mettoient hors de doute. Entre
autres exemples , on cite celui-ci : On avoit donné
un ordre pour exécuter plusieurs prisonniers con-
damnés. Le nom d'un homme qui n'avoit pas été
jugé fut mis sur la liste de ceux-là. Il fut conduit
au-lieu de l'exécution , & mis à mort. Quelque tems
après , les juges ordonnerent que cet homme leur
fût amené ; ils apprirent qu'il avoit déjà subi son
supplice selon leurs premiers ordres , & reçurent
en même temps des preuves manifestes de son in-
nocence. La plus grande partie d'entr'eux témoigna
les regrets les plus vifs ; mais Vargas , le Juriscon-
sulte Espagnol , leur observa „ que cette erreur ne
„ devoit pas leur donner tant de regrets , puisqu'a-
„ près tout on devoit trouver cet homme heureux
„ d'être mort innocent , & par conséquent sûr de
„ son salut. ”

montrés attachés à la liberté de leur pays
 Liv. X. furent convaincus que le Duc d'Albe en
 1568. vouloit à leur ruine absolue , qui seule pou-
 voit assouvir son ame sanguinaire ; qu'il ne
 leur serviroit de rien de dissimuler leurs sen-
 timens , ni même de les désavouer , puisque
 plusieurs de ceux qui s'étoient déguisés avec
 le plus de soin , n'en avoient pas moins été
 punis de mort & de confiscation , recevant
 pour toute faveur de leurs juges , une com-
 mutation de peine & le funeste avantage de
 périr par le glaive , ou par le supplice infâ-
 me de la corde , au-lieu d'expirer dans les
 flammes. Déterminées par la triste convic-
 tion qu'elles avoient tout à redouter de leurs
 implacables tyrans , plusieurs personnes des
 deux sexes abandonnerent leurs demeures ,
 & se retirèrent dans les pays étrangers.
 Peut-être ne devons-nous pas croire tout ce
 que plusieurs historiens rapportent de ces
 émigrations ; ils assurent que plus de cent
 mille maisons restèrent abandonnées ; mais-il
 est certain que la population de plusieurs des
 principales villes des Pays-Bas diminua sensi-
 blement , & que les petites devinrent pres-
 que désertes. Beaucoup de ceux qui quitte-
 rent la Flandre , passerent en Angleterre où
 ils furent accueillis par Elisabeth ; & comme

ils jouirent dans son Royaume du libre exercice de leur religion, ils se déterminèrent volontiers à y rester; ainsi l'Angleterre fut bien recompensée de la protection qu'elle accorda aux Flamands, par les manufactures & les arts, qu'elle ignoroit & négligeoit, & que lui apportèrent les industrieux Réfugiés.

Liv. X.

1568.

Les Pays-Bas souffrirent prodigieusement de la perte de tant de citoyens utiles. Mais le Duc d'Albe loin d'être détourné du plan de conduite qu'il avoit adopté, par les suites qu'il entraînoit, s'opposoit au retour des bannis & des réfugiés, & ne vouloit pas même que ceux de leurs amis qui avoient été les voir rentrassent en Flandre. Il publia un édit qui portoit : que quiconque entretenoit correspondance avec les rebelles, encourroit les mêmes peines que ceux qui fournissoient des secours aux ennemis du Roi.

La vanité du Gouverneur des Pays-Bas fut très-flattée cette même année par une ambassade qu'il reçut du Pape, qui lui envoyoit un chapeau & une épée consacrés. Ce présent, ordinairement réservé aux Princes, fut fait au Duc d'Albe, comme à un illustre défenseur de la foi catholique, &

contribua à le confirmer dans les principes
 Liv. X. sanguinaires à l'exécution desquels il devoit
 1568. un honneur si distingué.

Les Pays-
 Bas sont
 entière-
 ment sou-
 mis. — Mais il ne se présenteoit presque plus d'oc-
 casion de persécuter les Flamands. Tous ceux
 qui avoient déplu au Duc d'Albe avoient
 été mis à mort , ou s'étoient bannis eux-
 mêmes ; & les autres se montrèrent entière-
 ment soumis & résignés à tous les actes de
 despotisme qu'il lui plaisoit d'exercer. Les
 nouveaux Evêques , les décrets du Concile
 de Trente , les rites & les dogmes de l'E-
 glise Romaine furent reçus & établis dans
 toutes les Provinces.

Inquié-
 tud. d'Elisa-
 beth. Cependant les succès militaires & politi-
 ques du Duc d'Albe , donnoient beaucoup
 d'inquiétude à quelques Princes voisins &
 surtout à la Reine d'Angleterre. Cette sage
 Princesse avoit , dès le commencement de
 son regne , observé avec méfiance l'accrois-
 sement de la monarchie Espagnole , elle sa-
 voit combien Philippe désiroit de troubler
 son administration. Les Pays-Bas , si voisins
 de l'Angleterre , donnoient à ce Souverain
 ambitieux de grandes facilités pour exécuter
 tous les projets qu'il pourroit former contre
 elle , surtout dans ces circonstances , où il
 avoit substitué dans ces Provinces le despo-

tisme le plus arbitraire à une autorité très-
 limitée, & distribué les forces militaires les Liv. X.
 plus formidables, que les nations voisines 1568.
 devoient redouter presque autant que les
 Flamands qui en étoient opprimés. Il n'en
 falloit pas tant pour engager Elisabeth à
 accorder sa protection aux Flamands réfugiés,
 & si nous en croyons quelques historiens,
 elle avoit donné en secret quelques secours
 pécuniaires au Prince d'Orange. Inquiétée par
 les partisans de la Reine d'Ecosse, la situa-
 tion de ses affaires domestiques ne lui per-
 mettoit pas d'en venir à une rupture ouverte
 avec le Monarque Espagnol; mais elle étoit
 fermement résolue de ne laisser passer au-
 cune occasion de contrarier ses desseins.

Il ne tarda pas à s'en présenter une, & Elle faisoit
l'argent
appartenant
à Philippe.
 Elisabeth en profita avec empressement. Quel-
 ques marchands Génois, s'étant chargés de
 faire passer dans les Pays-Bas une certaine
 somme d'argent, appartenante à Philippe,
 avoient mis quatre cens mille écus à bord
 de cinq petits vaisseaux, destinés pour An-
 vers. Ils furent attaqués dans leur traversée,
 par des armateurs françois appartenant au
 Prince de Condé; & les Génois se refugie-
 rent dans les ports de Plymouth & de Sout-
 hampton. L'Ambassadeur de la cour d'Espa-

pagne, demanda aussitôt à celle de Londres
 Liv. X. un fauf-conduit, afin de pouvoir envoyer
 1568. directement cet argent dans les Pays-Bas. Elifabeth parut d'abord portée à accorder ce qu'on lui demandoit. Mais elle fit donner pour dernière réponse : *que comme elle étoit persuadée que cet argent appartenoit aux marchands Italiens, elle avoit résolu de le garder quelque temps, & auroit soin que les propriétaires n'eussent pas lieu de se plaindre.* L'Ambassadeur s'efforça de démontrer que ces sommes appartenoint à son maître ; le Duc d'Albe les réclama par des lettres adressées à la Reine d'Angleterre ; mais Elifabeth se refusa à toutes ces représentations, & donna à connoître qu'elle étoit décidée à retenir cet argent. Le Duc d'Albe n'étoit pas d'une humeur à souffrir patiemment cette injure ; il étoit plus dans son caractère de se roidir contre les difficultés que de chercher à les éluder par des négociations. Sans avoir égard aux traités qui subsistoient entre les Flamands & les Anglois, & sans consulter ni les Etats ni le Conseil des Pays-Bas, il ordonna que l'on mît en prison tous les marchands de cette nation, qui se trouvoient à Anvers, & que leurs effets fussent confisqués ; il ne fit point attention que les Flamands avoient beaucoup

plus de biens en Angleterre, que les Anglois _____
 n'en possédoient en Flandre, ou il ne fut Liv. X. ,
 pas touché de cette considération. Elisabeth, 1598.
 peu inquiète de la violence du Duc d'Albe,
 envoya un Ambassadeur auprès de Philippe,
 pour demander raison de l'injure qui lui avoit
 été faite ; toute satisfaction lui étant refu-
 sée, elle usa de représailles & fit saisir tous
 les effets appartenans aux Espagnols & aux
 Flamands, ce qui compensa très-avantageu-
 sement les pertes que ses sujets avoient souf-
 fertes en Flandre. Le Gouverneur des Pays-
 Bas comprit enfin qu'il avoit agi avec trop
 de précipitation, & fit passer Christophe
 Affonville en Angleterre, pour négocier un
 arrangement avec la Reine. Elisabeth qui se
 plaisoit à mortifier l'orgueil du Duc d'Albe,
 refusa de donner audience à Affonville, sous
 le prétexte qu'il n'avoit point de lettres de
 créance de Philippe. Le Duc outré d'un tel
 affront, ne mit plus de bornes à son ressen-
 timent, & défendit toute correspondance &
 tout commerce avec les Anglois ; mais en-
 fin, après plusieurs négociations on conclut
 un arrangement en mille cinq cens soixante
 & quatorze, qui rétablit le commerce sur
 l'ancien pied (3).

(3) Meteren p. 80. Strada p. 252. Bentivoglio p. 80.

———— Mais dans cet intervalle , Elisabeth rem-
 Liv. X. plit ses vues , nuisit très-essentielle-
 1568. ment aux intérêts de Philippe dans les Pays-Bas , &
 peut-être plus qu'elle même ne l'espéroit &
 qu'il n'étoit possible de le prévoir. En effet
 le retard de l'argent confisqué , eut des sui-
 tes très-importantes. On devoit considéra-
 blement aux troupes d'Espagne. Le Duc d'Albe
 avoit contracté beaucoup de dettes en faisant
 construire des citadelles. Les trésors de Phi-
 lippe étoient épuisés par les guerres dis-
 pendieuses qu'il avoit soutenues contre les
 Turcs & les Maures ; ce Prince , quoique
 le plus riche de l'Europe , ne pouvoit fournir
 la solde de ses troupes en Flandre , ni sub-
 venir à leur entretien. Dans cette situation,
 le Gouverneur des Pays-Bas , pensa qu'il
 étoit nécessaire d'avoir recours aux Flamands
 qu'il croyoit si parfaitement soumis , qu'ils ne
 refuseroient aucune de ses demandes quelle
 qu'elle fût.

Le Duc
 d'Albe im-
 pose le 1^{re}
 & le 2^{de}
 denier.

C'étoit trop d'ajouter la folie & l'absurdité
 à l'oppression & à la tyrannie ; mais l'arro-
 gance du Duc d'Albe & sa profonde igno-
 rance des intérêts d'un peuple commerçant ,
 le précipiterent dans un genre d'excès qui le
 perdit , & auquel il faut attribuer toutes les
 difficultés qu'il éprouva dans la suite , & les
 actions

actions vraiment surprenantes que firent les Flamands pour secouer le joug Espagnol. Il peut paroître singulier que l'imposition des taxes , quelque onéreuses qu'elles pussent être , ait eu plus de puissance sur l'esprit de ce peuple , que les cruelles & continuelles persécutions déchainées contre lui avec une fureur sans exemple. Mais la raison s'en offre d'elle-même. Les persécuteurs ne frap-
 poient qu'un certain nombre d'individus , & les exacteurs de taxes ruineuses , en vouloient à tous les citoyens ; & devoient être les satellites d'une oppression universelle & perpétuelle.

Dans aucun temps les Flamands n'avoient reçu des impositions par ordre de leurs Princes. L'assemblée des Etats avoit seule le droit de les taxer. La constitution du Pays & la pratique constante la lui assuroit , & quand le Souverain avoit besoin d'argent , c'étoit aux députés des provinces qu'il s'adressoit ; ceux-ci accorderoient sa demande ou la rejettoient , selon qu'ils la trouvoient juste ou injuste , ou qu'ils approuvoient ou condamnoient l'emploi de ce subside. A certaines époques , & sur-tout au commencement du regne de Philippe , les Etats avoient porté si loin la jalousie de cet important privilege ,

Liv. X.

1569.

~~_____~~ qu'ils avoient chargé des commissaires, conf-
 Liv. X. titués par eux, de recevoir l'argent du peu-
 1569. ple & de veiller à son emploi. Le Duc d'Albe
 n'eut pas plus d'égard à ce droit, qu'il n'en
 avoit eu pour tous les autres. Il résolut d'é-
 tablir de sa propre autorité des impôts qui
 non-seulement subviendroient aux besoins
 urgens ; mais qui serviroient encore à l'éta-
 blissement d'un fond perpétuel , capable de
 fournir à toutes les dépenses de son gou-
 vernement.

La maniere dont les taxes devoient être
 imposées , n'étoit pas moins arbitraire que
 les taxes elles-mêmes étoient oppressives. Le
 Duc d'Albe en proposa trois. La premiere
 étoit d'un pour cent sur tous les biens meu-
 bles & immeubles. La seconde , de vingt
 pour cent , devoit être payée annuellement
 sur tous les biens immeubles & les hérita-
 ges ; & la troisieme , de dix pour cent , qui
 grévoit tous les biens meubles , seroit per-
 çue à chaque vente. La premiere de ces
 taxes devoit être payée une fois seulement ;
 & les deux autres continuer aussi long-temps
 que les besoins publics l'exigeroient.

Ces taxes Ces demandes furent faites au nom du Roi
 excitent à l'assemblée des Etats ; & il est impossible
 un mécon- de décrire l'étonnement qu'elles causerent.
 tentement
 universel.

Les députés ne sachant que répondre, de-
manderent du temps, pour examiner les pro- Liv. X.
positions du Gouverneur, & en rendre compte 1569.
à leurs constituans; elles furent reçues par-
tout avec indignation, & l'on n'entendit d'un
bout des Provinces à l'autre que des mur-
mures & des plaintes ameres.

» Ce n'est donc pas assez pour Philippe;
» disoit-on, d'avoir privé le Pays d'un nom-
» bre infini d'habitans, d'avoir rempli les
» Provinces de troupes étrangères, d'avoir
» mis les Flamands dans les fers, par de
» nombreuses citadelles, & des garnisons for-
» midables; il falloit encore qu'ils portassent
» l'horrible fardeau de gager & entretenir
» ces instrumens de leur oppression. Au lieu
» des contributions volontaires & modé-
» rées, que nous avons payé sous ses pré-
» décesseurs, nous sommes chargés à jamais
» de taxes violentes & oppressives. Avec
» quelque tyrannie que le Duc d'Albe nous
» ait gouvernés, depuis le commencement de
» son administration, nous sommes restés
» fideles au Roi, & nous avons contribué
» de toutes nos forces à l'expulsion des
» Nassau; mais il n'est que trop évident au-
» jourd'hui, que notre plus implacable en-
» nemi est Philippe lui-même, qui semble

« n'aspirer qu'à nous réduire sous le plus
 Liv. X. » affreux esclavage, & qui, pour parvenir
 1569. » à ce but détestable, a envoyé parmi nous
 » le Duc d'Albe, dont la conduite annonce
 » qu'il est plutôt venu pour détruire tous les
 » habitans des Pays-Bas, que pour les gou-
 » verner & les protéger. Il est temps de
 » montrer que nous ne sommes pas avilis
 » jusqu'au point d'être insensibles à l'oppres-
 » sion sous laquelle nous gémissons, ni tout-
 » à-fait indignes de nos illustres ancêtres,
 » à la valeur & à la sagesse desquels nous
 » sommes redevables des précieux privilèges;
 » dont le Roi & les odieux satellites de sa
 » tyrannie se promettent maintenant de nous
 » dépouiller (4) «.

Opposition de l'assemblée des Etats. Les députés furent enhardis à donner au
 Gouverneur leur propre opinion, lorsqu'ils
 furent que les nouveaux impôts déplaisoient
 universellement au peuple; » Rappelez-vous;
 » dirent-ils au Duc d'Albe, les troubles
 » qu'a causé l'entreprise faite en mille cinq
 » cens quarante-fix pour l'établissement de
 » la taxe du centieme denier. Tous les ci-
 » toyens, de quelque rang qu'ils fussent, y

(4) Bentivoglio p. 82.

, opposerent la plus grande résistance, non-
 , seulement à cause de l'excès de l'imposi- Liv. X.
 , tion, mais parce qu'elle les réduisoit à la 1569.
 , nécessité fâcheuse de laisser voir l'état de
 , leurs affaires particulières. Les Flamands
 , ont bien plus de raisons encore de se re-
 , crier aujourd'hui. Les nouvelles taxes sont
 , excessivement onéreuses, & sur-tout la di-
 , xième partie des biens meubles payable à
 , chaque vente. Non-seulement notre his-
 , toire n'offre pas d'exemple d'une pareille
 , charge imposée sur les Pays-Bas; mais il
 , nous est absolument impossible de la sup-
 , porter. Dans bien des cas elle monteroit
 , à la valeur réelle des denrées; puisque
 , celles-ci passent successivement dans les
 , mains de cinq ou six acheteurs, avant que
 , de parvenir dans celles des consumma-
 , teurs. Dans les manufactures de laine, par
 , exemple, cette circulation est inévitable;
 , la laine, achetée par différens manufactu-
 , riers, est filée par certains ouvriers, tis-
 , sue & réduite en drap par d'autres, avant
 , d'être teinte par de nouveaux artisans;
 , alors elle est vendue au marchand, des
 , mains duquel le détaillier la reçoit, ce-
 , lui-ci la livre au particulier; & la taxe
 , proposée, perçue sur toutes ces ventes,

————— » différentes , absorberoit les fix ou sept
 Liv. X. » dixiemes de la valeur de la denrée. Plus
 1569. » sieurs conséquences destructives de la prof-
 » périté du Pays suivront de cette institu-
 » tion désastreuse. Les étrangers ne s'adres-
 » seront plus à nos manufacturiers , qui ne
 » pourront pas livrer leurs ouvrages au
 » prix accoutumé. Les ouvriers & les mar-
 » chands fuiront un Pays , où ils éprouve-
 » ront une si intolérable oppression , & les
 » Flamands se trouveront obligés d'acheter
 » de l'étranger les marchandises qu'ils avoient
 » coutume de lui fournir. Alors les sources
 » de nos richesses seront bientôt taries ; &
 » comme nous n'aurons pu soutenir aucune
 » de nos manufactures , nous n'aurons pas
 » long-temps le moyen de commercer avan-
 » tageusement les ouvrages des autres. « A
 ces raisons les députés joignirent l'exposi-
 tion des difficultés qu'on rencontreroit dans
 la perception de ces impôts , & les frais énormes
 qu'elle entraîneroit. » Il faudra , dirent-ils ,
 » employer une multitude de Collecteurs ; le
 » peuple , en une infinité de circonstances ,
 » trouvera les moyens d'éluder la loi ; & la
 » tranquillité des Provinces fera continuelle-
 » ment troublée par des querelles & des dis-
 » sentions sans cesse renaissantes. «

Le Duc d'Albe répondit à toutes ces re-
montrances , avec sa hauteur accoutumée & Liv. X.
la plus profonde ignorance , que rien ne pou- 1569.
voit le convaincre que les taxes qu'il avoit
proposées fussent aussi oppressives qu'on vou-
loit le lui faire croire. „ Il est évident, dit-
„ il , que je ne prends qu'un dixieme pour le
„ Roi , & que je laisse le reste au peuple.
„ Dans la ville d'Albe en Espagne, on paie
„ en ce moment le dixieme denier qui four-
„ nit une rente annuelle d'environ quarante
„ à cinquante mille ducats. Si je parviens ,
„ comme je l'espere , à percevoir dans les
„ Pays-Bas le même revenu , je délivrerai le
„ peuple de toute autre taxe. J'ai souvent
„ entendu le dernier Empereur se plaindre de
„ la difficulté qu'il rencontroit à obtenir de
„ l'argent de ses sujets Flamands , & d'avoir
„ été obligé d'accorder , pour y parvenir ,
„ des privileges très-préjudiciables à son au-
„ torité ; mais à présent le temps des re-
„ montrances est passé sans retour. Le
„ Roi doit beaucoup d'argent à ses troupes ;
„ il est nécessaire de bâtir sans délai plu-
„ sieurs forts pour la sûreté du Pays ; il
„ me faut donc de l'argent : il m'en faut
„ à l'instant ; & je n'imagine point pour
„ m'en procurer de moyen plus efficace

————— » que les taxes que j'ai proposées (5):
 Liv. X. Telle fut la réponse du Gouverneur aux
 1569. objections de l'assemblée des Etats. Cependant
 les difficultés qu'il entrevit dans l'exécution
 de son plan le déterminèrent à le proposer
 au Conseil; & il voulut que les Conseillers
 donnaissent chacun leur opinion sur les moyens
 les plus propres à exécuter ses projets. Plus-
 sieurs d'entr'eux, pour faire leur cour au
 Duc d'Albe, l'exhorterent à persister dans
 son dessein, & ceux-là pensèrent qu'il falloit
 gagner d'abord celles des provinces qui s'é-
 toient distinguées par leur fidélité; disant que
 leur exemple seroit bientôt suivi des autres;
 qui craindroient qu'on ne leur reprochât leur
 opposition.

Mais la plus grande partie fut d'un avis
 très-contraire; & sur-tout le Président Viglius,
 ministre d'une expérience consommée, par-
 faitement instruit des affaires & des intérêts
 des Pays-Bas, & dont la fidélité ne pouvoit
 être suspecte au Roi. „ Il n'y a point de ré-
 » ponse aux objections qu'on a faites contre
 » les nouvelles taxes, dit-il; l'administration
 » d'Espagne ne doit point servir de regle

(5) Méteren p. 89.

» pour celle des Pays-Bas. La différence de
 » ces deux Etats est immense. La richesse de Liv. X.
 » l'Espagne consiste dans la grande étendue 1569.
 » de son territoire & dans la fertilité du sol.
 » Elle est séparée de ses voisins par l'océan
 » ou par des montagnes inaccessibles. Ce beau
 » Royaume se suffit à lui-même ; & n'a au-
 » cune relation indispensablement nécessaire
 » avec d'autres Etats. Les Pays-Bas, au con-
 » traire , qui sont infiniment moins étendus ,
 » ne produisent pas la subsistance de leurs
 » habitans , qui , situés au centre de l'Euro-
 » pe , entourrés de tant de différentes Na-
 » tions , sont destinés par la nature , & con-
 » traints par le besoin à faire un commerce
 » considérable. S'il est découragé ou oppri-
 » mé , les manufacturiers , les ouvriers , les
 » marchands , pourront & voudront sûrement
 » se transplanter dans les contrées qui les
 » environnent , & y porteront leur indus-
 » trie , leurs arts & leurs richesses. On de-
 » vroit encore redouter ces conséquences
 » fatales , quand les impôts proposés seroient
 » infiniment moins onéreux qu'ils ne le sont
 » en effet. Mais ils ne peuvent l'être davan-
 » tage ; on n'en vit jamais de pareils dans
 » un Etat commerçant , & je suis persuadé
 » qu'on n'obtiendra en aucun temps que les

Liv. X. » Flamands s'y soumettent. C'est l'intérêt du
1569. » Roi, ajouta Viglius, qui m'anime. Il per-
 » droit autant que les Pays-Bas à l'établisse-
 » ment de ces taxes oppressives; car si le
 » Gouverneur ne renonce pas absolument à
 » sa résolution, il y a tout lieu de craindre
 » que les Flamands ne soient bientôt réduits
 » par l'anéantissement absolu de leur com-
 » merce, à un tel état de misère, qu'il leur
 » soit impossible de fournir les subsides né-
 » cessaires aux desseins du Gouvernement (6).

Le discours de Viglius servit plutôt à irri-
 ter le Duc qu'à le convaincre. Sans égard ni
 à la dignité du président, ni à la force des
 raisons dont il appuyoit son opinion, il
 déclara pour toute réponse : „ qu'il étoit
 » décidé depuis long-temps sur l'objet mis en
 » question; qu'il avoit fait part de sa réso-
 » lution à cet égard aux Comtes de Barlai-
 » mont & de Noir-carmer, avant d'arriver
 » dans les Pays-Bas : qu'il étoit invariable-
 » ment déterminé à l'établissement des taxes,
 » & que les fideles sujets du Roi devoient,
 » sans plus de discussion, s'efforcer d'en-
 » gager les Etats à se soumettre à sa vo-
 » lonté.

(6) Meursii, Albanus p. 55. Bentivoglio p. 83.

Quand les Députés virent que le Gouverneur n'écoutoit pas plus les remontrances de Viglius, que les leurs, ils commencerent à craindre les effets de son ressentiment, & donnerent leur consentement à l'impôt du centieme denier, le suppliant toutefois de révoquer les autres taxes, & lui représentant dans les termes les plus forts, les conséquences fatales qui en résulteroient s'il ne leur accordoit pas cette grace. Mais le Duc d'Albe fut inexorable, & quoiqu'il consentit à essayer d'abord quelques moyens plus doux de se procurer de l'argent, il se promit bien d'avoir recours à la violence, si ceux-là ne réussissoient pas.

Au commencement de l'année mille cinq cens soixante-huit, Philippe avoit prononcé, par l'avis des inquisiteurs de Madrid, une sentence générale de proscription contre ses sujets des Pays-Bas, qui les déclaroit tous coupables de leze-majesté, & les privoit de leurs fortunes, droits & privileges. Cet incroyable arrêt, qui par sa nature ne pouvoit être exécuté, avoit tenu ce malheureux peuple dans une continuelle anxiété; mais comme le Roi d'Espagne le croyoit entièrement soumis, & craignoit que les Provinces ne succombassent sous le poids de tant de

calamités , il résolut enfin d'accorder une amnistie générale , & quelques mois avant les derniers faits que nous venons de rapporter , il l'avoit envoyé au Duc d'Albe , après l'avoir fait confirmer par le Pape. Le Gouverneur crut qu'il ne pouvoit accorder ce pardon dans une circonstance plus opportune , & se flattoit qu'il lui concilieroit la bienveillance du peuple , & diminueroit son aversion pour les taxes nouvelles.

L'Amnistie fut solennellement prononcée à Anvers , où le Gouverneur , assis sur un trône élevé , avec une pompe qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit étalée , ordonna qu'elle fût lue en présence d'un concours prodigieux de peuple attiré de toutes les Provinces par l'inquiétude & l'espoir. Cet édit fut imprimé ensuite & répandu dans les Pays-Bas , mais il s'en fallut de beaucoup , qu'il ne remplît les vues du Gouverneur ; car il étoit chargé d'un si grand nombre d'exceptions , qu'il servit plutôt à réveiller les craintes du peuple qu'à les faire cesser , ou même à les diminuer.

On excluait du pardon non-seulement tous les ministres de la religion Réformée , mais encore tous les citoyens qui les avoient reçus chez eux , dans quelque temps que ce

fût, tous les séditieux qui avoient eu part à ~~la destruction des images, ou à la violation des~~
 couvens; tous ceux qui avoient signé le com-
 promis, ou la requête des Nobles, ou tout
 autre projet d'affociation; & enfin tous les
 Flamands qui avoient secouru les ennemis du
 Roi, ou paru pencher pour eux, soit qu'ils
 eussent témoigné ce sentiment par paroles,
 ou par écrit, ou par actions. Telles furent
 les exceptions qui regardoient les individus.
 Quant aux villes & aux communautés, il fut
 déclaré que si aucune d'elles avoit trempé
 dans les derniers désordres, sous le pré-
 texte de maintenir ses privileges, le Roi se
 réservoit de les punir ou de leur pardonner;
 selon qu'il le jugeroit convenable & néces-
 faire.

Il n'est pas étonnant qu'un tel acte d'am-
 nistie ne produisît aucun effet salutaire. Les
 citoyens de tout rang furent très-offensés de
 la déclaration qu'on ne craignoit pas de faire
 ouvertement, qu'ils avoient perdu leurs pri-
 vileges; d'ailleurs ceux-là même qui profes-
 soient le plus sincèrement la religion Catho-
 lique étoient tendrement attachés, ou unis
 par les liens les plus étroits à ceux qui y
 avoient renoncé. Animés par les sentimens
 les plus naturels, & les plus sacrés; guidés

Liv. X.

1570.

Comment
l'Amnistie
est reçue.

Liv. X. par la gratitude & l'humanité , ils avoient
1570. rendu des services à leurs amis , à leurs voisins , à leurs parens ; & ils se trouvoient , pour ces actes de bienveillance , exposés aux mêmes peines que s'ils eussent été coupables des crimes les plus atroces. Les esprits furent donc plus irrités que jamais. La fermentation s'accrut ; & les Flamands regarderent l'amnistie plutôt comme un outrage ajouté aux persécutions qu'ils avoient éprouvées , que comme un acte de clémence & de miséricorde. (7)

Le Duc d'Albe dont les principes étoient bien différens , résolut bientôt après d'éprouver s'il avoit rempli son objet. Dans cette vue il ordonna aux Gouverneurs particuliers d'informer les Etats de leurs provinces respectives que ses affaires exigeoient un prompt secours d'argent , & qu'ils devoient procéder immédiatement à la levée de la taxe du dixième denier , sans autre remontrance ni délai. Il crut cependant qu'il falloit employer des moyens différens avec certaines Provinces. Comme les habitans de Namur , de l'Artois & du Hainaut s'étoient montrés , dès le com-

(7) Méteren p. 84. Bentivoglio p. 85.

commencement, entièrement soumis à ses volon-
 tés, il voulut que les Comtes de Barlaimont & de Noir-car-
 mes les assurassent qu'il désireroit d'obtenir leur consentement à cette taxe,
 plutôt pour donner aux autres provinces un exemple d'obéissance, que dans la véritable intention de la percevoir chez eux, qui avoient si bien mérité de lui par leur fidélité; mais il donna aux autres provinces ses ordres, d'un ton beaucoup plus absolu, „ J'aurai
 „ soin, dit-il, de prévenir les conséquences
 „ qu'on en appréhende; & je l'abolirai si je
 „ trouve qu'elle soit essentiellement nuisible
 „ au commerce. En attendant, c'est la vo-
 „ lonté du Roi qu'elle soit imposée. Il m'a
 „ remis son pouvoir pour l'exiger, & je
 „ suis invariablement résolu d'en user. En-
 „ fin, leur disoit-il, rappelez-vous quelles
 „ fautes votre Souverain a eu à vous repro-
 „ cher dans les derniers troubles; &
 „ trouvez-vous heureux qu'il daigne vous
 „ fournir une occasion de les expier, en
 „ lui donnant volontairement une partie de
 „ votre bien; tandis qu'il pourroit avec jus-
 „ tice le prendre tout entier. ”

Le Duc d'Albe arracha enfin le consente-
 ment des Etats Généraux par ses promesses
 & ses menaces. Les Députés ne mirent à

Liv. X.

1570.

Les Etats
 Généraux
 cedent par
 frayeur.

leur consentement que deux conditions , à
 Liv. X. savoir : que toutes les provinces , sans ex-
 1570. ception , recevraient ces taxes , & que le
 Gouverneur , conformément à ses promes-
 ses , les modéreroit de façon que le com-
 merce & les manufactures n'en souffriroient
 aucun préjudice. Les seules provinces d'U-
 trecht & de Brabant s'opposèrent aux nou-
 velles impositions , & la première montra
 dans la suite de cette affaire importante une
 fermeté & un courage qui méritent d'être
 rappelés.

Fermeté
 des Etats
 d'Utrecht.

Aussi-tôt après que les ordres du Gou-
 verneur général leur furent parvenus , ils
 lui envoyèrent des Députés , chargés de re-
 présenter qu'après avoir pesé mûrement sa
 demande , ils ne pouvoient pas même ima-
 giner , comment il seroit possible de l'accor-
 der. » Le territoire d'Utrecht est petit , di-
 » soient-ils ; les terres de l'intérieur sont stériles , & il faut des dépenses énormes pour
 » garantir les autres parties de la fureur des
 » eaux. Quoique nous soyons depuis peu de
 » temps sujets de la maison d'Autriche , nous
 » avons déjà contracté une très-grosse dette
 » pour fournir les tributs qui nous ont été
 » demandés par l'Empereur , & le Souverain
 » régnant. Jamais nous n'avons été en état

» de rembourser ces emprunts. Nous avons
 » plus souffert durant les derniers troubles Liv. X.
 » que tous nos voisins : nos habitans les 1570.
 » plus industrieux ont déserté nos villes;
 » & notre commerce, qui n'a jamais été
 » considérable, est presque anéanti. Il nous
 » est donc impossible de supporter les char-
 » ges onéreuses qu'on veut que nous accep-
 » tions; mais comme nous savons que la
 » nécessité des circonstances exige des se-
 » cours pressans, & que nous voulons re-
 » connoître les obligations que nous avons
 » au Duc d'Albe pour avoir rendu la tran-
 » quillité aux Pays-Bas, nous l'assisterons
 » de tout notre pouvoir, & nous nous en-
 » gageons à lui payer annuellement cent
 » mille florins, pendant six ans, pourvu que
 » nous soyons exempts de toute autre char-
 » ge, durant ce période.

Le Gouverneur rejetta cette offre avec indignation. Les Etats lui envoyèrent alors une autre Députation, pour l'assurer qu'ils avoient examiné très-scrupuleusement tout ce que leur permettoit l'état de leurs finances, & qu'ils ne pouvoient rien au-delà de leurs premières offres; qu'ils s'étoient flattés de mériter sa bienveillance, ayant la conviction intérieure qu'ils avoient fait tout ce

1570. Liv. X. qui étoit en eux, pour concourir à ses vues, & remplir ses désirs ; mais qu'ils se trouvoient obligés de lui déclarer que, quelles qu'en pussent être les conséquences, il leur étoit impossible d'offrir ni de donner davantage. Les Présidens des cinq Eglises joignirent à ces remontrances une protestation qui portoit qu'ils ne pouvoient consentir aux taxes proposées, sans encourir la censure d'excommunication lancée dans la bulle *in cœna domini* (8), non-seulement contre ceux qui imposoit des taxes sur les revenus des Eglises, mais aussi contre ceux qui s'y soumettoient. Le Gouverneur n'eut pas plus d'égard aux protestations des Ecclésiastiques, qu'aux représentations des États. Il fut très-irrité de rencontrer une résistance obstinée, dans une aussi petite province que celle d'Utrecht, & résolut de mettre à exécution les menaces qu'il avoit faites aux Députés d'employer la force pour se faire obéir.

Il commença par envoyer dans la ville d'Utrecht un régiment d'infanterie, composé

(8) Publiée par Pie V. an. 1568. Voy. Henault, p. 236.

de deux mille quatre cens hommes, qui vé- Liv. X.
 curent à discrétion chez les habitans, dont 1570.
 on exigeoit en outre par semaine un nom-
 bre de florins égal à celui des hommes,
 pour la paye de cette garnison. Les soldats,
 qui n'ignoroient pas quelle avoit été l'inten-
 tion de leur Général en les envoyant à
 Utrecht, se permirent des outrages & des
 exactions de toute espee. Le Gouverneur
 des Pays-Bas ajourna les Magistrats de la
 ville, & les députés qui compoisoient les
 Etats de la province, à comparoître devant
 le Conseil des troubles, pour y rendre
 compte de la conduite qu'ils avoient tenue
 dans l'année mil cinq cens cinquante-six, où
 ils céderent une de leurs églises aux Pro-
 testans pour leurs assemblées religieuses.
 Envain alléguerent-ils pour leur défense que
 quelques particuliers avoient été les seuls
 auteurs de cette concession dont on accusoit
 toute la ville, & que ceux-là même n'avoient
 agi que par zele pour le Roi & la religion
 Romaine, la tranquillité publique & celle
 des Catholiques en particulier, ayant tout
 à craindre du fanatisme des Réformés, si
 l'on n'eût eu des ménagemens pour leurs de-
 mandes. Le Conseil ne fit pas plus d'atten-
 tion à ces raisons que le Duc d'Albe, qui,

1570. **Liv. X.** sans balancer, rendit une sentence qui enveloppa à la fois tous les ordres de la province, les Nobles, les Ecclésiastiques & les simples citoyens. Les Nobles furent privés de tous les honneurs & immunités; l'on déclara les villes d'Utrecht, Amersfort, Wyck & Rhenen déchues de leurs privileges, & l'on ordonna que le territoire, aussi-bien que tous les revenus & ceux des communautés que cette province renfermoit, seroient confisqués, parce qu'elle étoit regardée comme la plus coupable.

Les Etats furent tellement consternés de cette sentence inique, & la rapacité du soldat étoit si intolérable, qu'ils résolurent, pour échapper à cette oppression, de porter l'offre qu'ils avoient faite jusqu'à la somme de cent quatre-vingt-quatre mille florins; mais ni tout ce qu'ils avoient souffert, ni la crainte que leur inspiroit le ressentiment de l'impérieux Duc d'Albe, ne purent les engager à consentir aux taxes du dixieme & vingtieme denier.

Cette conduite courageuse du peuple d'Utrecht, entraîna les suites les plus importantes. Elle annulla le consentement des autres provinces, qui ne s'étoient engagées à recevoir les taxes que sous la condition que

leur exemple feroit univerfellement fuivi , Liv. X.
 & inspira à tous les Flamands la réfolution 1570.
 de s'opposer vigoureuſement à la perception
 des nouveaux impôts.

Le Duc d'Albe ſentit combien il lui feroit difficile , dans la diſpoſition où il voyoit les eſprits , de mettre ſon plan à exécution , & quoiqu'il ne parût pas qu'il eût penſé le moins du monde à y renoncer ; cependant , comme dans les circonſtances préſentes , le beſoin d'argent étoit très-preſſant , il convoqua une aſſemblée des Etats à Bruxelles , & demanda qu'outre le vingtieme denier auquel ils avoient n'a guere conſenti , (9) ils payaffent , à la place des taxes qu'ils refuſoient d'accepter , une ſomme annuelle de deux millions de florins pendant fix ans. Les Députés chercherent envain à lui perſuader que cette impoſition étoit exorbitante ; il leur donna un mois pour y réſléchir , & la crainte de ſon implacable tyrannie arracha leur conſentement.

Cependant le Prince d'Orange n'étoit pas Conduite
 ſpectateur oifif de toutes ces diſcuſſions : il du Prince
 avoit , comme nous l'avons dit , joint à la d'Orange.

(9) Il montoit à 400,000 florins.

~~1570.~~ fin de mil cinq cent soixante-huit les Protestans françois & avoit eu part aux actions qui s'étoient passées entre les Calvinistes & les Catholiques à la Charité, à la Rochelle & à Poitiers. Mais il étoit trop intéressé aux affaires des Pays-Bas, pour en rester longtemps à une si grande distance; Guillaume laissa donc en France son frere Louis à la tête des forces Allemandes, & retourna en Septembre mil cinq cent soixante-neuf à son Comté de Nassau en Allemagne, où il s'occupa pendant quelque temps aux préparatifs nécessaires pour tenter encore une fois la fortune contre les Espagnols.

Le Prince d'Orange reçut en Allemagne des nouvelles détaillées de tout ce qui s'étoit passé dans les Pays-Bas depuis son départ, & ne put douter que le Duc d'Albe n'eût beaucoup augmenté par ses dernières vexations la haine que son caractère personnel & son administration avoient généralement inspirée. Tous les Flamands le firent assurer de la ferme résolution où ils étoient de secouer le joug; les Catholiques aussi bien que les Protestans, ceux qui étoient restés dans les Pays-Bas comme ceux qu'on en avoit bannis, ou qui avoient fui la tyrannie qu'on y exerçoit, le sollicitèrent éga-

lement de prendre les armes pour leur défense. Mais n'ayant point oublié les causes qui avoient fait échouer sa première entreprise ; il étoit résolu de ne commencer aucune opération militaire, & même de ne lever aucunes troupes, qu'il ne se fût procuré l'argent nécessaire pour les entretenir.

Immédiatement après l'arrivée du Duc d'Albe dans les Pays-Bas, plusieurs de ceux que la persécution en avoit chassés, se réunirent, & équipèrent un grand nombre de vaisseaux armés en guerre, avec lesquels ils s'emparèrent de tous les bâtimens Espagnols qu'ils purent rencontrer sur les côtes de Flandre ou d'Angleterre. Le despotisme du Gouverneur augmenta bientôt considérablement le nombre de ces aventuriers, auxquels plusieurs personnes de distinction vinrent se joindre. Ces Gentilhommes Flamands acquirent un ascendant sur ceux de leurs compatriotes qui s'étoient voués au métier de corsaire. Tous fortement attachés au Prince d'Orange, n'espéroient que de lui leur retour dans leur patrie, comptoient sur sa sagesse, & ne désiroient rien tant que de lui voir rendre la conduite de leurs affaires : ils convinrent en conséquence, & par l'avis de

====
Liv. X.

1570.

Les Flamands réfugiés reconnurent son autorité sur mer.

leurs Chefs, de recevoir ses ordres & de
 Liv. X. payer le quart de leurs prises aux officiers
 1570. qu'il commettrait pour le recevoir.

Leur flotte étoit très-supérieure à toutes les forces navales que le Duc d'Albe pouvoit leur opposer. Aussi firent-ils des maux incalculables aux marchands Espagnols & quelquefois même aux Flamands; de sorte que si leurs prises avoient été bien vendues, la portion accordée au Prince d'Orange auroit été très-considérable.

Intrigues
 du Prince
 d'Orange.

Guillaume eut recours ensuite à d'autres ressources, pour amasser des fonds. Il autorisa quelques Gentilshommes à donner des commissions en son nom aux Ministres Protestans, qui parcoururent les provinces sous divers déguisemens, & tirèrent des secours de tous ceux qui haïssoient la religion Romaine, ou qui avoient en horreur le gouvernement Espagnol. Le Prince d'Orange retira de cette manœuvre le double avantage de connoître ceux d'entre les Flamands sur lesquels il pouvoit compter, & d'employer les négociateurs les plus propres à persuader le peuple, soit par leur éloquence, soit par leur caractère. En effet, ils acquirent une connoissance parfaite des véritables dispositions des Flamands, & établirent une co-

respo.

correspondance intime avec les principaux ha-
 bitans, qui ne contribua pas peu à seconder Liv. X.
 les vues du Prince & à préparer ses succès. 1570.
 Ce fut sur-tout en Hollande & en Zélande,
 où la religion Réformée avoit fait plus de
 progrès que dans les provinces méridionales,
 que les prédicans acquirent beaucoup de
 partisans aux Nassau. La nature & la situa-
 tion de ces provinces, coupées en tout sens
 par des rivières navigables, des canaux, des
 bras de mer, contribuoient à inspirer du cou-
 rage & de la confiance au peuple, qui en
 effet pouvoit résister plus facilement aux trou-
 pes Espagnoles. C'est dans cette partie des
 Pays-Bas, que l'art & la nature semblent avoir
 formée pour être le siège de la liberté, que
 le Prince d'Orange avoit sagement résolu de
 faire ses premières tentatives, parce qu'il
 pouvoit espérer de s'y maintenir. Il com-
 mença donc, par le moyen de ses Agens;
 des négociations avec les principaux habi-
 tans, proposa ses projets & se ménagea des
 intelligences dans les villes maritimes qui
 devoient être remises entre les mains des
 protestans réfugiés. On essaya de s'emparer
 d'Enchuyfen, ou d'autres villes dans la Nord-
 Hollande; mais différentes causes firent
 échouer ces entreprises, & l'on y renonça

~~jusqu'à~~ jusqu'à des momens plus propices. Les per-
 Liv. X. sonnes qui avoient eu part à ces conspira-
 1570. tions ne devoient pas espérer de rester in-
 connues : cependant le gouvernement Espa-
 gnol étoit devenu si universellement odieux
 aux Catholiques aussi-bien qu'aux Réformés,
 qu'aucuns de ceux même qui avoient décon-
 certé les mesures du parti du Prince d'Oran-
 ge, ne purent se résoudre à en donner avis
 au Duc d'Albe, tant ils eurent de répugnance
 à rendre le moindre service à un homme
 qu'ils avoient tant de raisons d'abhorrer.
 D'ailleurs ils frémissaient à la seule pensée
 des cruautés horribles que le Gouverneur
 exerceroit sur les coupables s'ils étoient dé-
 couverts.

1571. Le Duc d'Albe n'eut donc pas la moindre
 connoissance de ce qui s'étoit passé, & il
 ne paroît pas qu'il se soit douté de ce qui
 se tramait jusqu'à la prise de Loevestein. Ce
 fort est situé dans l'isle nommée Bommel,
 formée par la Meuse & le Wahl. Quoique
 peu considérable, il étoit important par sa
 situation. Harman de Ruyter, natif de Bois-
 le-Duc, qui désiroit de se signaler par quel-
 que exploit important au service du Prince
 d'Orange, s'en empara par surprise. Il n'a-
 voit pas mené avec lui plus de cinquante

Surprise
 du Fort de
 Loevest-
 tein.

ommes, & cependant il espéra se défendre
 avec cette troupe déterminée, assez de temps Liv. X.
 pour pouvoir être secouru. Mais malheureu- 1571.
 sement un accident imprévu arrêta ceux de
 son parti: le fort fut entouré par des forces
 supérieures que Rodrigue de Toledé avoit
 fait partir aussi-tôt de Bois-le-Duc. Les as-
 siégés se défendirent avec la valeur la plus
 obstinée; mais enfin ils furent accablés par
 leur nombre & Ruyter lui-même y laissa la
 vie (10).

Le Duc d'Albe fut très-alarmé de cet évé-
 nement, dont il considéra plus la cause que Indigna-
 tion du
 Duc d'Al-
 be.
 l'effet. Il craignit que cette première entre-
 prise, dont l'ennemi n'avoit retiré aucun
 avantage, ne fût suivie de plusieurs autres
 facilités dans les diverses provinces. Mais
 son orgueil, profondément humilié d'avoir été
 pris, éleva dans son cœur une indignation
 & une fureur égales à son inquiétude. Son
 sentiment fut augmenté par le souvenir de
 l'opposition que le peuple des provinces ma-
 mes avoit mise à la levée du centième
 d'impôt. Jamais on n'avoit pu y percevoir cette
 somme, ni même la portion que devoit cette

(10) Meteren p. 86. Bentivoglio, p. 87.

partie des Pays-Bas dans les deux millions de
 Liv. X. florins que les Etats-Généraux avoient con-
 senti à payer annuellement. Cette résistance
 1571. eut dû ouvrir les yeux du Gouverneur , & lui faire sentir la nécessité de recourir à des expédiens plus doux que ceux qu'il avoit employés jusque-là. Mais loin de produire cet effet en lui , ces symptômes d'une fermentation si redoutable l'affermirent dans le dessein d'user de violence , & d'obtenir tout ce qu'il désiroit par la force. Il résolut donc quelles qu'en pussent être les conséquences de contraindre les Flamands à se soumettre non-seulement à la taxe du centieme denier à laquelle les Etats avoient consenti , mais encore à celles du dixieme & du vingtieme qu'ils avoient refusées (11). Pour colorer sa conduite , il assura le Conseil que les Etats consentoient également à chacune de ces impositions. Viglius & quelques autres lui rappellerent que ce consentement n'avoit été accordé qu'à une condition qui n'étoit point encore remplie : mais le Duc d'Albe étoit trop irrité pour écouter la vérité ou pour souffrir aucune contradiction. » Vous n'êtes

(11) Bentivoglio p. 87.

que des rebelles , dit-il : l'honneur & l'intérêt du Roi exigent que les taxes soient immédiatement perçues , & j'aimerois mieux être mis en pieces que de souffrir que les Etats manquaient à la parole qu'ils m'ont donnée «.

Il fit publier en conséquence un édit qui requéroit tous les habitans des Pays-Bas de payer immédiatement les dixieme & vingtieme , aussi bien que le centieme denier , aux officiers commis pour les percevoir. Mais comme il avoit promis de modérer les deux premieres taxes de maniere à prévenir les dangereuses conséquences qu'on en redoutoit , on accorda la franchise du dixieme denier aux marchands étrangers sur la premiere vente des marchandises importées ; & il leur fut même permis de les exporter , sans être assujettis à ce droit , pourvu qu'elles n'eussent point changé de propriétaire , tout le temps qu'elles avoient resté dans le pays. On accorda la même immunité pour la premiere vente des bœufs , du bled & des autres productions des Pays-Bas.

Le Duc d'Albe croyoit que ces légères immunités devoient paroître au peuple une très-grande condescendance de la part du Gouvernement ; mais celui-ci , plus éclairé

Liv. X.

1571.

Il promulgue un édit par lequel il requiert le payement des taxes.

1571. fur ses véritables intérêts, sentoît que ces taxes, malgré les modifications qu'on y apportoit, entraîneroient la ruine de son commerce & la perte de ses manufactures. Les Flamands furent donc plus décidés que jamais s'opposer à leur perception. Plusieurs villes à éprouverent une espee de difette aussi-tôt que l'édit fut publié. On n'apporta point au marché les denrées les plus communes & les plus nécessaires à la vie, & les marchands n'exposèrent plus rien en vente (12). Ces inconvéniens se firent sentir sur-tout à Bruxelles où le Gouverneur résidoit. Il y eut dans cette ville une interruption totale de toute espee de commerce. On ferma les boutiques & les manufactures; on n'y pouvoit acheter ni alimens ni boiffons. Le peuple fut réduit au désespoir & toute la ville remplie de consternation.

Barbarie
du Duc
d'Albe.

Dans ces circonstances, d'Albe forma la barbare résolution de faire mettre à mort, devant leurs maisons, dix-sept des principaux marchands. Ses soldats étoient déjà sous les armes, les gibets dressés, les bourreaux prêts à se faisir de leurs victimes, lorsque, quelques

(12) Bentivoglio p. 87.

heures seulement avant celle fixée pour l'hor-
 rible exécution, un courier arriva avec la
 nouvelle que les Flamands exilés avoient fait
 une descente dans l'Isle de Voorn, & s'étoient
 emparés de la Brille.

Liv. X.

1571.

Le Gouverneur, frappé comme d'un coup
 de foudre de cette nouvelle, révoqua ses
 ordres sanguinaires, & résolut, quoiqu'avec
 beaucoup de répugnance, de suspendre la
 levée des taxes : il sentit quels avantages im-
 menses les partisans du Prince d'Orange pou-
 voient tirer de l'acquisition d'une place qui,
 située à l'embouchure d'une grande riviere,
 dans le voisinage de plusieurs villes impor-
 tantes, avoit toujours été considérée comme
 une des principales clefs des Pays-Bas. Il ne
 pouvoit pas douter que le peuple des pro-
 vinces maritimes, qui le haïssoit & détestoit
 son gouvernement, ne fût très-porté à sui-
 vre l'exemple de la Brille; & il étoit plus
 que probable que plusieurs villes ouvreroient
 leurs portes à l'ennemi.

La Brille
 est prise
 par les Fla-
 mands exi-
 lés.

Cet événement étoit donc de la plus extrê-
 me importance, & devoit d'autant plus hu-
 milier le Duc d'Albe, qu'il n'avoit point agi
 avec la vigueur convenable pour l'empêcher.
 En effet c'étoit une faute capitale d'avoir
 négligé de former une marine en état de

1571. faire tête à celle du Prince d'Orange. Non-
 Liv. X. seulement le commerce fut presque ruiné par
 ses corsaires, mais les Pays-Bas se trouverent
 presque sans défense du côté où les Nassau
 devoient naturellement tenter leurs attaques;
 puisque leurs forces ne consistoient qu'en vais-
 seaux. Les villes, qui étoient les plus expo-
 sées, n'avoient pas même de garnison. Le
 Duc d'Albe se contentoit de tenir des troupes
 nombreuses en quartier à Utrecht tandis que
 les corsaires ennemis infestoient alternative-
 ment toutes les côtes. Si les corps qu'il tenoit
 en observation avoient été distribués dans les
 villes maritimes, ils auroient déconcerté
 toutes les mesures de l'ennemi. On ne peut
 donner d'autres raisons de l'indolence d'un
 chef si célèbre par son habileté, que l'extrême
 mépris qu'il avoit conçu pour les Fla-
 mands réfugiés, qu'il ne regardoit que comme
 des pirates dangereux pour les seuls vaisseaux
 marchands, mais incapables de conduire au-
 cune entreprise importante.

Mais quoique le Gouverneur des Pays-Bas
 n'eût pas pris toutes les précautions néces-
 saires pour s'assurer contre les entreprises
 des corsaires Flamands, il avoit donné quel-
 que attention à leurs mouvemens. Il s'étoit
 plaint à la Reine d'Angleterre de ce qu'elle

leur permettoit de vendre ouvertement dans Liv. X.
 ses états les prises faites sur les sujets du Roi 1571.
 son maître ; » c'étoit , disoit-il , leur donner
 » véritablement des secours , & violer le
 » traité qui subsistoit entre les couronnes
 » d'Espagne & d'Angleterre. « Elisabeth s'in-
 téressoit à la cause des Flamands réfugiés ; &
 elle avoit aussi peu de raisons que de pen-
 chant à condescendre aux désirs de Philippe
 & de son ministre. Elle étoit informée que le
 Duc d'Albe entretenoit depuis quelque temps
 une correspondance avec ses sujets Catholi-
 ques , & s'efforçoit de troubler son gouver-
 nement. Cependant elle ne crut pas devoir
 en venir à une rupture ouverte avec le Roi
 d'Espagne , elle soucrivit donc à la demande
 du Gouverneur des Pays-Bas ; ordonna que
 tous les vaisseaux appartenans aux Flamands,
 qui s'étoient révoltés contre l'autorité de leur
 Souverain , vuidassent ses ports , & défendit à
 ses sujets de leur fournir ni provisions ni
 asyle.

Cette complaisance inattendue d'Elisabeth , 1572.
 qui fut le sujet d'un grand triomphe pour le Duc
 d'Albe , & d'une extrême mortification pour
 le Prince d'Orange & ses partisans , produisit
 un effet très-différent de celui qu'on en at-
 tendoit & entraîna des suites absolument

Liv. X.

1572.

contraires aux intérêts de la Cour d'Espagne. Les Flamands réfugiés ou bannis, réduits au désespoir, & rejetés par la seule puissance de l'Europe qui leur avoit accordé sa protection, résolurent de s'emparer, à quelque prix que ce fût, de quelque place forte dans leur patrie. Ils se rassemblèrent à Douvres, équipèrent vingt-six vaisseaux & en donnèrent le commandement à Guillaume de Lumey Comte de la Marck, qu'une commission du Prince d'Orange avoit nommé leur premier chef. Cette flotte eut le bonheur de rencontrer dans sa traversée deux vaisseaux Espagnols richement chargés dont elle s'empara, & ce ne fut pas un médiocre dédommagement des secours qu'on leur refusoit en Angleterre. Le Comte s'étoit proposé de faire une tentative sur Enchuysen en Nord-Hollande ; mais le vent étant contraire, il fut obligé d'entrer dans la Meuse, & jeta l'ancre devant la ville de la Brille, le premier Avril 1572. Il fit aussitôt débarquer les troupes & sommer, au nom du Prince d'Orange, les habitans de se rendre. Ceux-ci hésiterent quelque temps sur la réponse qu'il convenoit de faire, & la Marck, soupçonnant qu'ils se préparoient à résister, ordonna pour ne pas leur en laisser le temps, qu'on mît le feu à

la porte du nord : au moyen de ce coup de vigueur, il entra sans aucune opposition dans la ville , à la tête de deux cens cinquante hommes seulement.

Liv. X.

1572.

Cette conquête si imprévue & si peu disputée fut le premier événement de la guerre qui rendit les Pays-Bas une scène d'horreur & de dévastation pendant plus de trente ans ; mais qui , au milieu des calamités qu'elle fit fondre sur ses habitans , donna naissance à des vertus , des talens , des actions , & surtout à un courage dont on trouve peu d'exemples dans les annales de l'humanité. Jamais il n'y eut une lutte plus inégale que celle qui commença alors entre les Flamands & le Monarque Espagnol ; & jamais l'issue d'une guerre ne fut plus contraire à l'espérance qu'en avoient dû concevoir les deux partis. D'un côté un peuple composé en entier de manufacturiers & de marchands , occupant une très-petite étendue de terrain , qu'une longue oppression & une implacable tyrannie avoient déjà épuisés ; de l'autre côté , le Monarque le plus riche de son siècle , & qui avoit à sa disposition des armées nombreuses , composées de soldats aguerris , disciplinés & conduits par des chefs intrépides , habiles & distingués , au-dessus de leurs contem-

Liv. X. porains, par l'expérience consommée qu'ils
1572. avoient dans l'art de la guerre. Dans une
 balance aussi inégale, quel étoit le poids qui
 pouvoit rétablir l'équilibre ? le désespoir, qui
 seul peut inspirer aux opprimés le courage
 de résister à leurs oppresseurs. A peine put-
 on supposer que les Hollandois ne seroient
 pas aussi-tôt accablés, lorsqu'on vit qu'ils
 avoient osé prendre les armes ; mais la fuite
 prouva combien il est insensé de décider qu'un
 événement qui n'est pas probable n'arrivera
 jamais.

Les corsaires Flamands commencerent à
 faire porter leur butin à bord de leurs vais-
 seaux, le jour d'après celui où ils s'étoient
 rendus maîtres de la Brille ; leur dessein étoit
 de continuer leurs courses dans la West-Fri-
 se ; mais un d'entr'eux, natif de l'isle de Voorn,
 (13) ayant représenté qu'ils ne pouvoient es-
 pérer de trouver ailleurs un établissement
 plus avantageux ; le Comte de la Marck &
 tous les autres chefs embrasserent son opi-
 nion & résolurent de mettre la ville en état
 de défense avec l'artillerie de la flotte.

Ils avoient eu précisément le temps né-

Vains ef-
 forts des
 Espagnols
 pour re-
 couvrir
 la Brille.

(13) Treflong.

cessaire pour se mettre en état de défense, Liv. X.
 lorsque le Comte de Boffut, (14) à qui le 1572.
 Duc d'Albe avoit donné ordre de les atta-
 quer , arriva dans l'isle avec un corps de
 troupes Espagnoles , tirées d'Utrecht & des
 autres places voisines. Le Comte de la Marck ,
 dont les forces étoient très-inférieures à cel-
 les de l'ennemi , resta dans la ville , résolu
 de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.
 L'artillerie Espagnole commençoit à battre les
 remparts , lorsqu'un des habitans , s'étant
 avancé à la nage jusqu'à une écluse que le
 Comte de Boffut avoit négligé d'assurer par
 un poste , la rompit , & donna par ce moyen
 un tel cours à la Meuse , qu'en peu d'heures
 une grande partie du pays fut inondé. Cet
 accident ne détourna pas le commandant Es-
 pagnol de son entreprise ; quoiqu'il fût obligé
 d'éloigner ses troupes au midi de la ville où
 les eaux n'avoient pas fermé l'accès. La Marck
 y avoit placé son gros canon , & les Espa-
 gnols ne devoient pas espérer de le réduire
 en peu de temps. Le siege étoit à peine com-
 mencé , lorsque deux des plus intrépides chefs
 des Flamands firent une sortie à la tête d'un

(14) Gouverneur de la Hollande,

1572. bon nombre de soldats, & marchant le long
 Liv. X. des digues droit aux vaisseaux Espagnols, en
 brûlerent quelques-uns, en coulerent d'autres
 à fond, mirent tout le reste à flot, & se re-
 tirerent dans la ville sans la moindre perte.
 Les Espagnols avertis de ce nouvel échec,
 & voyant que l'eau qui les entourait s'éle-
 voit de plus en plus, furent frappés d'une
 terreur panique, & coururent au rivage avec
 la plus grande précipitation. Quelques-uns
 d'eux se sauverent dans des vaisseaux que
 l'ennemi n'avoit pas eu le temps de détacher
 & de détruire; les autres s'efforcèrent d'at-
 teindre, en nageant, les bâtimens qui er-
 roient sur les flots; un grand nombre se noya
 ou fut étouffé dans la fange. S'ils eussent été
 poursuivis par l'ennemi, tous auroient in-
 failliblement péri. Mais la Marck, qui doutoit
 encore de l'affection des habitans, crut qu'il
 étoit dangereux de quitter la ville, dans la
 crainte qu'ils n'en fermaient les portes, &
 ne tournassent contre lui-même sa propre ar-
 tillerie.

Ce succès éleva le courage des Protec-
 tans, & doubla leur confiance. Les citoyens
 se déclarerent ouvertement pour eux; & un
 grand nombre d'habitans accourut en foule
 de toutes les parties de l'Isle, pour se met-

tre sous leur protection. Ils furent tous en-
 registrés , & firent serment de fidélité au Liv. X.
 Prince d'Orange , comme au seul Gouver- 1572.
 neur légitime de la Hollande , s'engageant à
 défendre la ville & l'isle en son nom & celui
 du Roi , contre le Duc d'Albe & ses trou-
 pes. (15).

Leur exemple répandit bientôt l'esprit dont
 ils étoient animés , & fut comme un signal
 de révolte pour les villes voisines. Le Comte
 de Bossut en eut bientôt des preuves con-
 vainquantes. Ayant passé , avec beaucoup de

(15) Ce premier triomphe des Protestans fut suivi
 de cette ferocité dont on ne trouve que trop d'exem-
 ples dans cette guerre. Les moines , sachant com-
 bien ils avoient à craindre du ressentiment des vain-
 queurs , tâcherent de se sauver de l'isle ; mais ils
 furent arrêtés dans leur fuite , traités de la maniere
 la plus cruelle & la plus ignominieuse , & ensuite
 mis à mort. Les Flamands , bannis & protestans ,
 étoient trop irrités des traitemens barbares qu'ils
 avoient reçus eux-mêmes , pour distinguer l'inno-
 cent du coupable , pour écouter la voix de l'humani-
 té , & celle de la religion , qu'ils croyoient ho-
 norer par un zele si ardent , mais si criminel. Ils
 avoient été traités comme des bêtes sauvages par
 leurs ennemis , ils étoient vraiment devenus tels ,
 & mirent en pieces tout ce qui tomba sous leurs
 mains.

difficultés de Voorn à Beyerland, il condui-
 Liv. X. fit ses troupes vers Dordrecht, où il vouloit
 1572. leur donner quelque repos; mais les habitans
 instruits du mauvais succès qu'il avoit eu de-
 vant la Brille & craignant qu'il ne les for-
 çât à payer les taxes, résolurent, quoiqu'il
 en pût arriver, de lui refuser l'entrée de
 leur ville; & comme il n'étoit pas en état
 de les y contraindre par la force, il marcha
 droit à Rotterdam,

Le Comte
 de Bossut
 fait massa-
 crer le
 peuple de
 Rotter-
 dam.

Il y trouva le peuple aussi peu disposé à
 recevoir les Espagnols, que celui de Dor-
 drecht; mais les magistrats, trompés par l'as-
 surance qu'il leur donna, qu'il ne désiroit
 que le passage libre de ses troupes, qui ne
 logeroient point dans la ville, consentirent à
 la laisser traverser par quelques compagnies
 l'une après l'autre. Ils eurent bientôt lieu de
 se repentir de leur complaisance. La première
 compagnie ne fut pas plutôt entrée, que
 Bossut, au mépris de la parole qu'il venoit
 de donner, s'empara des portes & fit entrer
 toutes ses troupes. Les habitans lui reproche-
 rent sa trahison, & entreprirent de les re-
 fermer : la modération du Gouverneur l'avoit
 fait estimer jusqu'alors; mais aigri par la ré-
 sistance des Protestans de la Brille & l'ou-
 trage qu'il venoit de recevoir de la ville de

Dordrecht, il résolut de tirer vengeance du peuple de Rotterdam, & montra à ses soldats ce qu'il attendoit d'eux, en tuant de sa propre main un habitant qui s'efforçoit de fermer la porte. Les Espagnols, prompts à fuivre l'exemple de leur chef, fondirent l'épée à la main sur les gardes bourgeois, en tuèrent quelques-uns, & chassèrent les autres hors de la ville ; alors déchaînant leur fureur, ils se répandirent dans Rotterdam & massacrèrent plus de trois cens des habitans (16).

Liv. X.

1572.

Cette action forcenée étoit aussi insensée que barbare ; elle attifa le feu de la révolte que le Comte de Bossut, comme Gouverneur de la Province, devoit s'empressement d'éteindre. Il ne falloit qu'un moment de réflexion pour voir la nécessité d'employer les moyens les plus doux pour maintenir dans l'obéissance les provinces maritimes. Leurs villes n'étoient contenues ni par des citadelles, ni par des garnisons. Les troupes qu'on y avoit mises en quartier, en avoient été rappellées en différens temps pour châtier le peuple d'Utrecht. La situation du pays,

(16) Meursii Auriacus p. 75. Bentivoglio p. 91.

entourré de la mer , & coupé dans tous les
 Liv. X. fens par des canaux & des rivières , rendoit
 1572. les sièges presque impraticables , & donnoit
 moyen aux partisans du Prince d'Orange de
 pénétrer aisément dans toutes les parties du
 pays , avec leurs vaisseaux très-supérieurs en
 nombre à toutes les forces navales des Es-
 pagnols. Le peuple n'ignoroit pas tous ces
 avantages , & résolut d'en profiter dans la
 circonstance présente. Le massacre de Rotter-
 dam augmenta son horreur pour les Espa-
 gnols , & lui fit regarder Bossut comme un
 monstre. Ceux-mêmes qui désiroient rester
 fidèles au Roi , résolurent de défendre l'en-
 trée de leurs villes à ses troupes , avec au-
 tant de vigueur & d'activité qu'ils en auroient
 employé contre un ennemi déclaré.

Révolte
 de Flestin-
 gue.

Cette disposition des esprits éclata d'abord
 à Flessingue , qui avoit été long-temps regar-
 dée comme une des principales villes des
 Pays-Bas , parce qu'elle commandoit l'embou-
 chure de l'Escaut. Charles-Quint , dans les
 instructions qu'il donna à son fils , lors de
 son abdication , lui recommanda de conserver
 cette place avec soin , & de n'épargner au-
 cune dépense pour l'assurer contre ses enne-
 mis. Le Duc d'Albe n'avoit pas donné à ce
 poste important toute l'attention qu'il mérit-

toit ; il avoit considérablement affoibli la garnison , en ordonnant qu'elle allât prendre ses quartiers à Utrecht , & n'avoit laissé dans la ville que quatre-vingts soldats Wallons. La perte de la Brille , que l'on pouvoit attribuer à une faute semblable , lui fit sentir son erreur. Il résolut donc de faire achever la citadelle de Fleissingue , dont il avoit fait jetter les fondemens quelque temps auparavant , & dans cette vue il ordonna à huit compagnies Espagnoles de s'y rendre , sous la conduite d'un officier expérimenté. Les habitans virent avec une profonde tristesse les chaînes qu'on alloit leur forger ; ils prévirent que le despotisme militaire entraîneroit la ruine de leur commerce ; ils ne doutoient pas que la garnison qu'on vouloit placer chez eux , ne fût tôt ou tard employée à les contraindre au paiement des taxes ; ils ne furent pas même exempts de la crainte d'être traités de la même manière que le peuple d'Utrecht & de Rotterdam ; enfin les succès de leurs compatriotes dans l'isle de Voorn les encourageoient à résister : ils hésitoient cependant encore sur le parti qu'il leur convenoit de prendre , lorsqu'il arriva parmi eux quelques émissaires du Prince d'Orange , qui vinrent les exhorter à assurer leur liberté par une résolution coura-

Liv. X.

1572.

1572. geuse ; ç'en fut assez pour fixer l'indécision
 Liv. X. des habitans de Fleffingue : le peuple courut
 aux armes & chassa de la ville le reste de la
 garnison.

Le jour suivant les bateaux qui portoient les troupes Espagnoles entrèrent dans le port. Le peuple étoit assemblé dans les rues & sur les remparts , & retomba dans sa première perplexité ; mais les Protestans & les autres partisans du Prince d'Orange , lui représentèrent combien il étoit insensé de balancer après avoir commencé des hostilités : „ Vous avez
 » déjà fait , en chassant la garnison , s'écria
 » l'un d'entr'eux , ce que les Espagnols appelleront sûrement un crime de haute trahison envers le Roi. Considérez bien à la
 » merci de quels hommes vous allez vous
 » remettre. Rappelez-vous le sort des Comtes d'Egmont & de Horn , & voyez si vos
 » services ou votre innocence ont égalé les
 » leurs. “ Les Protestans eurent encore recours à un autre moyen pour animer la populace : ils firent publier à son de trompe par toute la ville , *que la garnison Espagnole s'approchoit , & que les citoyens devoient tenir leurs femmes, leurs filles & leurs biens prêts pour son usage* (17).

(17) Reidanus , p. 10.

Quand l'esprit est en suspens & flotte au milieu de résolutions contraires, le moindre poids peut faire pencher la balance. Un homme ivre, qui se trouvoit dans la foule, offrit pour une légère récompense de mettre le feu à un des plus gros canons, qui se trouvoit pointé contre les Espagnols; & le fit pour trois florins, qu'un Protestant lui donna. Le peuple fut décidé dans l'instant à se défendre. Les Espagnols étonnés d'une telle réception, & nullement préparés à employer la force, laissèrent filer leurs cables, & firent voile pour Middelbourg.

Liv. X.

1572.

Antoine de Burgoine, Seigneur de Vackene, Gouverneur de cette ville & de toute la province, y résidoit. Il partit pour Flessingue, aussi-tôt qu'il fut informé de cette révolte; & ayant assemblé tous les habitans dans la place, il employa toutes sortes de raisons, mêlées de promesses & de menaces, pour leur persuader de rentrer dans leur devoir. Il leur présenta tous les objets de crainte, qui pouvoient les ébranler: mais le peuple ne pouvoit écouter alors que les passions dont il étoit enflammé; son horreur pour la tyrannie Espagnole étoit montée au plus haut degré: & le Gouverneur craignant pour lui-même les excès de cette po-

1572. **Liv. X.** pulace effrénée, forrit aussi-tôt de la ville. Immédiatement après son départ, les habitans démolirent les fondemens de la nouvelle citadelle, & chasserent les Ingénieurs auxquels le soin de la faire construire avoit été confié : ils donnerent ensuite une preuve encore plus forte de la résolution qu'ils avoient prise de ne jamais retourner sous le gouvernement Espagnol. Don Pedro Pacheco, qui avoit été nommé Gouverneur de Fleissingue, étoit resté quelques jours en arrière de ses troupes, & ignoroit ce qui s'étoit passé ; il entra dans le Port, dans la ferme croyance que ses soldats étoient dans la ville pour le recevoir. Le peuple courut aux armes, faisit & pillà son vaisseau, & le jetta avec toute sa suite dans un cachot : on trouva, dit-on, dans ses papiers une preuve qu'il étoit venu à Fleissingue dans le dessein d'y exercer la tyrannie ordinaire des Espagnols, & cette découverte, ajoutée à la circonstance de le savoir proche parent du Duc d'Albe, porta les habitans à la barbare résolution de le mettre à mort. Il leur offrit de racheter sa vie à un prix considérable & de rester leur prisonnier ; mais ils rejetterent cette proposition : alors il les conjura de respecter la noblesse de sa naissance, & de le

faire périr par le fer, plutôt que par le sup-
 plice infame de la corde. Cette priere même
 ne fut point écoutée. Les scènes sangui-
 naires dont ils avoient été si souvent les témoins,
 les avoient rendus féroces, & ils faifirent
 avec ardeur l'occasion qu'ils avoient de faire
 rejaillir leur vengeance sur le Duc d'Albe, en
 infligeant une peine honteuse à son parent.
 Les habitans de Fleffingue, en commet-
 tant ces terribles hostilités, se précautionne-
 rent en même-temps contre les suites qu'une
 conduite si violente devoit avoir ; & comme
 ils ne doutoient pas qu'elles ne leur attiraf-
 sent bientôt tout le poids du ressentiment du
 Gouverneur des Pays-Bas, ils ne néglige-
 rent aucune précaution pour s'en garantir ;
 ils travaillèrent sans relâche aux fortifica-
 tions ; ils amassèrent secrètement des provi-
 sions & des munitions de toute espece, &
 implorerent le secours du Prince d'Orange
 & des Protestans de France & d'Angleterre.
 Le Comte Louis de Nassau leur envoya
 aussi-tôt quelques troupes de France, &
 & cinq cens Flamands exilés accoururent
 d'Angleterre & furent bientôt suivis de deux
 cens Ecoffois & Anglois volontaires, sous le
 commandement de deux aventuriers, nom-
 més Morgan & Balfour. Leur flotte reçut

Liv. X.

1572.

encore un renfort qu'ils n'avoient pas lieu
 Liv. X. d'espérer. Le Duc d'Albe ayant équipé quel-
 1572. ques mois auparavant un grand nombre de
 vaisseaux destinés à croiser devant les cô-
 tes, les Commandans de la flotte se déclara-
 rent en faveur du parti, auquel ils s'é-
 toient toujours jusqu'alors opposés : ils fi-
 rent voile de Fleissingue, & baissèrent leur
 pavillon devant celui du Comte de Tserart,
 à qui le Prince d'Orange avoit donné le com-
 mandement en chef de toutes les forces de la
 province.

Les autres
 villes de
 la Zélande
 se révol-
 vent.

Cette défection mettoit le Comte de Tse-
 rart en état, non-seulement de défendre Fles-
 singue, mais encore d'entreprendre la ré-
 duction de toutes les autres villes de la Zé-
 lande. Cette entreprise lui paroissoit d'autant
 plus aisée, qu'il n'ignoroit pas que les ha-
 bitans de presque toutes les villes avoient
 la plus grande propension à la révolte, sur-
 tout ceux de Campvere & d'Arnmuyden :
 aussi, sans employer la force, toute la Zé-
 lande, à l'exception de Middelbourg & du
 château de Rammekins, suivit bientôt l'exem-
 ple de Fleissingue & reçut les garnisons que
 le Comte de Tserart lui envoya.

Siège de
 Middel-
 bourg.

La plus grande partie des habitans de
 Middelbourg n'étoit retenue que par la crainte

que

que lui inspiroit la garnison ; cette garnison ~~étoit~~ étoit cependant peu nombreuse , & le Comte de Tserart , en prenant la résolution de faire le siège de cette ville , étoit en quelque sorte assuré qu'il ne tarderoit pas à chasser les Espagnols , parce qu'étant maître de la mer , il étoit presque impossible que ceux-ci y fissent passer du secours pour en retarder la conquête. Le Duc d'Albe , de son côté , sentoît de quelle importance étoit cette place , & avoit résolu de mettre tout en usage pour la conserver. Il ordonna à Sanche d'Avila , un de ses meilleurs officiers , de s'y jeter avec mille soldats d'élite , moitié Wallons , moitié Espagnols. Ce mélange qu'il étoit en usage de faire , avoit pour but de leur inspirer de l'émulation , & de les rendre plus braves & plus courageux qu'ils ne l'auroient été , s'ils eussent combattu séparément. A ces mille soldats se joignirent un grand nombre de volontaires , tous officiers distingués par leur courage & leur naissance. Plus l'entreprise étoit dangereuse , plus elle paroissoit difficile à exécuter , & plus aussi elle paroissoit offrir de gloire à ceux qui la tenteroient.

Ce fut à la fin d'Avril que d'Avila sortit de Berg-op-zoom à la tête de sa troupe , &

s'embarqua sur l'Escaut ; sa navigation fut
 Liv. X. heureuse : mais il fut obligé de renoncer
 1572. au projet qu'il avoit formé de débarquer le
 plus près de l'isle qu'il pourroit , afin d'a-
 voir peu de chemin à faire jusqu'à la ville.
 Sachant que les assiégeans étoient instruits
 de son dessein , la crainte de rencontrer la
 flotte nombreuse qu'ils avoient rassemblée ,
 lui fit prendre le parti de diriger sa marche
 vers le nord & de faire un circuit considé-
 rable jusqu'à ce qu'il eût atteint la partie de
 l'isle qui est baignée par l'océan : le débar-
 quement y étoit difficile à cause des bancs
 de sable & des bas-fonds. Ses soldats mar-
 cherent long-temps dans l'eau ; mais l'enne-
 mi ne s'étant point opposé à la descente , il
 n'en périt aucun. Aussi-tôt d'Avila se mit à
 la tête d'un détachement considérable de ses
 meilleurs soldats , & s'avança pour recon-
 noître quelle étoit la situation des assiégeans.
 Leur sécurité étoit on ne peut pas plus
 grande ; ils avoient mis toute leur confiance
 dans leurs vaisseaux , & n'avoient pris au-
 cune précaution pour se mettre à couvert
 d'une attaque à laquelle ils ne s'attendoient
 pas. D'Avila , sans perdre un instant , donna
 ordre à toutes ses troupes d'avancer , se
 met à leur tête , & fond sur les assiégeans

avec la plus grande impétuosité. Cette attaque ~~produisit~~ ^{Liv. X.} produisit d'autant plus d'effet , qu'elle n'étoit pas prévue , & que les assiégés firent ^{1572.} en même temps une vigoureuse sortie. Attaqués de tous côtés , les assiégeans abandonnerent leur retranchement ; & tous , à l'exception de quelques-uns qui se sauverent d'Avila le fait lever. Fleissingue & à Campvere (18), furent passés au fil de l'épée.

Cet échec ne découragea point les Protestans ; leurs forces de mer étoient supérieures à celles des Espagnols , & au moyen de cette supériorité ils espéroient que leurs vaisseaux répandus autour de l'isle intercepteroient tous les secours qu'on voudroit y faire passer , & que la garnison de Middelbourg seroit bientôt forcée de capituler. Cette confiance que les Protestans avoient dans leurs forces de mer n'étoit point sans fondement ; leur flotte étoit composée alors au moins de cent cinquante vaisseaux ; d'habiles mariniers les montoient , & tous étoient conduits par des pilotes très-experts , tandis que ceux des Espagnols étoient de la plus grande ignorance. Cette supériorité rendoit

(18) Bentivoglio pag. 73.

~~1572.~~ toujours victorieux les Protestans sur mer ;
 Liv. X. mais ils étoient presque toujours battus sur
 1572. terre , parce qu'à des soldats aguerris &
 bien disciplinés ils ne pouvoient opposer que
 de nouvelles recrues , levées à la hâte , sans
 discipline , sans expérience & peu habituées
 aux fatigues de la guerre.

Succès
 des exilés
 sur mer.
 10 Juillet.

La mer étoit couverte de leurs vaisseaux ,
 tous les ports des Pays-Bas étoient blo-
 qués , lorsque le Duc de Medina-Coeli ar-
 riva sur la côte : il étoit envoyé par Phi-
 lippe pour remplacer le Duc d'Albe , qui
 avoit demandé son rappel à cause de sa
 mauvaise santé. Il commandoit une flotte de
 cinquante vaisseaux , montée de deux mille
 soldats Espagnols ; mais ne sachant rien de
 ce qui se passoit dans les provinces mariti-
 mes , & ne soupçonnant pas les Protestans
 d'avoir des forces navales si considérables ,
 il ne se tenoit point sur ses gardes ; de
 sorte que ses vaisseaux se trouverent aux
 prises avec ceux des ennemis , lorsqu'il s'y
 attendoit le moins : on lui en prit vingt-cinq
 des plus gros , & le reste se retira à Ram-
 mekins & à Middelbourg : lui-même eut
 beaucoup de peine à se réfugier dans le
 port de l'Ecluse. On trouva sur les vaisseaux
 qu'on lui avoit pris , deux cens mille flo-

rins en especes monnoyées ; & cette prise ,
y compris l'estimation des vaisseaux, fut éva- Liv. X.
luée à cinq cens mille florins. 1572.

Dans le même - temps , les Confédérés s'emparerent encore de vingt vaisseaux que le Duc d'Albe envoyoit à Middelbourg , chargés d'artillerie , de troupes , d'armes & de poudre ; ces vaisseaux furent attaqués avant que de sortir du havre , & conduits à Fleffingue. D'autres vaisseaux équipés à l'Ecluse & destinés aussi à porter des secours à Middelbourg , eurent le même fort. Les Zélandois , instruits à temps de leur départ , en prirent trois , dans la courte traversée de l'Ecluse à l'isle de Walcheren , poursuivirent les autres jusques dans le havre de Rammekins , où , malgré le feu de la garnison , ils en prirent quelques-uns & brûlerent les autres.

Ces avantages ne rendirent que plus vif le desir que les Zélandois avoient de se rendre maîtres de Middelbourg ; ils sentoient que tant que cette place resteroit au pouvoir des Espagnols , leur isle seroit continuellement exposée à de nouvelles incursions. Après toutes les tentatives que leur ennemi avoit fait inutilement pour y jeter du se-

1572. cours , il ne restoit plus que la ville de
 Liv. 3. Tergoes par où l'on pouvoit tenter d'y en-
 1572. faire passer. Tergoes , située dans l'isle de
 Sud-Beveland , communique à la mer par un
 canal ; une Garnison de 800 Wallons & Es-
 pagnols la défendoit , & Isidore Pacheco
 officier espagnol , y commandoit.

Siège de
 Tergoes ,
 vers la fin
 de l'été.

Le Comte de Tserart , après avoir levé
 le siège de Middelbourg , comme nous l'a-
 vons dit plus haut , avoit commencé celui
 de Tergoes , qu'il leva avec précipitation sur
 la fausse nouvelle qu'il reçut que les Espa-
 gnols marchaient en force pour l'attaquer.
 A la fin de l'été , il voulut reprendre cette
 entreprise ; son armée étoit de 8000 Protes-
 tans , Allemands , François & Anglois. La
 garnison étoit trop foible pour s'opposer au
 débarquement de ses troupes ; il se fit sans
 aucun obstacle : la ville investie , le Comte
 de Tserart poussa le siège avec beaucoup
 d'activité , & malgré plusieurs sorties & la
 défense la plus vigoureuse , les assiégeans
 parvinrent à faire plusieurs breches considé-
 rables ; de maniere qu'après quelques semai-
 nes , Pacheco jugea qu'il ne lui seroit pas
 possible de tenir encore long-temps. Il en
 instruisit le Duc d'Albe. Celui-ci savoit que
 de la conservation de Tergoes dépendoit

celle , non-seulement de Middelbourg , mais encore de toute la Zélande ; il n'ignoroit pas que la bravoure de Pacheco & des troupes qui défendoient la place étant généralement connue , on n'en imputerait la perte ni aux soldats ni à leur Commandant ; par conséquent que ce seroit à lui seul qu'on s'en prendroit , s'il négligeoit d'envoyer à Pacheco les secours qu'il demandoit. En conséquence il donna ordre à plusieurs des régimens dispersés dans différens quartiers , de se rassembler à Berg-op-zoom , d'où , en descendant l'Escaut , ils pourroient , la traversée étant très-courte , se rendre à Sud-Beveland. En même-temps qu'il fit partir ce renfort d'hommes , il fit aussi embarquer sur plusieurs vaisseaux de transport des munitions de guerre & de bouche. Ce convoi fut mis sous les ordres de d'Avila & de Mondragone , qui jouissoient tous deux d'une grande réputation à cause de leur valeur & de leur expérience.

Ces officiers se montrèrent dignes du choix qu'on avoit fait d'eux pour cette entreprise ; ils tenterent plusieurs fois de passer au travers des vaisseaux des Protestans : mais ceux-ci étoient instruits de leur dessein ; ils furent si attentifs à épier tous leurs mou-

Liv. X.

1572.

1572. Liv. 8. vemens, ils furent si bien faire manœuvrer leurs vaisseaux, qu'ils rendirent inutiles toutes leurs tentatives. D'Avila essaya un expédient dont il avoit conçu la plus grande idée : ce fut de placer plusieurs batteries sur le rivage, de distance en distance, le long de l'Escaut; son dessein étoit d'en écarter l'ennemi, & par-là de faciliter à Mondragone le passage. Malheureusement le terrain se trouva trop humide & si fangeux qu'il ne lui fut pas possible d'établir les batteries assez près de la rive, pour qu'elles pussent empêcher les vaisseaux ennemis d'avancer. Dans cette situation, d'Avila & Mondragone n'eurent d'autre parti à prendre, pour sauver leurs vaisseaux, continuellement exposés à être coulés à fond, que de renoncer à leur entreprise & de rentrer dans le port.

Moyens
proposés
par Plumart.

Ils commençoient à désespérer de pouvoir secourir Tergoes, lorsqu'un Zélandois, nommé Plumart, qu'ils savoient être attaché aux Espagnols, vint les trouver, & leur proposa un moyen qui parut d'abord ne pouvoir être employé avec succès, & que cependant on essaya ensuite. L'Isle de Sud-Beveland où Mondragone vouloit faire débarquer ses trou-

pes , n'est éloignée que de sept milles d'une langue de terre , à laquelle on pouvoit aisément se rendre de Berg-op-zoom. Cette langue de terre est à l'Est , séparée du Brabant par l'Escaut , & de la Flandre par le Hondt. Avant 1532 elle faisoit partie de l'Isle de Beveland : dans cette année elle en fut séparée , lors de cette terrible inondation occasionnée par le débordement de la mer , qui ayant rompu ses digues , couvrit de ses eaux la partie de l'Isle la plus proche du Brabant , & la sépara en quelque sorte du reste de l'Isle. Cette inondation s'étendit du Nord au Sud , c'est-à-dire , couvrit tout le terrain situé de l'Est à l'Ouest de l'Escaut , qui dans les endroits les moins larges pouvoit avoir environ sept milles d'Italie d'étendue. Envain les habitans de ces malheureuses contrées avoient-ils mis tout en œuvre pour faire écouler les eaux ; ils n'avoient pu y réussir. Lors même des plus grandes marées , on ne pouvoit traverser ces parties inondées en bateau , à cause des bas-fonds & des bancs de sable ; & dans les basses marées , il auroit été dangereux de tenter de les passer à gué : d'ailleurs on n'ignoroit pas que plusieurs petits ruisseaux traversoient ce terrain.

Liv. X.

1572.

1572. Malgré tant de difficultés , Plumart proposa
 Liv. X. à Mondragone de faire prendre cette route
 1572. dangereuse aux troupes qu'on destinoit au
 secours de Tergoes , & offrit de leur servir
 de guide. Ce projet étoit hardi ; l'entreprise
 étoit difficile ; personne n'avoit encore osé
 hasarder ce passage ; personne n'avoit même
 une connoissance exacte du terrain , parce
 qu'on se souvenoit à peine de l'avoir vu à
 découvert. On savoit bien sa longueur , &
 par conséquent , l'espace que les soldats au-
 roient à traverser ; mais personne n'imaginoit
 que les soldats qu'on emploieroit à cette ha-
 zardeuse entreprise , pussent soutenir la fati-
 gue d'une marche si pénible dans l'eau , dans
 la boue & dans la fange ; d'ailleurs on con-
 sidéroit que pour peu qu'ils fussent arrêtés
 dans leur marche , par quelques accidens im-
 prévus , il pourroit arriver que , surpris par
 la marée , ils fussent engloutis tous par les
 eaux de la mer ; sans compter encore que
 l'ennemi , étant instruit du projet , il étoit
 à craindre qu'il ne tombât sur eux , au mo-
 ment où ils toucheroient à la terre ferme ,
 & les taillât en pieces.

Tout ce qu'on objectoit à Plumart contre
 son projet , ne le décourageoit pas ; mais il

demandoit qu'on ne se décidât qu'après qu'il ~~_____~~
 auroit été lui-même s'affurer si réellement il Liv. X.
 y avoit un gué praticable , comme il le 1572.
 croyoit. Accompagné de deux Espagnols , &
 d'un vieux payfan qui connoissoit parfaite-
 ment le terrain , pour l'avoir vu avant l'i-
 nondation de 1532 , Plumart alla à la re-
 cherche du gué , le trouva , le passa , arriva
 de l'autre côté , & revint par le même che-
 min , sans autres difficultés que celles qu'il
 comptoit trouver.

Alors d'Avila & Mondragone se déclare-
 rent pour l'entreprise , & firent tout prépa-
 rer pour son exécution. Un grand nombre
 de petits sacs furent remplis de poudre , de
 meche & de pain : ils firent passer de Berg-
 op-Zoom à Agger , petit village , situé à
 l'entrée du gué que Plumart avoit reconnu ,
 trois mille soldats d'élite. Mondragone se mit
 à leur tête & se chargea de la conduite de
 cette entreprise singuliere. Ayant distribué à
 ses soldats les petits sacs de munition qu'il
 avoit fait préparer , il les conduisit à l'entrée
 du gué , sans leur faire rien connoître de
 son projet , & ce ne fut qu'à l'instant qu'il
 alloit entrer dans l'eau , & leur donner l'or-
 dre de le suivre , qu'il les instruisit de la
 découverte que Plumart & ses camarades

_____ avoient faite du gué, & de l'entreprise qu'ils
 Liv. X. alloient tenter. Il la leur peignit, comme
 1572. devant les couvrir de gloire : „ Cette en-
 » treprise, leur dit-il, intéresse le Roi & la
 » religion; aucune armée n'en a jamais tenté
 » de semblable. ” Les soldats alors, pleins
 de ce courage intrépide qui distingua pen-
 dant toute cette guerre les troupes Espagno-
 les, & orgueilleux de la préférence qu'on
 leur donnoit sur leurs camarades pour une
 entreprise si dangereuse, marquerent la plus
 vive joie à cette nouvelle inattendue, &
 demanderent avec empressement qu'on les y
 menât sans délai.

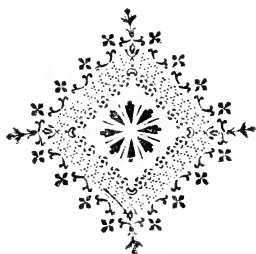
Ils entrèrent dans l'eau à la marée descen-
 dante. D'abord marchaient les soldats Espa-
 gnols, & à leur tête Plumart & Mondragone;
 les soldats Allemands venoient ensuite, & les
 Wallons après eux formoient l'arrière-garde.
 Tous marchaient très-ferrés, afin de pouvoir
 se secourir plus facilement les uns les autres,
 s'il arrivoit que quelques-uns d'entr'eux eus-
 sent besoin d'être secourus, & aussi afin de
 pouvoir mieux résister au mouvement de l'eau.
 En se tenant ainsi pressés les uns contre les
 autres, autant que leur permettoient les eaux
 qui les environnoient & le fond mobile &
 marécageux sur lequel ils marchaient, ils ar-

riverent tous sains & saufs à la digue d'Yer-
 sicken , à l'exception de neuf d'entre eux Liv. X.
 qui périrent de fatigue , ou pour avoir in- 1572.
 considérément négligé l'ordre de se tenir tou-
 jours , pour ainsi dire , attachés à leurs ca-
 marades. Yersicken est un village distant
 seulement de quatre milles de Tergoes. Mon-
 dragone donna ordre à ses troupes de se
 reposer pendant la nuit , & son dessein étoit
 de les conduire dès la pointe du jour au se-
 cours des assiégés.

Les assiégeans les prévirent : car aussi-tôt
 qu'ils furent instruits de son arrivée , il se
 répandit parmi eux une telle terreur , qu'i-
 maginant dans les Espagnols des facultés au-
 dessus de celles des autres hommes , & sans
 s'informer du nombre de ceux qui venoient
 au secours des assiégés , ils leverent le sié-
 ge , quitterent leur retranchement , abandon-
 nerent leur bagage , leur artillerie , & s'en-
 fuirent précipitamment vers le rivage. La
 garnison les poursuivit , & en tua huit cens :
 il en périt beaucoup plus dans les flots , en
 voulant gagner leurs vaisseaux. Mondragone
 entra dans Tergoes , & y fut reçu par la
 garnison comme son libérateur ; & après
 avoir ordonné de nouvelles fortifications &
 laissé au gouverneur une partie des troupes

~~1572~~ qu'il avoit amenées avec lui, il en partit
Liv. X. avec le reste, & alla joindre dans le Bra-
bant le Duc d'Albe. (19)

(19) Bentivoglio , p. 110. Meurfii Auriacus,
p. 89.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE ONZIEME.

TANDIS que ce que nous venons de rapporter dans le livre précédent, se passoit dans la Zélande, l'esprit de révolte qui s'étoit emparé de tous les habitans, agissoit fortement & rapidement sur ceux de quelques autres provinces. Les habitans d'Enchuyse dans la Nord-Hollande furent les premiers qui eurent le courage d'arborer l'étendard de la liberté sur les remparts de leur ville : leur exemple fut suivi par ceux de Medenblik, d'Edam, de Purmerende & de plusieurs autres villes. Dans quelques-

Liv. XI.

1572.

Révolte
de la Hol-
lande.

1572. **Liv. XI.** unes de ces places une partie du peuple tenoit encore au parti Espagnol ; mais celui de la liberté étant le plus fort , forçoit ceux qui lui étoient contraires , ou à fuir , ou à se soumettre , du moins en apparence.

La fermentation n'étoit pas moins grande dans la partie méridionale de la province de Hollande ; le feu qui s'y étoit allumé quelque temps auparavant , foible dans son principe , se communiqua de proche en proche avec une rapidité extrême ; de manière que dans l'espace de peu de mois l'incendie devint presque général. Leide , Gouda , Dordrecht , Harlem , & toutes les autres villes de la province , à l'exception d'Amsterdam , se déclarèrent ouvertement pour le parti de la liberté , refusèrent toute obéissance au Roi d'Espagne , & protestèrent qu'elles ne reconnoîtroient à l'avenir d'autre autorité que celle du Prince d'Orange & des Etats. Plusieurs villes des provinces d'Overyffel , de la Frise & d'Utrecht , prirent le même parti , & tinrent la même conduite que celles de la Hollande.

Quoiqu'absent , le Prince d'Orange n'avoit pas peu contribué par ses menées & ses intrigues à hâter le succès de la révolution.

Ses partisans agissoient en son nom ; & tan-
dis que par ses lettres aux principaux habi-
tans des villes il les attachoit à ses intérêts ,
il les flattoit par l'espoir d'affurer leurs privi-
leges , par l'appas de jouir d'une liberté en-
tiere de religion , soit qu'ils fussent Protef-
tans , soit qu'ils fussent Catholiques-Romains ;
il excitoit aussi leur zele par l'espérance d'être
délivrés pour toujours du fardeau acca-
blant des taxes & des impôts , sous lequel
ils gémissoient. Ses partisans , ses créatures ,
ses amis répandus dans toutes les provinces ,
agissoient aussi de leur côté avec beaucoup
de chaleur : presque tous étoient très-adroits ,
très-habiles , très-insinuans ; plusieurs d'entre
eux jouissoient d'un grand crédit & avoient
sur le peuple beaucoup d'influence & d'au-
torité. (1)

Les préparatifs de guerre étoient alors

(1) En Hollande ce fut Sonoy que le Prince
d'Orange avoit nommé Sous-Gouverneur , & dans
la Gueldre , la Frise & Utrecht , le Comte de Bag ,
gentilshommes qui contribuerent le plus à hâter
la révolution : Bag avoit un intérêt personnel à
la faire réussir , il avoit épousé la sœur du Prince
d'Orange.

fort avancés , & le Prince d'Orange se pro-
 Liv. XI. posoit de se mettre incessamment en marche.
 1572. Tout sembloit l'y inviter , & lui promettre
 un succès plus heureux que celui qu'avoit
 eu sa première entreprise. Déjà son armée
 étoit rassemblée ; elle étoit composée de sol-
 dats aguerris & bien disciplinés : l'argent
 nécessaire pour la solder ne lui manquoit
 pas ; il avoit reçu de ses amis des sommes
 considérables , & ils lui en promettoient en-
 core de plus fortes. Les principales villes du
 midi le faisoient assurer qu'elles lui ouvri-
 roient leurs portes aussi-tôt qu'il se présen-
 teroit : mais ce qui sembloit le plus devoir
 lui donner de la confiance , c'étoit les me-
 sures que la Cour de France avoit prises ,
 & ce qui se passoit alors dans ce royaume
 à l'occasion de la religion.

Affaires
de France.

Deux partis opposés l'un à l'autre divi-
 soient depuis plusieurs années ce grand Etat ,
 celui des Protestans & celui des Catholiques-
 Romains : celui-ci avoit presque toujours eu
 l'avantage : mais les Protestans excités par
 leurs chefs , soutenus par des Puissances étran-
 geres , animés par le zèle ardent de la reli-
 gion , & plus encore par les persécutions
 cruelles qu'ils avoient eu à essuyer , étoient
 devenus redoutables à leurs ennemis ; & les

efforts qu'ils firent pour se soutenir & s'affranchir de l'oppression, causerent au parti Catholique les plus vives alarmes. La Cour même leur offrit à plusieurs reprises des conditions très-avantageuses. Liv. XI.
1572.

Jusqu'alors deux partis en étoient venus plusieurs fois à des pour-parlers, qui quelquefois avoient produit des accommodemens; mais aucun d'eux n'avoit subsisté long-temps: les prétentions des deux côtés étoient si opposées les unes aux autres; leurs intérêts étoient si différens; leurs principes religieux & politiques si incompatibles, que la paix ne duroit que jusqu'au moment que l'un ou l'autre se croyoit en état de recommencer les hostilités. Jamais le parti Catholique & la Cour n'avoient eu plus d'espérance qu'à la fin de l'an 1569, de voir le parti opposé totalement détruit & le Protestantisme entièrement banni de la France. Son chef, le brave Prince de Condé, (2) avoit été tué à la bataille de Jarnac : son armée défaite

(2) Cette bataille se donna le 13 Mars; ce fut Montesquiou qui, de sang-froid, donna la mort au Prince de Condé, qui alors n'étoit âgé que de 39 ans.

entièrement à Moncontour ; (3) enfin Co-
 Liv. XI. ligny & le jeune Prince de Béarn s'étoient
 1572. retirés avec les débris de leur armée dans
 les montagnes de la Gascogne & du Langue-
 doc. Dans cet état de foiblesse , ces deux
 grands hommes ne parurent ni moins zélés
 pour soutenir leur parti , ni moins ardens
 pour le venger : animés par leurs propres
 malheurs , ils travaillèrent avec la plus grande
 activité à réparer leur perte , & à se met-
 tre en état d'obtenir de la fortune de la
 guerre , ce qu'ils n'avoient pu obtenir jus-
 qu'alors de la justice du Souverain. Au grand
 étonnement de l'Europe entière , on les vit
 à la tête d'une armée tenir la campagne &
 chercher celle des Catholiques.

Projet de
la Reine.

Aussi-tôt que la Reine , qui gouvernoit l'é-
 tat sous le nom de son fils , fut instruite de
 la marche de l'armée des Protestans & qu'elle
 connut l'état de leurs forces , elle résolut
 d'user de dissimulation , de cacher sa haine &
 de déguiser le désir de vengeance qui l'ani-
 moit sous les apparences de celui de la paix

(3) Elle se donna le 3 Octobre : si le Duc d'An-
 jou eut poursuivi les débris de l'armée de Coligny ,
 c'en étoit fait du parti des Protestans.

& de la réunion des deux partis. Elle sentoît _____
 qu'il étoit plus aisé de tromper ses ennemis Liv. XI.
 que de les vaincre, & qu'il étoit plus sûr de 1572.
 les combattre par la ruse & la fourberie que
 par les armes. Son projet, communiqué feu-
 lement au Roi, au Duc d'Anjou, au Cardi-
 nal de Lorraine, au Duc de Guise & à Al-
 bert de Gondy, Comte de Retz, fut ap-
 plaudi. Tous s'engagerent également à garder
 le secret le plus inviolable.

En conséquence, le plan de conduite qu'on
 devoit tenir avec le parti des Protestans fut
 arrêté & mis en exécution presque aussitôt ;
 & l'on proposa au Prince de Béarn & à
 l'Amiral de Coligny un traité de paix, qui
 fut accepté & signé à St. Germain. (4) Par
 ce traité le Roi accordoit aux Protestans un
 pardon général du passé & en promettoit
 l'oubli entier ; permettoit qu'ils eussent la li-
 berté entière de l'exercice public de leur reli-
 gion, & pour places de sûreté le Roi con-

(4) Ce traité fut signé au mois d'Août 1570. On
 nomma cette paix, qui étoit la troisième conclue
 entre les deux partis, la paix boiteuse du mal-
 affise. Ce nom lui fut donné, parce qu'elle fut con-
 clue par Biron & de Mesmes : le premier étoit boi-
 teux, le second étoit Seigneur de Mal-affise.

1572. Liv. XI. sentoît que le Prince de Béarn & l'Amiral de Coligny conservassent en leur pouvoir les villes de la Rochelle, de Cognac, de la Charité & de Montauban; mais à condition que ces places seroient remises au Roi, si dans l'espace de deux ans, à compter de la date du traité, tous les articles qui y étoient compris, étoient exécutés en leur entier.

Les chefs des Protestans, c'est-à-dire le Prince de Béarn, celui de Condé, & l'Amiral de Coligny, ne se fioient ni à la parole du Roi ni à celle de la Reine mere; le passé leur avoit appris à tout craindre de la fausseté de leur caractère, & ils croyoient qu'il seroit aussi imprudent que téméraire de venir à la cour, comme on les y invitoit : ç'auroit été se mettre au pouvoir de leurs ennemis & s'exposer à leur vengeance. Ils persistèrent donc dans la résolution de demeurer éloignés de la cour, & ne voulurent point quitter les villes de sûreté qui leur avoient été accordées par le traité. On mit tout en œuvre pour dissiper leurs soupçons & leur donner de la confiance : tous les articles du traité furent exactement exécutés; les ordres les plus précis furent donnés pour qu'on n'apportât aucun trouble à l'exercice de la religion réformée. S'il s'élevoit quelques dispute

entre ceux qui la professoient & les Catho-
 liques, on donnoit le tort à ceux-ci, & on
 les traitoit avec rigueur, lors même qu'ils
 avoient raison de se plaindre de ceux-là. Si
 le Roi parloit du dernier traité de paix, c'é-
 toit avec un tel air de satisfaction, qu'on
 auroit pu croire qu'il s'applaudissoit de l'a-
 voir fait : vis-à-vis même des Catholiques
 les plus zélés, il assuroit qu'il étoit résolu
 d'en exécuter tous les articles avec la plus
 grande fidélité. Souvent même il s'accusoit
 d'inconfidération d'avoir cru qu'on pouvoit
 soumettre les consciences par la force, &
 sur-tout d'avoir imaginé qu'il pourroit em-
 ployer ce moyen avec succès. Il disoit que
 nulle considération, nul motif, nulle raison
 ne pourroient à l'avenir l'engager à y avoir
 recours & à le mettre en usage : il recon-
 noissoit que s'en servir c'étoit travailler éga-
 lement à son propre malheur & à celui de
 ses sujets. Toutes ces démonstrations avoient
 un si grand air de vérité, que tous ceux
 qui en étoient les témoins & qui n'étoient
 point dans le secret, les croyoient sinceres.
 Plusieurs courtisans, mécontents du prétendu
 arrangement de leur maître, rapportoient ses
 discours avec humeur, & par-là aidoient en-
 core à tromper les Protestans & à les faire

Liv. XI.

1572.

tomber dans le piège qu'on leur tendoit.
 Liv. XI. L'Amiral, moins confiant, parce qu'il avoit
 1572. plus d'expérience, & qu'il connoissoit mieux
 son Roi & ses confidens que les jeunes Prin-
 ces, fut aussi plus ferme qu'eux à résister
 aux sollicitations qu'on lui faisoit pour qu'il
 vînt à la cour. Envain le Roi l'assuroit qu'il
 désiroit qu'il fût auprès de lui, afin de pou-
 voir lui donner des preuves de la sincérité
 de son estime & de son amitié; il répondoit
 qu'il ne pouvoit se persuader qu'il pût être
 en sûreté, où ses plus mortels ennemis, le
 Guises, étoient maîtres & exerçoient un pou-
 voir absolu.

Dans ces circonstances, il sembloit qu'il
 pour mieux tromper l'Amiral & son parti
 il auroit fallu que le Roi feignît de disgrac-
 ier les Guises, & qu'il les éloignât de la cour
 mais cette conduite auroit paru l'effet d'un
 trop grande condescendance, & par-là-mêm-
 elle auroit pu être suspecte à l'Amiral. Le
 Roi crut donc qu'il valoit mieux qu'il se con-
 tentât de faire dire à l'Amiral que ses crain-
 tes étoient chimériques, que les Guises n'a-
 voient plus sur lui le même ascendant, &
 qu'ils n'étoient plus, comme ils l'avoient été
 autrefois, maîtres du gouvernement. Pour
 donner plus de vraisemblance à cette four-

berie

berie, les Guises feignirent d'être très-mécon-
 tens, & se retirèrent de la cour. Pour don-
 ner encore plus de vraisemblance à cette con-
 duite insidieuse, le Roi offrit sa sœur Mar-
 guerite au Prince de Béarn; & un Ambassa-
 leur fut envoyé en Angleterre pour négocier
 le mariage du Duc d'Anjou avec la Reine
 Elisabeth. A tous ces moyens employés pour
 romper les Protestans, & sur-tout leurs chefs,
 on ajouta celui d'annoncer qu'on étoit dans
 la plus ferme résolution de déclarer la guerre
 à l'Espagne; & pour rendre cette résolution
 encore plus vraisemblable, on l'attribuoit au
 refus que le Roi d'Espagne faisoit de donner
 satisfaction sur certaines injures faites par ses
 sujets en Amérique à ceux du Roi de France.
 En même temps celui-ci fit offrir à l'Amiral
 le commandement de l'armée qu'il devoit en-
 voyer dans les Pays-Bas; l'assurant que dans
 cette guerre il suivroit entièrement ses conseils,
 ceux du Prince d'Orange, & du Comte Louis
 son frere.

Toute cette conduite étoit, on ne peut
 pas plus, adroite, & rien ne pouvoit être
 mieux calculé pour fasciner les yeux de l'A-
 miral. La supériorité des talens militaires de ce
 grand homme lui faisoit aimer la guerre; fin-
 èrement attaché à la religion réformée il étoit

Liv. XI.

1572.

zélé pour sa propagation & décidé à tout sacrifier pour sa défense : un rapport d'humeur, une conformité de mœurs, des principes semblables de religion & de politique, l'attachoient bien véritablement aux Princes de Nassau. Le Comte Louis étoit à la Rochelle avec lui, lorsqu'il reçut les propositions de la cour ; & ce fut lui, en quelque sorte, qui le détermina à avoir quelque confiance en la sincérité du Roi. Peu de temps après ils se rendirent l'un & l'autre à Paris : ils y furent reçus du Roi & de la Reine mere avec tant de marques d'estime, que l'Amiral ne douta plus de la vérité des sentimens de l'un & de l'autre.

Le Roi cependant continuoît toujours à dissimuler ; il ne croyoit pas qu'il fût encore temps d'exécuter le projet cruel qu'il avoit formé ; & comme il pensoit que ce qui avoit le plus contribué à tromper l'Amiral, étoient les assurances qu'il lui avoit données d'attaquer les Espagnols dans les Pays-Bas, il affecta de paroître plus que jamais occupé des préparatifs de guerre. Il fit même partir le Comte Louis pour les frontieres des Pays-Bas, afin qu'il fût à portée de faire connoître ses dispositions aux mécontents, & que, prévenus de l'arrivée prochaine de l'Amiral

& de son armée, ils fussent prêts à agir aussitôt pour la cause commune. Rien cependant n'étoit plus éloigné de la pensée du Roi, que de commencer les hostilités : mais les Protestans, qui croyoient qu'il agissoit de bonne foi, ne furent pas plutôt instruits de l'arrivée du Comte Louis, qu'ils vinrent en foule lui offrir leurs services & tous les secours dont il pourroit avoir besoin pour faire réussir l'entreprise dont ils le croyoient chargé : le zele religieux & l'esprit turbulent de ce siecle les animoient tous, & leur donnoient une chaleur & une activité incroyables.

Le Comte Louis crut qu'il étoit de la plus grande importance de profiter de cette ardeur ; il favoit que pour faciliter la réussite de l'expédition que le Prince d'Orange, son frere, alloit commencer, de même que l'invasion des François dans les Pays-Bas, il alloit se rendre maître, sur les frontieres, de quelque ville fortifiée ; & Mons étoit celle qui lui paroissoit convenir le mieux pour ses desseins. Dans cette vue il se ménagea dans cette ville un grand nombre de partisans, avec lesquels il entretint une correspondance secrete ; & ce fut par leur moyen

qu'il s'en rendit maître , de la maniere que
 Liv. XI. nous allons le dire.

1572. Le Comte Louis se mit à la tête d'un corps de troupes , composé de quatre cens cavaliers & de mille fusiliers : il prit si bien ses mesures & marcha avec tant de circonfpection , qu'il arriva au jour tombant , sans avoir été découvert , dans un bois peu éloigné de Mons. Aussitôt il y envoya douze soldats déguifés , qu'il avoit choisis de préférence , à cause de leur bravoure & de leur adresse : ils ne furent pas reconnus , & allerent loger dans une auberge , disant qu'ils étoient marchands de vin , & qu'ils avoient laissé derrière eux plusieurs chariots qui en étoient chargés. » A quelle heure , « demanderent-ils à leur hôte , » ouvre-t-on les portes de votre ville ? A toute heure , leur répondit-il , si l'on veut donner quelque argent à celui qui en garde les clefs. « Suivant ce avis , on donna au portier l'argent qu'il demanda ; il remit les clefs , & à peine le jour commençoit-il à paroître que la porte fut ouverte. Ceux qui la gardoient , en furent écartés , & le Comte Louis entra à la tête de cent chevaux. En ayant laissé quelques-uns à la porte de la ville , il la parcourut avec le reste , disant à ceux qu'il rencontroi

qu'il ne venoit pas comme ennemi , mais ~~comme~~
 comme ami , & que le Prince d'Orange mar- Liv. XI.
 choit à la tête d'une armée considérable , dans 1572.
 l'intention d'affurer leur liberté & de les dé-
 livrer de toutes les taxes , dont le Duc d'Albe
 les avoit chargés.

Cet événement ne parut produire aucune
 sensation dans la ville. Les habitans , à l'excep-
 tion de ceux qui étoient dans le secret , res-
 terent tranquillement dans leurs maisons. Le
 Comte cependant n'étoit pas sans inquiétude :
 son infanterie n'arrivoit pas ; le petit nom-
 bre de soldats qu'il avoit avec lui , n'étoit
 pas suffisant pour qu'il pût , avec leur seul
 secours , conserver sa conquête contre le
 moindre effort que pourroient faire les ha-
 bitans. Le seul parti qu'il crut devoir pren-
 dre alors , fut d'aller lui-même au devant de
 la troupe : elle s'étoit égarée dans le bois &
 avoit pris un chemin pour un autre. Le
 Comte l'ayant rencontrée , hâta sa marche ,
 & la conduisit à la porte de la ville , qu'il
 avoit crain de trouver fermée. Cette crainte
 n'étoit pas sans fondement ; car , pour peu
 que les habitans de Mons eussent voulu faire
 la résistance , ils auroient forcé les soldats
 du Comte à sortir de la ville ; & en ayant
 fermé les portes , ils auroient fait manquer

1572. Liv. XI. cette entreprise. Aussitôt que le Comte fut rentré dans la ville , son premier soin fut de faire fermer les portes , d'y établir des corps de garde , ainsi que sur les remparts ; il assembla ensuite les Magistrats , & leur expliqua quel avoit été le motif qui l'avoit engagé à se rendre maître de leur ville , & quels étoient les desseins du Prince d'Orange. Il leur donna ensuite les plus fortes assurances que ses soldats ne commettroient aucunes violences : après quoi il ordonna à tous ceux des habitans auxquels il ne pouvoit pas se fier , de lui apporter leurs armes , & les renvoya tous vaquer à leurs affaires. Pour défendre sa conquête , le Comte n'avoit pas plus de 1500 soldats ; mais peu de temps après , un grand nombre de Protestans de la Picardie & de la Champagne vinrent se joindre à lui (5).

La perte de Mons affecta vivement le Duc d'Albe ; il y fut d'autant plus sensible , qu'il s'y attendoit le moins. Il connoissoit le Comte Louis pour un homme vif , actif , ardent & entreprenant , & depuis la paix de St. Ger-

(5) Bentivoglio p. 95. Meursii Auriacus p. 79. Meteren. p. 95.

main, il avoit toujours épié jusqu'à ses moindres actions. Le bon accueil qu'il avoit reçu du Roi de France , l'avoit encore rendu plus attentif ; mais les espions qu'il avoit à Paris , trompés par les apparences , lui avoient mandé plusieurs fois que le Comte Louis jouoit à la paume : par cette maniere de s'exprimer ils avoient voulu faire entendre , qu'ils le croyoient plus occupé de ses plaisirs , que d'aucun projet important. De-là on peut juger quelle fut la surprise du Duc d'Albe , quand il apprit qu'il s'étoit emparé de Mons. On dit que dans le premier mouvement de sa colere il jetta son chapeau par terre , & que le foulant aux pieds il s'écria : « J'ai été trompé par une Toscane (Cathedrine de Médicis) ; mais avant qu'il soit peu , au lieu de lis Toscans je lui ferai sentir la piquûre des épines Espagnoles ».

Plus le Duc d'Albe examinait quelles pouvoient être les suites de la perte de Mons , plus le chagrin qu'il en ressentoit , étoit vif. Il considéroit que cette place étoit la capitale du Haynault , une des plus grandes villes & des plus peuplées des Pays-Bas ; qu'étant située sur un terrain marécageux , il seroit facile de la rendre imprenable ; que d'ailleurs , quoiqu'elle fût hors de

Liv. XI.

1572.

_____ la ligne des Barrières, elle 'étoit à peu de
 Liv. XI. distance des frontières; qu'ainfi sa poffeffion
 1572. ouvroit aux troupes étrangères l'entrée du
 pays : que le Roi de France, qui paroiffoit
 depuis quelque temps plus porté à la guerre
 qu'à la paix, ou le Prince d'Orange, pour-
 roient aifément la fecourir & l'empêcher de
 la reprendre.

Ces confidérations lui firent prendre la
 réfolution d'en entreprendre le fiége fans
 délai : mais dans le temps qu'il s'occupoit
 des préparatifs néceffaires pour cette expédi-
 tion, il reçut la nouvelle de la révolte de
 la Hollande; & que le Prince d'Orange, à
 la tête d'une nombreufe armée, alloit fe met-
 tre en marche pour fecourir les rebelles &
 achever entièrement la révolution. Dans
 cette fituation le Duc d'Albe ne perdit pas
 courage : peu épouvanté du danger qui le
 menaçoit, il travailla avec une activité in-
 croyable à fe mettre en état d'agir, de fon
 côté, avec la plus grande vigueur. En peu
 de temps il mit fur pied une armée de cinq à
 fix mille hommes de cavalerie Allemande, &
 de dix-huit mille hommes d'infanterie de la
 même nation; auxquels il joignit cinquante
 compagnies Efpagnoles, & cent cinquante
 compagnies Wallones & Flamandes. Son pre-

mier deſſein fut de diviſer ſes forces , d'en Liv. XI.
 employer une partie à reprendre les villes 1572.
 maritimes , tandis qu'avec l'autre partie il
 formeroit le ſiège de Mons. Mais , confi-
 dérant enſuite les difficultés qui ſe trouvoient
 dans l'une comme dans l'autre entrepriſe ,
 il penſa qu'il valoit mieux les tenter ſuc-
 ceſſivement & y employer toutes ſes forces.

Cette réſolution priſe , il fallut décider Conſeil de guerre.
 vers quel côté on les porteroit : ſi ce ſeroit
 d'abord contre les révoltés , ou contre Mons.
 Dans une circonſtance auſſi délicate , le Duc
 d'Albe ne voulut rien faire , ſans prendre
 auparavant l'avis de ſes principaux officiers.
 Il les aſſembla pour cet effet. Un des plus
 conſidérables étoit le Marquis de Vitelli ,
 également diſtingué par ſa naiſſance , ſon
 rang & ſes talens militaires ; il jouiſſoit d'une
 grande conſidération : ſon avis fut , qu'il fal-
 loit commencer par les villes maritimes :
 » Les provinces de l'intérieur , dit-il , ſont ,
 » il eſt vrai , expoſées à être attaquées , ſoit
 » du côté de la France , ſoit du côté de
 » l'Allemagne ; mais en ſuppoſant qu'elles le
 » fuſſent , il ſeroit plus facile enſuite de re-
 » prendre les villes dont l'ennemi ſe feroit
 » emparé , que celles de la Hollande & de
 » la Zélande : les habitans de celles-là ſont

» plus fideles que ceux de celles-ci , qui
 Liv. XI. » sont infectés de l'esprit d'innovation en
 1572. » matiere de religion. D'ailleurs , les Hugue-
 » nots qui sont sous les ordres du Comte
 » Louis , destitués de tout secours , feront
 » bientôt forcés de se disperser ; car je ne
 » puis me persuader que la France , qui jus-
 » qu'à présent a toujours fait paroître le plus
 » grand zele pour la véritable religion ,
 » veuille se déshonorer en favorisant les en-
 » treprises de ses sujets rebelles , qui ne sont
 » animés que par le désir de détruire cette
 » même religion. Les troupes Allemandes ,
 » qui sont aux ordres du Prince d'Orange ,
 » ont été levées à la hâte : elles sont indis-
 » ciplinées , & le motif qui les attache à
 » leur drapeau , est leur paie , comme le
 » pillage est celui qui les détermine au com-
 » bat. Ainsi du moment qu'ils n'auront plus
 » l'espérance de s'enrichir , on les verra
 » abandonner leurs chefs , se venger d'eux
 » & retourner dans leur patrie , plutôt que
 » de s'exposer à la fatigue & aux dangers
 » des sièges. Nous pouvons donc , continua
 » le Marquis de Vitelli , remettre à un temps
 » plus convenable le siège de Mons , & ne
 » pas nous occuper présentement de la con-
 » servation des frontieres du côté des ter-

» res : au lieu que l'état actuel des pro-
 » vinces maritimes est tel, qu'il n'admet au-
 » cun délai. Le venin de l'Hérésie infecte
 » tous leurs habitans ; un esprit de vertige
 » s'est répandu sur eux : devenus frénéti-
 » ques, ils se livrent aux excès les plus
 » extravagans contre l'Eglise & contre le
 » Roi. Pour peu qu'on retarde à les foumet-
 » tre, il faudra peut-être perdre l'espoir
 » même de les attaquer. La situation de ces
 » villes les rend déjà très-fortes : bientôt el-
 » les deviendront imprenables. Chaque pas-
 » sage de riviere occupera un corps de
 » troupes ; il faudra une armée pour s'em-
 » parer d'un canal, & toute une campagne
 » pourra à peine suffire pour un siège. Con-
 » fidez que ces villes peuvent en tout-
 » temps être ravitaillées ; que par le moyen
 » de la mer & des rivières, on peut, dans
 » quelque saison que ce soit, y porter des
 » secours de France, d'Allemagne ou d'An-
 » gleterre ; tandis que leur flotte empêchera
 » les secours d'Espagne de parvenir aux as-
 » siégeans. Le Prince d'Orange, d'ailleurs,
 » Gouverneur depuis long-temps de ce Pays,
 » y possède de grands biens ; il a des liai-
 » sons très-étroites avec les personnes qui y
 » ont le plus de crédit, & comme c'est-là

Liv. XI.

1572.

————— » qu'il a levé d'abord l'étendard de la ré-
 Liv. XI. » volte, c'est-là aussi qu'il prétend établir le
 1572. » siège de son empire usurpé, qu'il est si
 » ambitieux de soutenir. Attaquons d'abord
 » l'ennemi dans son fort ; & quand nous
 » l'en aurons chassé, il nous fera facile de
 » l'empêcher de s'établir ailleurs. »

Telles furent les raisons qu'employa le
 Marquis de Vitelli, pour engager le Duc
 d'Albe à remettre à un autre temps le siège
 de Mons. Si son avis eût été suivi, il au-
 roit pu arriver que la République des Pro-
 vinces-Unies ne se feroit jamais établie, &
 qu'elle ne subsisteroit pas aujourd'hui. Les
 villes révoltées n'étoient pas encore alors en
 état de défense, & si l'on les eût attaquées,
 comme le vouloit le Marquis de Vitelli,
 elles n'auroient pas pu résister longtemps à
 des forces aussi grandes que celles que le
 Duc d'Albe auroit employées contre elles.
 Amsterdam & Middelbourg ne s'étoient pas
 encore déclarées ; leurs vaisseaux réunis à
 ceux que l'Espagne auroit pu envoyer, au-
 roient formé une armée navale bien supé-
 rieure à celle des Protestans, qui alors se
 feroient vus réduits à la dure nécessité de se
 soumettre aux conditions que Philippe auroit
 voulu leur prescrire.

Il ne pouvoit réfultcr d'auffi fâcheufes conféquences de laiffer Mons encore quelque temps au pouvoir du Comte Louis , ni même de la conquête de quelques autres places qu'auroit pu faire le Prince d'Orange , que celles que le Marquis de Vitelli avoit prédit que produiroit toute efpece de retardement à l'attaque des villes maritimes qu'il propofoit. Dans un pays ouvert , comme l'eft la Flandre , c'eft toujours de la force ou de la foibleffe des armées que dépend le fort des villes ; il y avoit tout lieu de croire que le Duc d'Albe pourroit toujours employer contre les révoltés des armées plus nombreuses & mieux disciplinées que celles que ceux-ci lui oppoferoient , fur-tout après avoir remis fous l'obéiffance de fon maître les villes maritimes ; parce qu'alors étant maître de la mer , il auroit eu la facilité de tirer continuellement de l'Efpagne de nouveaux renforts de troupes.

Quelque juftes que fuflent ces réflexions , on pouvoit en faire d'autres , qui en affoibliffoient la force. L'objet fur lequel on délibéroit , étoit de ceux dont on ne peut guere juger fainement qu'après l'exécution ; & fouvent après l'événement le parti qui paroiffoit auparavant être le meilleur , ne

 Liv. XI.

1572.

paroît plus tel. D'ailleurs, on doit considé-
 Liv. XI. rer qu'alors le Duc d'Albe ne connoissoit
 1572. pas encore toutes les difficultés qu'on a à
 surmonter dans les sièges des villes situées
 dans un Pays aussi coupé par la mer, les ri-
 vieres & les canaux, qu'étoit celui des
 provinces maritimes : peut-être aussi ne pré-
 voyoit-il pas les efforts prodigieux que fi-
 rent les révoltés dans la suite pour soutenir
 la guerre, & pour défendre leurs villes. Il
 étoit aussi raisonnable qu'il soupçonnât dans
 le Roi de France le dessein de faire la guerre
 à l'Espagne ; qu'il craignit sur-tout qu'on lui
 reprochât de ne s'être pas opposé aux rava-
 ges que le Prince d'Orange feroit dans les
 Pays riches & fertiles de l'intérieur, & que
 ce ne fût une tache pour sa gloire. Si l'on
 considère aussi le caractère du Duc d'Albe,
 on pourra croire qu'il influa beaucoup sur le
 parti qu'il prit. Ce Général étoit violent,
 vindicatif, fier & altier ; il haïssoit person-
 nellement le Prince d'Orange, qui avoit été
 autrefois son rival de crédit & de faveur : il
 l'étoit alors de gloire. On peut donc présu-
 mer que ce fut le désir de la vengeance
 qui le décida à faire le siège de Mons,
 de préférence à celui des villes mariti-
 mes.

Quand le Duc d'Albe eut pris cette réso-
 lution , il donna ordre aux garnisons de Rotterdam & de Delfshaven , de le venir joindre. Ces villes étoient les seules de Hollande , où il y eût alors garnison Espagnole. Quand ce renfort fut arrivé , le Duc d'Albe envoya son fils Frédéric de Toledé , Noirarmes & Vitelli , avec une partie de ses troupes , former le blocus de Mons. Les habitans de cette ville , qui , lors de l'arrivée du Comte Louis , avoient pris de lui les idées les plus défavorables , craint son gouvernement & soupçonné ses intentions , étoient revenus de leur prévention , s'estimoient même heureux de lui obéir & travailloient sous ses ordres , sans répugnance & avec activité , à mettre la ville en état de résister à l'attaque des Espagnols. Les fortifications furent réparées , & l'on fit des amas considérables de vivres & de munitions. A peine les troupes Espagnoles eurent-elles commencé leurs dispositions pour investir la place , que la garnison fit de fréquentes sorties , qui les fatiguerent beaucoup.

Le Comte Louis avoit cependant envoyé Genlis à Paris , pour instruire le Roi de France de l'heureux succès de son entreprise sur Mons , & solliciter le secours de troupes

Liv. XI.

1572.

Siège de Mons.

qu'on avoit promis de lui envoyer. Genlis
 Liv. XI. avoit été reçu d'une manière à lui persuader
 1572. qu'on apprenoit avec plaisir la nouvelle qu'il
 apportoit ; on avoit même ordonné de faire
 des levées de soldats. Cette conduite n'étoit
 rien moins que sincère ; on vouloit gagner
 du temps ; on étoit bien résolu de ne pas
 secourir le Comte Louis , & on comptoit
 qu'avant que les levées fussent faites & ras-
 semblées , on pourroit exécuter l'horrible
 projet qu'on avoit conçu depuis long-temps.
 Mais l'activité de l'Amiral trompa l'attente
 du Roi & de ses confidens. Comme on avoit
 donné à ce grand homme un pouvoir sans
 bornes dans l'administration , il en fit usage
 pour hâter les levées ; de manière qu'elles
 furent prêtes à marcher bien plutôt qu'on
 ne comptoit. Genlis , peu de semaines après
 son arrivée , eut à ses ordres un corps de
 quatre à cinq mille hommes d'infanterie , &
 de quatre cens de cavalerie. L'Amiral & le
 Comte Louis , d'accord sur leur marche ,
 vouloient que Genlis prit le chemin de Cam-
 bray ; ils pensoient qu'en suivant cette rou-
 te , il ne feroit point attaqué dans sa mar-
 che par les Espagnols , & iroit , avec sû-
 reté , se joindre à l'armée du Prince d'Or-
 range. Genlis pensa différemment ; il vou-

loit priver le Prince d'Orange de la gloire de faire lever le siège de Mons & s'en ré-
 ferver seul l'honneur; & il pensoit qu'avec le corps qu'il alloit avoir à ses ordres, il
 pourroit obliger les Espagnols à se retirer.
 Ceux-ci furent instruits par la cour de France
 du jour de son départ, & de la route qu'il
 devoit prendre. Toledé aussi-tôt leve le blo-
 cus, rassemble ses troupes, se met à leur
 tête, & s'avance vers les frontieres, dans
 la croyance de rencontrer Genlis & de le
 combattre, avant qu'il pût être assez proche
 de la ville pour être secouru par le Comte
 Louis, qui, sortant de la ville, pourroit,
 à la tête de sa garnison, attaquer par derriere
 les Espagnols, à l'instant que le combat s'en-
 gageroit avec Genlis.

A peine Toledé étoit-il arrivé au village
 de St. Guillain, situé à quelques milles de
 Mons, que ses coureurs vinrent lui donner
 avis que les ennemis étoient entrés dans un
 bois voisins, & qu'il pourroit les attaquer
 avec avantage au moment qu'ils en fortiroient.
 Toledé donna ordre aussi-tôt à toute sa ca-
 valerie de se porter vers le bois, & la sui-
 vit avec toute son infanterie. Arrivés à l'en-
 trée du bois, ses cavaliers en apperçurent
 une centaine de ceux des ennemis, qui pa-

Liv. XI.

1572.

roissoient y être venus pour reconnoître. Les
 Liv. XI. Espagnols les attaquèrent , les forcerent de
 1572. rentrer dans le bois , y entrèrent avec eux ,
 les poursuivirent & ne s'arrêterent que lorsqu'ils apperçurent le corps entier des troupes de Genlis. L'arrivée des fuyards y jetta le désordre & la confusion , au point qu'il fut impossible à Genlis de mettre ses troupes en bataille avant l'arrivée de Toledé , qui , ayant joint son infanterie à sa cavalerie , attaqua les François. Si l'attaque fut vive , la défense ne le fut pas moins. L'affaire dura deux heures. Les François furent obligés de plier & de chercher leur salut dans la fuite. Il en resta deux mille sur la place , & un grand nombre fut tué en fuyant , tant par les Espagnols , qui les poursuivoient , que par les habitans des campagnes , qui de cette maniere se vengerent des insultes qu'ils en avoient reçues auparavant. Genlis fut fait prisonnier. On le conduisit à Anvers , & on le mit dans la citadelle , où il mourut subitement. Sa mort fut attribuée au poison. Cette victoire coûta peu aux Espagnols.

Arrivée
 du Duc
 d'Albe devant Mons. Peu de jours après cette victoire , Toledé retourna devant Mons , & ne tarda pas à être joint par le Duc d'Albe. Le premier soin de ce prudent général fut de mettre ses

retranchemens à couvert de toute insulte, Liv. XI.
 tant du côté de la ville, contre les forties 1572.
 de la garnison, que du côté de la campagne,
 contre les entreprises du Prince d'Orange.
 Pour cela, ils les fit entourer d'un double
 fossé & d'un double rempart. Il fit élever
 ensuite plusieurs batteries, dont le feu fut
 terrible & continu. Les assiégés, de leur
 côté, ne montrèrent pas moins d'ardeur à se
 défendre. Le Comte Louis, & le brave la
 Noue, qui avoit acquis dans les guerres ci-
 viles de France une gloire immortelle, les
 animoient par leurs discours, les excitoient
 par leur exemple, & dirigeoient toutes leurs
 opérations.

Mais, quels que fussent le courage des as- Le Prince
d'Orange
vient dans
les Pays-
Bas.
 siégés, & l'habileté de ceux qui les com-
 mandoient, ils ne pouvoient se flatter seuls
 de forcer les Espagnols à se retirer; leur sa-
 lut dépendoit du Prince d'Orange. Ce Prince
 étoit entré dans les Pays-Bas; il y avoit
 pénétré & s'étoit avancé jusqu'à Ruremonde.
 Le gouvernement de cette ville étoit entre
 les mains de quelques Catholiques-Romains,
 qui refuserent de fournir aux troupes du
 Prince les vivres qu'il leur faisoit demander.
 Ce refus, accompagné de propos insolens &
 fiers, irrita le Prince & anima ses soldats,

Guillaume avoit des intelligences dans Ruremonde ; plusieurs de ses habitans lui étoient attachés : assuré de leurs dispositions, il forma une vigoureuse attaque contre une des portes de la ville. Les Catholiques-Romains la soutinrent avec le plus grand courage ; mais tandis qu'ils étoient occupés de ce côté, les Protestans introduisoient le Prince & ses soldats par une autre porte. Ces derniers, sourds alors à la voix de leur commandant, se livrerent à toute leur fureur : le Prince voulut en vain la réprimer : les maisons des citoyens furent pillées, les églises profanées, plusieurs prêtres & un grand nombre de Catholiques furent égorgés. Les historiens Papistes ont reproché à Guillaume toutes ces cruautés : s'ils avoient été mieux instruits, ils auroient su que ce Prince avoit fait publier une défense expresse de commettre aucune violence : moins prévenus, ils auroient senti qu'il étoit de son intérêt politique d'empêcher ces désordres, qui ne pouvoient qu'aliéner les habitans des autres villes. D'ailleurs, la conduite qu'a tenu ce grand-homme dans nombre d'occasions, prouve combien son caractère étoit éloigné de la cruauté & de la barbarie.

La possession de Ruremonde étoit pour le

Prince d'Orange d'une grande importance ; elle lui assuroit le passage de la Meuse : il Liv. XI.
 y laissa une forte garnison, & se porta avec 1572.
 toute son armée vers le Hainaut. La ville
 de Malines lui ouvrit ses portes, à l'instiga-
 tion du Sieur de Dorp : y ayant aussi laissé
 garnison, il marcha sur Louvain, qui re-
 fusa de le recevoir ; mais ses habitans, pour
 éviter les horreurs d'un siège, offrirent de
 payer une forte contribution. Cette offre fut
 acceptée, parce que le Prince considéra que
 le temps qu'il emploieroit à faire la con-
 quête de Louvain, feroit mieux employé à
 les conquêtes plus importantes. Nivelles,
 Dieft, Lichem, Tirlemont, & plusieurs au-
 tres villes passèrent ensuite en son pouvoir ;
 les unes ouvrirent leurs portes par crainte,
 les autres par amour. Il se rendit maître,
 par surprise, de Dendermonde & d'Oude-
 narde. Ses soldats y commirent les plus grands
 désordres : emportés par leur haine frénéti-
 que contre les ecclésiastiques, ils se livre-
 rent à toutes leurs fureurs, sans que leurs
 officiers pussent les en empêcher. Le Prince
 d'Orange s'arrêta peu dans toutes ces villes,
 & cependant ne put entrer dans le Hainaut
 qu'au commencement du mois de Sep-
 tembre.

Liv. XI. Son armée alors étoit de plus de vingt mille hommes ; mais il se voyoit à la veille de manquer d'argent. Les Etats d'Hollande lui avoient accordé une somme considérable ; les exilés lui avoient envoyé la plus grande partie de l'argent qu'ils avoient pris sur les Espagnols ; ses amis avoient ramassé de grandes sommes , qu'ils lui avoient fait passer : mais toutes ces sommes se trouvoient épuisées par les dépenses énormes qu'il avoit été forcé de faire , tant pour lever des soldats , les équiper , les faire subsister , que pour acheter des armes , de l'artillerie & des munitions de guerre. Dans cette situation il auroit été bien important pour lui que la cour de France eût tenu la promesse qu'elle lui avoit fait de lui envoyer des secours ; mais le Prince alors étoit sans espérance de ce côté-là. Après deux ans de dissimulation , de fourberie & de mensonge , Charles IX , sa mere & les Guises , venoient d'exécuter cet horrible projet , dont l'histoire ne fournit pas d'exemple. Les artifices qu'on avoit mis en œuvre pour tromper les chefs du parti des Protestans , avoient eu tout le succès qu'on en attendoit ; presque tous étoient tombés dans le piège qu'on leur avoit tendu.

Il y avoit quelques mois que l'Amiral de ~~Coligny~~ Coligny étoit à la cour ; il y recevoit cha-
 que jour du Roi de nouvelles preuves d'esti-
 me & d'amitié. Ce Monarque perfide mar-
 quoit aussi un attachement particulier à ses
 amis ; il leur donnoit la préférence dans tou-
 tes les occasions : ils l'entouroient au con-
 seil, dans ses appartemens, dans ses prome-
 nades. Cette conduite, tenue pour ôter à
 l'Amiral toute espece de méfiance, avoit
 produit l'effet qu'on en attendoit ; d'autant
 que lorsque Coligny demanda la permission
 d'aller passer quelques mois à Châtillon pour
 arranger ses affaires domestiques, elle lui fut
 accordée sans aucune espece de répugnance.
 Dans le vrai, on avoit saisi avec empresse-
 ment cette occasion de l'affermir de plus en
 plus dans la confiance qu'on vouloit lui ins-
 pirer. L'Amiral pouvoit se dire : » si l'on
 eût voulu me tendre un piège, en m'atti-
 rant à la cour, souffriroit-on que je m'en
 éloigne ? « Depuis ce moment, il vécut
 dans la plus grande sécurité. Dans le même
 temps le Roi ayant témoigné à l'Amiral qu'il
 lui feroit grand plaisir de le voir réconcilié
 avec les Guises, Coligny n'y apporta aucun
 obstacle, ne montra aucune répugnance, &
 consentit qu'ils revinssent à la cour ; d'où,

Liv. XI.

1572.

Réconci-
 liation de
 Coligny &
 du Duc de
 Guise.

_____ comme nous l'avons dit plus haut, ils s'é-
 Liv. XI. toient éloignés volontairement pour mieux
 1572. tromper l'Amiral & son parti. Peu de jours
 après le Duc de Guise arriva à la cour,
 accompagné d'un grand nombre de gentilshom-
 mes qui lui étoient dévoués; il vit l'Amiral
 chez le Roi, & ce fut même en présence de
 ce Prince que se fit la réconciliation. L'Ami-
 ral agissoit de bonne foi; il n'en étoit pas
 de même du Duc de Guise, & bientôt on
 connut qu'il n'étoit rien moins que sincère.

La funeste catastrophe qu'on préparoit de-
 puis deux ans, fut annoncée par la mort de
 la Reine de Navarre (6), que son esprit,
 l'étendue de son génie, & la grandeur de
 son ame avoient rendue formidable aux Gui-
 ses & à leur parti. Sa maladie fut courte, &
 l'on ne crut pas sa mort naturelle.

Peu de temps après un partisan du Duc de
 Guise attentat aux jours de l'amiral (7);

(6) D'Aubigny le pensoit; cette Princesse, sui-
 vant cet auteur, n'avoit de femme que son sexe;
 son ame étoit toute entière propre aux choses vi-
 riles, son esprit aux grandes affaires & son cœur
 supérieur aux plus grandes adversités.

(7) Ce fut Maurevert qui blessa l'Amiral d'un
 coup d'arquebuse. On lit dans les auteurs du temps,
 mais

mais cet événement , qui d'abord alarma beaucoup les Protestans , ne fit rien perdre à l'Amiral de la confiance qu'il avoit dans la sincérité des sentimens du Roi & de la Reine. Il voyoit l'un & l'autre si touchés du danger qu'il avoit couru , qu'il n'eut aucun soupçon de la part qu'ils y avoient ; de manière que tous les Protestans , à son exemple , renoncèrent à la résolution qu'ils avoient prise de pourvoir à leur sûreté : & ce fut cette sécurité qui les livra sans défense à leurs ennemis , la nuit du 24 Août 1572.

Le Duc de Guise fut le principal acteur de cette scene horrible , dont la France & la religion rougissent encore aujourd'hui (8). En un instant on vit l'esprit féroce & cruel de Guise se répandre sur tous les Catholi-

que Coligny attribua cet attentat au Duc de Guise : ce soupçon étoit fondé , puisque le Duc de Guise , qui n'avoit que treize ans , lors de l'assassinat de son pere , & dont l'Amiral étoit accusé , avoit juré qu'il ne mourroit pas sans venger sa mort.

(8) L'action exécrationnable , dit Perefixe , qui n'a jamais eu & qui n'aura , s'il plaît à Dieu , jamais de semblable. A la honte du 18e. siècle , nous avons vu un prêtre en faire l'éloge.

~~Les~~ques Romains & les animer , de maniere
 Liv. XI. qu'aucun de ceux qu'il voulut employer ne
 1572. réprouva son abominable projet. L'Amiral fut
 la premiere victime qu'il immola à sa fureur ;
 quelques jours auparavant il le pressoit dans
 ses bras & lui juroit une amitié à toute
 épreuve.

Coligny mourut avec ce courage & cette
 tranquillité qui caractérisent les grands hom-
 mes : » jeune homme , « dit-il à Besme,
 qui étoit à la tête des assassins que le Duc
 de Guise avoit envoyés chez lui pour lui
 donner la mort ; » vous devriez respecter
 » mes cheveux blancs (9) : mais exécutez
 » les ordres dont vous vous êtes chargé ;
 » vous ne pouvez abrégér ma vie que de
 » quelques jours. « A peine avoit-il pro-
 noncé ces mots , que Besme lui plongea son
 épée dans le sein. Aussitôt tous ses amis ,
 tous ses domestiques furent massacrés ; parmi
 eux étoit le brave Guerchy , son Lieute-
 nant , & le jeune & aimable Teligni , son
 gendre , dont les graces touchantes avoient
 gagné même le cœur féroce de Charles &
 tenu quelque temps suspendu le glaive de

(9) Coligny avoit alors environ 55 ans,

ses assassins. Plus de dix mille périrent dans la seule ville de Paris, & l'on évalua à cinquante & même soixante mille, ceux qui furent immolés dans les provinces. Liv. XI.
1572.

On a prétendu que le projet impie du massacre de la St. Barthelemy avoit été suggéré par Philippe II à la Reine mere ; & que ce fut le Duc d'Albe, qui, par ordre de son maître, lui en avoit donné le plan dans les conférences qui se tinrent à Bayonne, en 1569. Ce qui est certain, c'est que la nouvelle de ce funeste événement causa à Madrid une joie excessive. Philippe en fit rendre à Dieu de solennelles actions de grace ; il écrivit à Charles IX une lettre de félicitation sur l'heureuse réussite de cette entreprise. La nouvelle qu'on en reçut dans les Pays-Bas, y produisit un effet bien contraire ; elle y répandit parmi les Protestans la plus grande consternation : plus ils s'étoient flattés du secours de la France pour être délivrés du joug Espagnol, plus ils furent découragés quand ils apprirent qu'ils ne devoient plus y compter.

Le Prince d'Orange, plus qu'aucun autre, fut vivement touché de cette triste nouvelle ; outre que cet événement lui ôtoit tout espoir d'être à l'avenir secouru par un Prince puis-

— fant, qu'il avoit eu tant de sujet de croire son
 Liv. XI. ami; il craignoit que cette grande révolution
 1572. ne produisît sur ses troupes l'effet le plus
 funeste, sur-tout les François, qui pouvoient
 n'être entrés à son service que dans la per-
 suasion que leur Souverain l'aideroit de tou-
 tes ses forces dans son entreprise.

Opéra- Dans ces circonstances, le Prince d'Orange
 tions du jugea qu'il devoit pousser ses opérations avec
 Prince la plus grande vigueur; il crut que s'il n'avoit
 d'Orange. quelques succès marqués, il lui seroit impos-
 sible de faire subsister son armée, & même
 d'empêcher ses troupes de se débander. En
 conséquence, il marcha vers Mons, dans
 l'intention, non-seulement, d'en faire lever
 le siege, mais encore de combattre les as-
 siégeans, & de les engager à en venir à une
 action générale.

Le Duc d'Albe, instruit de sa marche, avoit pénétré son dessein, & ne négligea rien pour en empêcher l'exécution. Plusieurs ren-
 forts de troupes Allemandes qu'il venoit de
 recevoir, rendoient son armée bien supé-
 rieure par le nombre à celle du Prince d'O-
 range; elle l'étoit aussi pour la discipline; de
 maniere qu'il ne devoit pas craindre d'en ve-
 nir aux mains, s'il ne lui étoit pas possible
 de l'éviter. Mais comme il savoit que le sort

des armes dépend souvent du plus petit événement, que la prudence humaine ne peut quelquefois prévoir; & qu'il considéreroit aussi que le défaut de subsistance pouvoit empêcher l'ennemi de tenir long-temps la campagne, & que son armée alors se disperseroit; il résolut d'éviter, autant qu'il pourroit, le combat, & de se conduire avec le Prince d'Orange, comme il l'avoit fait lors de la première expédition: il pensoit qu'en temporisant il le détruiroit peu-à-peu, sans le combattre & sans rien hasarder. En conséquence de cette résolution il fit ses dispositions, de manière qu'en même temps qu'il investit la ville, il empêcha qu'aucun secours n'y entrât. Il mit son camp hors de toute insulte. Tous les passages qui conduisoient à la ville furent gardés, & défendus par de bons retranchemens: lui-même conduisit les travaux & les poussa avec tant d'activité, qu'il mit le Prince d'Orange dans l'impossibilité de forcer ses lignes: il ordonna aussi à ses troupes d'éviter jusqu'à la plus légère escarmouche, quand bien même elles y seroient vivement provoquées par l'ennemi.

Un détachement de cinq cens chevaux fut envoyé à la découverte; il en rencontra bientôt un des ennemis composé aussi de cinq

cens cavaliers Allemands. Le Comte Henri,
 Liv. XI. le plus jeune des freres du Prince d'Orange,
 1572. le commandoit : c'étoit sa premiere campagne ; ce jeune Prince , animé du désir de se distinguer par quelque action d'éclat , attaqua les Espagnols , rompit leurs rangs , en tua un grand nombre , & mit le reste en fuite. Le Prince d'Orange s'approcha alors le plus près qui lui fut possible des retranchemens de l'ennemi , & mit son armée en bataille.

Ce petit échec , loin de faire changer de résolution au Duc d'Albe , ne fit que l'affermir dans le parti qu'il avoit pris d'éviter le combat. Envain le Prince d'Orange mit tout en œuvre pour l'y engager ; il changea fréquemment la position de son camp ; il intercepta des convois ; il attaqua les fourrageurs ; il envoya de tout côté des partis ; tout fut inutile : les Espagnols resterent constamment dans leurs retranchemens.

Plusieurs d'entre eux , il est vrai , murmuroient de la conduite de leur général ; plusieurs même de ses principaux officiers le pressoient vivement de ne pas souffrir plus long-temps les bravades de l'ennemi & de le combattre. Le plus ardent de tous étoit le Comte d'Isenberg , Archevêque de Cologne : un sang bouillant couloit dans ses veines ; il

ne respiroit que la guerre & les combats: Liv. XI.
 la conduite du Duc d'Albe le révoltoit; il ne 1572.
 pouvoit goûter ses principes , & souffroit
 avec impatience les entraves qu'il vouloit
 mettre à son courage. Mais le Duc , ferme
 & inébranlable dans le parti qu'il avoit pris ,
 ne se laissoit pas plus émouvoir par les sol-
 licitations de ses amis que par les artifices de
 l'ennemi. „ Tous les événemens sont incer-
 » tains , disoit-il , & le plus incertain de tous
 » est celui d'une bataille. Ce n'est pas de
 » combattre , ajoutoit-il , qu'un général doit
 » s'occuper , mais de vaincre ; & quand il
 » peut parvenir à son but par d'autres moyens
 » que le combat , il doit éviter l'un & em-
 » ployer les autres. ”

Le Duc d'Albe étoit bien dédommagé des
 plaintes & des murmures de l'Archevêque de
 Cologne , par les inquiétudes que sa conduite
 caufoit au Prince d'Orange. Ces inquiétudes
 étoient , on ne peut pas , plus vives ; il sen-
 toit que s'il ne forçoit pas l'ennemi à lever
 le siege de Mons , son armée ne tarderoit
 pas à se débänder. Tous les environs avoient
 été ravagés & ne pouvoient lui fournir des
 subsistances : il falloit donc qu'il en fît venir
 de fort loin , & ses finances n'y pouvoient
 suffire. Dans cette position cruelle , ne con-

1572. **Liv. XI.** sultant que le désespoir, le Prince prit la téméraire résolution d'attaquer l'ennemi dans ses lignes. La nécessité seule pouvoit justifier cette hazardeuse entreprise : elle échoua ; si l'attaque fut vigoureuse, la défense ne le fut pas moins ; le Prince fut repoussé, & perdit beaucoup de monde.

N'ayant plus d'espérance d'engager l'ennemi au combat, ou de le forcer à lever le siege, Guillaume prit la résolution d'évacuer le Hainaut ; mais avant il voulut tenter de faire passer aux assiégés des secours qui les missent en état de tenir jusqu'à ce que le mauvais temps & l'hiver forçassent le Duc d'Albe à lever le siege. On ne pouvoit arriver jusqu'à la ville que par un seul passage, & ce passage étoit défendu par un fort gardé par un corps de troupes ; c'étoit l'élite de l'armée Espagnole : Sanche d'Avila & Jules Romero le commandoient. Mille fantassins & deux mille cavaliers d'élite furent envoyés par le Prince pour les combattre & forcer le passage ; ils attaquèrent avec la plus grande intrépidité, & furent reçus de même : l'action fut vive, mais tout l'avantage étoit pour les Espagnols ; l'artillerie du fort les protégeoit : ils firent mordre la poussière à un grand nombre des assaillans, & forcèrent les

autres à se retirer. Tant que dura le combat, les deux armées se canonnerent, & l'artillerie de la ville ne cessa de tirer. Liv. XI.
1572.

Le Prince d'Orange, persuadé qu'il ne pouvoit jetter aucun secours dans Mons, ni forcer le Duc d'Albe à combattre, prit le parti de la retraite. Il décampa; & le lendemain le Duc d'Albe le suivit avec une partie de son armée. Ce fut alors que le général Espagnol déploya tout son génie, & se servit de toute son habileté pour empêcher son ennemi de retourner vers Mons, & pour éviter d'en venir aux mains. Bientôt il apprit que le bon ordre qui, jusqu'alors, avoit régné dans le camp de l'ennemi, n'y étoit plus; & que depuis que le Prince d'Orange avoit échoué dans l'entreprise qu'il avoit tentée pour secourir les assiégés, ses soldats n'avoient plus en lui la même confiance qu'auparavant, & que, malgré tous ses soins, il ne pouvoit plus maintenir parmi ses troupes cette discipline rigide, à laquelle il les avoit habituées, & sans laquelle une armée, quelque nombreuse qu'elle soit, ne peut être formidable. Le moment étoit favorable: le Duc d'Albe voulut en profiter; il fut lui-même reconnoître la position de l'ennemi & la situation de son camp, & résolut de l'at-

Le Prince
quitte le
Hainaut.

taquer la nuit suivante. Jules Romero fut
 Liv. XI. chargé de l'entreprise : on lui donna 2000 fan-
 1572. tassins , qui tous eurent ordre de mettre sur
 leur armure une chemise , afin de pouvoir se
 reconnoître dans l'obscurité. Arrivés à la pre-
 miere garde du camp , dont une partie étoit
 endormie , ils l'enfoncerent , & en firent un
 massacre affreux. Le bruit des armes , les
 cris des combattans , les gémissemens des
 blessés & des mourans , répandirent rapide-
 ment l'alarme dans tout le camp : se croyant
 attaqué par toute l'armée Espagnole , on
 s'occupe peu du soin de se défendre ; chacun
 cherche son salut dans la fuite : l'effroi & la
 terreur étoient encore augmentés par les
 flammes qui dévoroient les tentes , auxquel-
 les les Espagnols avoient mis le feu dès le
 commencement de l'action. Mais si , par-là ,
 ils causerent la mort à un grand nombre de
 leurs ennemis , qui périrent dans les flam-
 mes ; ils découvrirent aux autres qu'ils n'é-
 toient pas en aussi grand nombre qu'on le
 pensoit , en faisant connoître le véritable en-
 droit de l'attaque ; ils faciliterent par-là au
 Prince d'Orange les moyens de se défendre
 & de les repousser. Mais les Espagnols ne
 lui en laisserent pas le temps , & se retire-
 rent aussi-tôt qu'ils s'apperçurent qu'on avoit

pris les armes & qu'on alloit tomber sur eux:
à la faveur des ténèbres, ils rentrèrent dans
leur camp. Les Espagnols perdirent très-peu
de monde dans cette action, qui coûta cinq
cens hommes au Prince d'Orange.

Liv. XI.

1572.

Mais cet événement lui fut moins funeste
par la perte des hommes, que par les suites
qui en résulterent. Avant cette catastrophe
les soldats du Prince méprisoient les Espa-
gnols, parce qu'ils les voyoient éviter le
combat; mais après les avoir vus au milieu
de leur camp, y porter la mort & incendier
leurs tentes, ils s'en firent une idée qui les
remplissoit de terreur & de consternation.
Sans attendre l'ordre de leur chef, on les
vit dès la pointe du jour quitter leur camp,
& y laisser une partie de leurs équipages.
Injustes même à l'égard de leur Général, ils
lui imputoient le malheur qui venoit de leur
arriver, & qui étoit plutôt une suite de leur
négligence à suivre ses ordres. Ils se plai-
gnoient avec amertume, de ce qu'au-lieu de
les enrichir des dépouilles des ennemis, on
les avoit menés dans les Pays-Bas pour les
exposer à la fatigue la plus grande & à
des souffrances infinies. Ce fut avec bien de
la peine que le Prince parvint à les calmer,

_____ & même à les détromper de la mauvaise idée
 Liv. XI. qu'ils avoient prise de lui.

1572. Pendant que cela se passoit dans l'armée du Prince d'Orange, les Officiers du Duc d'Albe s'efforçoient de lui persuader de se mettre à la poursuite des ennemis & de les harceler sans cesse jusqu'à ce qu'on les eût chassés entièrement des Pays-Bas. Le Duc d'Albe, constant dans ses principes, pensoit différemment & ne leur répondoit que par ce vieux proverbe : *il est plus sage de faire un pont à l'ennemi qui fuit, que de le réduire au désespoir.*

Ainsi, tandis qu'il étoit en marche pour ramener ses troupes au camp de Mons, le Prince d'Orange conduisoit son armée vers Malines : il resta quelques jours dans cette ville pour faire reposer ses soldats ; il en partit ensuite, dirigea sa marche vers le Nord & s'arrêta à Orsoy, dans le Duché de Cleves. Là ses soldats se mutinèrent de nouveau, & même avec beaucoup plus de violence qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors. Ils tinrent des assemblées, où ils délibérèrent si, pour se procurer le paiement de ce qui leur étoit dû de leur solde, ils ne livreroient pas le Prince d'Orange au Duc d'Albe. Les principaux officiers, à qui ils

osèrent en faire la proposition, loin d'acquiescer à cet horrible projet, leur en marquerent la plus grande indignation; ils étoient tous persuadés que Guillaume n'avoit rien fait, que le plus habile général n'eût fait en sa place; ils savoient que lorsqu'il avoit formé son entreprise, tout sembloit lui en promettre la réussite; & que, si elle avoit manqué, on ne devoit s'en prendre qu'à la Cour de France, qui par ses artifices avoit entretenu sa confiance, & l'avoit par-là engagé à former un plan d'opérations, très-différent de celui qu'il auroit suivi sans cela. Tous les officiers réunis se servirent du crédit qu'ils avoient sur l'esprit des soldats, pour les faire renoncer à leur perfide dessein. L'armée fut licenciée, & le Prince d'Orange retourna en Hollande, où il étoit attendu avec beaucoup d'impatience.

Cette retraite inattendue toucha vivement le Comte Louis, naturellement sensible; il en fut si affecté, que le chagrin qu'il en ressentit, joint à la fatigue qu'il avoit essuyée depuis plusieurs mois, lui occasionna une maladie considérable, pendant laquelle le brave la Noue prit le commandement, & se conduisit avec tant de bravoure & d'habileté, que le Duc d'Albe désespéra de

Liv. XI.

1572.

se rendre maître de la place avant l'hiver.
 Liv. XI. Il prit alors la résolution de faire offrir aux
 1572. assiégés des conditions assez avantageuses pour qu'on les acceptât. Ces conditions étoient : que le Comte Louis , les François , tous les Nobles Flamands , sortiroient avec armes & bagage ; & que les habitans qui avoient pris les armes pour la défense de la place , pourroient aussi en sortir avec tous leurs effets , mais sans armes : que ceux d'entr'eux qui étoient Catholiques-Romains , pourroient rester dans la ville , sans craindre qu'on les molestât ; mais que tous les Protestans quitteroient , non-seulement la ville , mais sortiroient même des Pays-Bas ; & que tous indistinctement , soit étrangers , soit citoyens , à l'exception du Comte Louis , feroient serment de ne porter les armes pendant un an , ni contre le Roi d'Espagne , ni contre celui de France. Ces conditions ayant été acceptées par les assiégés , la capitulation (10) fut signée par les Ducs d'Albe & de Medina-Cœli , Frédéric de Toledé , & le Baron de Noir-carmes.

C'est ainsi que Mons , après être restée

(10) Le 19 Septembre.

pendant plus de trois mois au pouvoir des Protestans, fut remise sous l'obéissance de son légitime Souverain. Cette conquête étoit l'autant plus importante, que le Duc d'Albe n'avoit qu'il lui seroit facile, après en avoir chassé les Protestans, de reprendre les autres villes qui étoient encore en leur puissance. Ces villes n'étoient ni fortifiées, ni défendues par des garnisons considérables. La première contre laquelle il tourna ses armes, fut Malines; il ordonna à son fils Frédéric de Tolède d'y conduire les troupes Espagnoles : ces troupes, depuis quelque temps, n'avoient pas reçu leur paie; on leur promit la liberté du pillage, & elles coururent comme des loups affamés. A leur arrivée, la garnison que le Prince avoit laissée à Malines, parut être dans la résolution de se défendre; mais voyant que les habitans refusoient de la seconder, elle désespéra de pouvoir soutenir seule le siège, & profitant de la nuit elle sortit de la ville. Le lendemain de grand matin, tout le clergé de la ville se rendit processionnellement à la porte de Tolède, pour implorer sa miséricorde : tandis qu'il s'efforçoit de le toucher, & que, pour obtenir grace, il lui représentoit que le nombre des habitans qui s'é-

Liv. XI.

1572.

1572. **Liv. XI.** toient déclarés pour les Protestans, étoit fort petit en comparaison de celui qui étoit resté fidele ; les soldats , craignant que leur général ne se laissât persuader , & d'être privés de leur proie , se jetterent dans la ville ; les uns y entrèrent par les portes , les autres escaladerent les murailles & passèrent sur les remparts , au moyen des échelles dont ils s'étoient pourvus. Tel alors qu'un torrent renverse tout ce qu'il rencontre , on vit les soldats de Toledé se répandre dans la ville piller , massacrer , & , ne respectant ni âge ni sexe , commettre les excès les plus affreux ; ils violèrent les femmes dans les bras de leurs époux ; ils assouvirent leur brutalité sur les filles , en présence de leurs peres & de leurs meres ; on les vit , sans respect pour la vertu ni pour la religion , violer l'asyle des vierges ; les monasteres furent pillés , toutes les églises furent profanées ; aucun lieu , aucune personne ne fut à l'abri de leur rage & de leur fureur.

Quoique le Duc d'Albe sentit combien ce barbare traitement devoit le rendre odieux ainsi que tous les Espagnols , aux malheureux habitans de cette ville , qui , jusqu'alors s'étoient toujours signalés par leur zele & leur fidélité , il publia une espece de man-

feste, dans lequel il déclaroit que la rebellion des habitans de Malines méritoit d'être punie Liv. XI.
 plus sévèrement encore qu'elle ne l'avoit été; 1572.
 que la justice du Roi n'étoit pas satisfaite, &
 que la perte de leurs effets n'étoit pas un
 châtiment proportionné à l'énormité du crime
 qu'ils avoient commis: il déclaroit que tou-
 tes les autres villes qui auroient suivi ou
 suivroient l'exemple de Malines, essuieroient
 le même traitement. Mais on ne parloit dans
 ce manifeste, ni du sacrilege, ni des assassi-
 nats, ni des viols, ni de toutes les actions
 horribles que les soldats avoient commis,
 & dont aucun n'avoit été puni. Pour justi-
 fier le Duc d'Albe, ses apologistes ont dit
 qu'il étoit dans l'impossibilité de payer à ses
 soldats les arrérages de leur solde, qu'il s'é-
 toit vu, en quelque sorte, forcé de leur per-
 mettre le pillage de Malines, & que, s'il ne
 les avoit pas punis des excès qu'ils avoient
 commis, c'étoit parce qu'il connoissoit com-
 bien leur caractère étoit féroce. Ces mêmes
 soldats qui s'étoient permis les actions les
 plus cruelles, qui avoient commis, avec in-
 répudité, les crimes les plus affreux, qui
 n'avoient respecté ni les temples, ni les au-
 tels, qui avoient été sourds aux cris de la
 nature, insensibles à ceux de l'humanité,

Liv. XI. éprouverent cependant dans la fuite des ré-
1572. mords : pour les appaîser ils prirent conseil
 de la superstition , qui leur suggera , qu'il
 suffiroit pour réparer les crimes qu'ils avoient
 commis , qu'ils employassent une partie des
 effets qu'ils avoient pillés , à bâtir à Anvers
 une maison aux Jésuites (11).

Le Duc d'Albe alla ensuite à Maëstricht & après avoir licencié sa cavalerie Allemande , il se rendit à Bruxelles. En partant de Malines , il avoit permis à ses soldats Espagnols d'y rester encore quelques jours aux ordres de Toledé , afin qu'ils eussent le temps de ramasser les effets dont ils s'étoient emparés pendant le pillage , & de les faire conduire sur des bateaux à Anvers , pour y être vendus publiquement. Quand cela fut exécuté , Toledé se mit à leur tête , & marcha pour soumettre les autres villes , qui s'étoient rendues au Prince d'Orange. A son approche , les garnisons de ces villes en sortirent & prirent la fuite , & leurs habitants se racheterent du pillage , par de très-fortes contributions qu'ils s'engagerent de payer

(11) Meteren , pag. 107. Campana , p. 97. Ben-
 tivoglio , p. 114.

Zutphen , feule , refufa de fe foumettre.
 Cette place étoit très-forte ; elle étoit défen- Liv. XI.
 due par un épaiſſe muraille , flanquée de 1572.
 baſtions , & entourée d'un foſſé très-profond.
 D'un côté l'Yſſel , de l'autre le Berkel , en
 défendent l'approche : des deux autres côtés
 le terrain eſt ſi marécageux , ſi gras , ſi peu
 praticable , que la ville y eſt inacceſſible
 pendant la plus grande partie de l'année.
 Mais , malheureuſement pour la garniſon ,
 une forte gélée qui avoit commencé quelques
 jours avant l'arrivée de Toledé , avoit rendu
 praticable ce terrain ; de manière que les
 Eſpagnols purent , ſans aucun obſtacle , ap-
 procher de la ville & dreſſer leurs batteries.
 En peu de jours la breche fut ſuffiſante pour
 l'aſſaut ; mais au moment que Toledé diſpo-
 ſoit tout pour y monter , on vint l'avertir
 que la garniſon & tous les habitans qui s'é-
 toient déclarés pour le Prince d'Orange ,
 étoient ſortis de la ville par la porte oppo-
 ſée : que le reſte des habitans , qui pou-
 roient agir préſentement ſans contrainte , of-
 feroient de ſe rendre à diſcrétion. Toledé re-
 jecta cette propoſition ; il prit , pour pré-
 texte de ſon refus , la réſiſtance que la ville
 avoit faite ; & cette réſiſtance , ſuivant lui ,
 rendoit ſes habitans indignes de toute eſpèce

1572. d'indulgence. En conséquence il fit entrer ses troupes dans Zutphen ; elles y commirent les mêmes excès qu'à Malines : mais comme elles y trouverent moins de quoi satisfaire leur avidité , elles furent encore plus cruelles , plus barbares & plus féroces ; les soldats immolèrent à leur fureur tous ceux qui furent assez malheureux pour se trouver sur leur passage , hommes , femmes & enfans. Quand ils furent las de massacrer , ils les jettoient dans l'Yssel ; ils se repaïssoient de l'horrible spectacle de voir ces malheureuses victimes de leur barbarie , se débattre dans les eaux & être enfin englouties. Le nombre des habitans qui périrent dans cette fatale journée , fut de cinq cens : les autres n'eurent purent se soustraire à la mort qu'en payant une forte contribution , qu'on exigea même avec une telle rigueur & d'une manière si cruelle , qu'ils eurent lieu d'envier le sort de ceux dont la mort avoit terminé les souffrances (12).

(12) Meteren , p. 110. Bentivoglio , p. 115. Meursii Auriacus , p. 98.

HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECONDE,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE DOUZIEME.

DU ENDANT que ces scenes horribles se passent dans les provinces méridionales ; que Liv. XII.
les Espagnols étoient occupés au siege de 1572.
les uns, & à remettre dans le devoir les autres villes qui avoient suivi son exemple & Etat de la Hollande & de Zélande.
étoient soumises ou données au Prince d'Orange ; les habitans des provinces de Hollande & de Zélande profitoient du repos dont les laissoit jouir , pour se mettre à l'abri de tous les efforts qu'on feroit pour les remettre sous le joug Espagnol qu'ils avoient secoué ; ils augmentoient leurs forces , forti-

fioient leurs villes , levoient un si grand
 Liv. XII. nombre de troupes , qu'ils pouvoient se flat
 1572. ter , vu le grand avantage que leur donnoit
 la situation de leur pays , que leurs forces
 de terre suffisoient pour les mettre à couvrir
 des efforts de leurs ennemis.

Proposi-
 tion faite
 aux Etats
 de Hol-
 lande.
 Le Duc d'Albe , avant que de se rendre
 devant Mons , avoit , conformément aux ordres
 qu'il avoit reçus de la cour d'Espagne
 fait part aux Etats assemblés du Brabant , de
 l'Artois , du Hainaut & de Flandre , que Phi-
 lippe n'exigeroit point qu'ils payassent le dixie-
 me & le vingtième denier , si les Etats pou-
 voient trouver d'autres moyens de lever l'ar-
 gent qui lui étoit nécessaire. Le Comte de
 Bossut fut chargé de faire aux Etats de Hol-
 lande la même proposition ; en conséquence
 il leur ordonna , au nom du Gouverneur-Ge-
 néral , de s'assembler à la Haye , pour aviser
 aux moyens de fournir au Souverain l'argent
 dont il avoit besoin.

Ils la re-
 jettent.
 Cette concession , faite plutôt , auroit en-
 pêché la révolte des provinces maritimes
 mais il n'étoit plus temps alors de la propo-
 ser : aussi ne produisit-elle pas l'effet qu'on
 en attendoit. Le peuple témoigna la plus
 grande joie , en apprenant que le Roi d'Es-
 pagne consentoit à la suppression des taxes

mais il regarda cette condescendance comme un effet de la crainte que Guillaume inspiroit au Roi & au Duc d'Albe : ainsi toute la reconnoissance du peuple fut pour le Prince d'Orange ; d'autant que c'étoit la première grace qu'il recevoit de son Souverain, depuis son avènement au trône. Les Hollandois étoient d'ailleurs bien persuadés que, du moment que le Duc d'Albe cesseroit de craindre, il cesseroit aussi d'être modéré ; & qu'alors il reprendroit son ancien plan de gouvernement tyrannique , auquel on ne pouvoit présumer qu'il eût renoncé. Le caractère de leur Roi leur étoit aussi connu : ils favoient que l'esprit de vengeance animoit son conseil. Ils se rappelloient que, pour des fautes beaucoup plus légères que leur , des milliers de leurs concitoyens avoient subi les plus affreux supplices ; & ils étoient bien persuadés, que quelque assurance qu'on leur donnât de grace , ou de pardon , on n'éteindroit le souvenir de leur volte que dans leur sang. Les cruautés continuelles qu'on avoit exercées contre les protestans , & le mépris qu'on avoit montré pour leurs privilèges & leurs loix fondamentales , les avoient aliénés pour toujours de la personne de Philippe & de son gou-

 Liv. XII.

1572.

vernement. Tous , enfin , étoient persuadés
 Liv. XII. que son dessein étoit de les traiter dans la
 1572. suite, s'il pouvoit parvenir à les soumettre
 non comme des sujets, mais comme des es-
 claves; & depuis trop long-temps ils gémissent
 de leur sort.

Depuis l'arrivée du Duc d'Albe dans le
 Pays-Bas, les Protestans qui avoient échappé
 à la cruauté des Inquisiteurs chargés du soin
 de leur conversion, avoient caché leurs vé-
 ritables sentimens sous les apparences d'un
 changement qu'on exigeoit d'eux; ils avoient
 paru renoncer à leurs opinions religieuses
 & revenir à celles qu'ils avoient abandon-
 nées : mais quand leur nombre se fut accru
 par le retour des exilés, ils avoient quitté
 le masque; de manière que la plus grande
 partie des habitans & des députés des Etats
 de Hollande étoient fortement attachés à la
 religion Réformée. Ainsi ce fut le zèle de la
 religion, autant que le sentiment d'horreur
 que leur inspiroit la tyrannie Espagnole
 qui les confirma dans la résolution de dé-
 fendre leur liberté jusqu'à la dernière extré-
 mité.

Les Etats
 de Hollan-
 de s'assem-
 blent à
 Dor-
 drecht.

Dans ces dispositions, les Etats de Hol-
 lande refuserent d'obéir aux ordres que le
 Comte de Bossut leur avoit intimés de s'as-

sembler

sembler à la Haye ; & pour marquer d'une manière plus forte leur mépris pour l'auto-Liv. XII.
rité du Gouverneur général, ils s'assemble- 1572.
rent à Dordrecht , en donnerent aussi-tôt
avis au Prince d'Orange , & le prièrent d'y
envoyer quelqu'un de confiance qui pût les
aider de ses conseils. Le Prince fit choix ,
pour cette importante commission, du Sieur
de St. Aldegonde , qui , depuis long-temps
instruit de tous ses desseins , connoissoit par-
faitement les sentimens les plus secrets de
son cœur.

St. Aldegonde accepta volontiers cette ^{Engage-}
commission , & dans la première assemblée ^{ment}
remercia les Etats, de la part du Prin- ^{qu'ils}
ce, de la résolution qu'ils avoient pris de ^{prennent}
lui confier le soin de diriger toutes leurs ^{avec le}
opérations relatives à la défense de la liber- ^{Prince.}
té. » Le Prince , dit St. Aldegonde , est per-
suadé qu'il est personnellement intéressé à
tout ce qui peut contribuer à assurer le
bonheur de toutes les provinces , & prin-
cipalement de celles de Hollande & de
Zélande , qui depuis plusieurs années ont
été les objets de ses soins & de ses at-
tentions. Les maux qu'elles ont soufferts
de la tyrannie Espagnole , lui ont , dans
tout temps , causé les plus vifs chagrins ;

& il n'est rien qu'il désire avec plus d'ar-
 Liv. XII. » deur , que d'être l'instrument principal du
 1572. » rétablissement des précieux droits dont on
 » les a privés , & qui ont été pendant plu-
 » sieurs siècles la source de leur bonheur.
 » Pour hâter cet heureux rétablissement , il
 » n'a épargné ni dépense ni peine : s'il a
 » échoué dans la première entreprise qu'il a
 » formée à ce dessein , il croit qu'on ne peut
 » en attribuer la cause ni à son inconduite
 » ni à sa négligence ; mais à la supériorité
 » des forces de l'ennemi , & à la multipli-
 » cité de ses ressources. Pour former une
 » seconde entreprise , il a tout sacrifié ; il a
 » employé ce qui lui restoit de sa fortune
 » en levant son armée : il fait fond aujourd'hui
 » sur les secours que les provinces
 » confédérées lui ont promis ; c'est à pré-
 » sent qu'elles doivent réaliser ces promesses
 » afin de mettre le Prince en état de com-
 » mencer , sans délai , ses opérations mil-
 »itaires."

Les Etats connoissoient la vérité de tout
 ce que St. Aldegonde venoit de leur expo-
 ser ; ils sentoient que la réussite de l'entre-
 prise du Prince dépendoit beaucoup des se-
 cours qu'il demandoit : en conséquence ils
 lui envoyèrent cent mille florins , qu'ils en-

prunterent des plus riches citoyens, & le
 firent en même temps affurer qu'ils lui fe- Liv. XII.
 roient encore passer d'autres sommes, aussi- 1572.
 tôt qu'ils auroient reçu le produit des taxes
 ordinaires & les revenus des maisons reli-
 gieuses qu'on avoit mis en sèquestre, & qui
 étoient destinés pour les frais de la guerre.
 Les Etats remirent aussi à St. Aldegonde un
 acte, par lequel ils s'engageoient à reconnoi-
 tre le Prince d'Orange pour seul Gouver-
 neur & Stadhouder de la province, le nom-
 moient Commandant en chef de toutes leurs
 forces de terre & de mer, & promettoient
 de n'écouter aucune proposition de paix que
 de son consentement. St. Aldegonde promit,
 pour le Prince, qu'il ne mettroit bas les ar-
 mes, n'entreroit dans aucun accommodement,
 & ne feroit aucun traité, sans la participation
 de l'approbation des Etats. (1)

Fideles à leurs promesses, les Etats en-
 voyerent encore au Prince deux cens mille Embarras
des Etats,
 florins, qu'il reçut à Ruremonde, & lui en
 assurèrent encore trois cens mille autres. On
 peut juger d'après cela, quelle fut leur con-
 firmation lorsqu'ils apprirent la retraite du

(1) Meursii Auriacus, p. 84.

Prince, & la nécessité où il avoit été de li-
 Liv. XII. cencier son armée à Orsoy. Leur crainte &
 1572. leur inquiétude furent alors, on ne peut pas
 plus grandes ; ils considéroient que le Duc
 d'Albe n'ayant plus d'ennemis pour l'arrêter
 & s'opposer à ses progrès , pourroit , quand
 il le voudroit , porter toutes ses forces con-
 tre eux , pour les punir du mépris qu'ils
 avoient fait de son autorité.

L'obstination d'Amsterdam à rester atta-
 chée aux intérêts de l'Espagne , ajoutoit en-
 core beaucoup aux craintes & aux embarras
 des Etats de Hollande. Cette obstination n'é-
 toit pas , il est vrai , l'effet de l'attachement
 des habitans de cette ville , mais la suite né-
 cessaire du soin que le Duc d'Albe avoit pris
 de mettre l'administration entre les mains des
 Catholiques-Romains. Lumey , Comte de la
 Marck , avoit , par ordre des Etats , formé
 le siège de cette ville : le corps de troupe
 qu'il commandoit étoit considérable ; il ne
 put cependant s'en rendre maître ; & après
 avoir fait quelques progrès dans ses opéra-
 tions , il désespéra du succès & leva le siège.
 Le Comte voulut en rendre les Etats res-
 ponsables ; il prétendit que c'étoit leur né-
 gligence à lui envoyer des secours , qui avoit
 fait manquer son entreprise. Les Etats , de

leur côté , prétendirent que c'étoit unique-
 ment sa faute s'il avoit échoué. Depuis long-
 temps ils étoient très-mécontents de sa con-
 duite. La Marck étoit naturellement cruel &
 sanguinaire , & avoit souffert que ses soldats
 commissent les plus horribles cruautés à
 l'égard des Catholiques-Romains. Les Etats
 crurent qu'ils n'obtiendroient jamais des ha-
 bitans d'Amsterdam de s'unir aux autres vil-
 les , tant que leur armée feroit commandée
 par un homme aussi généralement haï , que
 étoit La Marck (2).

Liv. XII.

1572.

Cette considération méritoit d'autant plus
 l'attention , que dans tous les cantons on se
 laignoit avec amertume des excès que com-
 mettoient les soldats ; un grand nombre de
 personnes sembloient même regretter d'avoir
 donné leur consentement à la révolution. Ce
 mécontentement général alarmoit les Etats ;
 mais ils manquoient de pouvoir pour en faire
 cesser la cause : leur Général lui-même sem-
 bloit mépriser les ordres qu'ils lui donnoient
 de contenir ses soldats , & de les empêcher
 de commettre aucun excès. Dans ces circonf-
 nances , ils eurent recours au Prince d'Oran-

(2) Meursii Auriacus, p. 95.

Liv. XII. **1572.** ge, & crurent que, malgré le mauvais succès de sa dernière entreprise, son autorité seroit respectée, & qu'il pourroit, en en faisant usage, réprimer l'insolence des soldats & l'indocilité de leur Général. En conséquence ils informèrent le Prince de la situation critique où ils se trouvoient, & le conjurerent de venir, le plutôt qu'il lui seroit possible, prendre le gouvernement de la province & le commandement des troupes.

Le Prince arrive en Hollande.

Guillaume avoit reçu cette invitation dans un temps où il n'eût été ni honorable ni fût de quitter l'armée : mais dès qu'il l'eut licenciée, il partit pour la Hollande, n'ayant avec lui que ses domestiques & une compagnie de cavalerie, qui lui servoit d'escorte. Il passa par Campen dans l'Over-yssel, traversa la Zuiderzée, & se rendit à Enchuyfen ; il y séjourna quelques jours, qu'il employa à donner des ordres pour mettre cette place en état de défense : de-là il alla visiter les autres villes de la province, & se rendit à Harlem, où il convoqua les Etats, afin qu'ils pussent aviser avec lui à ce qu'il convenoit le mieux de faire dans les circonstances actuelles.

Il relève le courage des Députés.

La joie générale qu'on témoignoit au Prince de son arrivée, étoit vraie & sincère ; mai

il ne lui fut pas difficile d'appercevoir qu'elle ~~_____~~
 étoit troublée par la crainte de ne pouvoir ^{Liv. XII.}
 résister aux efforts d'un ennemi vis-à-vis du ^{1572.}
 quel il avoit été lui-même obligé de fuir,
 quoiqu'à la tête d'une armée considérable.
 Dans ces circonstances, Guillaume jugea qu'il
 falloit, avant toute chose, relever le courage
 abattu des peuples, & sur-tout des membres
 des Etats : pour cela il leur fit envisager
 tous les avantages qu'ils pourroient tirer de
 la situation de leur pays, qui rendroient
 vaines toutes les tentatives que les Espagnols
 pourroient faire pour les soumettre, tant
 qu'ils conserveroient leur supériorité sur mer,
 & que les provinces resteroient unies & agi-
 roient de concert. Le Prince parla avec tant
 de force, il mit tant de magnanimité dans
 son discours, que le feu qui l'animoit, passa
 rapidement dans tous ceux qui l'écoutoient.
 A l'instant même, tous les députés déclare-
 rent, qu'ils se gouverneroient entièrement
 par ses avis, & mourroient plutôt que de
 renoncer à cette précieuse liberté, sans la-
 quelle la vie est plutôt un mal qu'un bien.

Cette disposition des esprits donnoit au <sup>Modéra-
tion du
Prince.</sup>
 Prince d'Orange un tel pouvoir, qu'il auroit
 pu dès-lors gouverner toutes les provinces
 maritimes d'une manière très-absolue, & exer-

cer fans aucune dépendance tous les pouvoirs
 Liv. XII. du commandement. Il n'adopta pas cette ma-
 1572. niere de gouverner : il favoit qu'il en est
 une plus sûre , plus solide ; & ce fut celle
 qu'il suivit : il résolut de ne rien faire , fans
 consulter auparavant les Etats , & de ne se
 charger que de l'exécution de leurs ordres.
 Aussi les assembla-t-il souvent , & pour don-
 ner encore plus de poids à leurs décisions ,
 il leur persuada d'admettre parmi eux les dé-
 putés de douze autres villes : par-là il flatta
 la vanité de ces villes , les engagea à con-
 tribuer de meilleur cœur aux dépenses pu-
 bliques , enfin il unit les différens districts
 de la province d'une maniere plus intime.

Après que cette augmentation des mem-
 bres des Etats fut faite , le Prince s'appli-
 qua à la réforme des abus , aux moyens
 d'empêcher les désordres , enfin à tout ce
 qui pouvoit contribuer à mettre la province
 en état de se défendre contre les entrepri-
 ses des Espagnols. Plusieurs des principaux
 habitans des villes , un grand nombre de
 ceux attachés à l'administration des finances ,
 ou qui exerçoient des emplois publics , les
 avoient abandonnés par amour pour la re-
 ligion Romaine , ou parce qu'ils doutoient
 de la solidité & de la durée de la nouvelle

forme de gouvernement, & étoient sortis de la Province. Leurs places étoient vacantes; le Prince les remplit : toutes furent données à des Protestans, & aucun Catholique-Romain ne fut admis dans l'administration publique.

Liv. XII.

1572.

L'exercice public de la religion Romaine fut défendu ; celle de Calvin seule, telle qu'on la professoit à Geneve & dans le Palatinat, put avoir des églises ouvertes. C'étoit entrer dans les vues du peuple, dont la plus grande partie avoit renoncé à la communion de Rome, pour suivre les principes de la Réforme. En même temps le Prince se déclara ouvertement pour le tolérantisme, & condamna toute espece de persécution par rapport à la religion. Les raisons qu'il alléguait en faveur de la tolérance, produisirent plus d'effet en faveur des Catholiques-Romains, que celles, dont il s'étoit servi autrefois, n'en avoient produit envers les Réformés auprès de la Duchesse de Parme. Les Etats statuerent, à son instigation, qu'à l'avenir nulle personne ne seroit inquiétée pour cause de religion, pourvu qu'elle vécut paisiblement, sans avoir de liaison avec les Espagnols & sans por-

Etablissement de la religion Réformée.

ter aucun trouble au culte dominant. (3)
 Liv. XII. Guillaume trouva plus de difficultés à ré-
 1572. primer la licence des soldats, qu'à établir
 l'ordre dans les cours de justice, & à régler
 les intérêts de la religion. Quand on consi-
 dère les scènes d'horreur que le Duc d'Albe
 & ceux de son parti avoient données dans
 les Pays-Bas, on n'est pas étonné que les
 Protestans se soient livrés aux sentimens de
 la haine la plus vive contre leurs persécu-
 teurs : ils avoient vu traiter comme les plus
 grands scélérats, leurs amis, leurs parens &
 nombre de personnes qu'ils révéroient à
 cause de la pureté de leurs mœurs & la
 sainteté de leur vie : tandis que pour éviter
 un sort semblable, une infinité d'autres, ré-
 duits au désespoir & privés de toute subsis-
 tance, quittoient leurs foyers, & alloient de
 ville en ville, chercher un asyle & du
 pain. Dans cet état de désolation, d'amer-
 tume & de douleur, les Protestans perdirent de
 vue les principes de la religion pour la-
 quelle ils souffroient ; l'esprit de douceur &
 de modération, qui est celui de cette reli-
 gion, les avoit dans ce moment abandonnés ;

(3) Grotius, p. 41.

& livrés au sentiment de la vengeance, ils furent cruels & sanguinaires jusqu'à la férocité à l'égard de leurs ennemis : sur mer, ils n'accordoient aucun quartier aux prisonniers qu'ils faisoient sur les Espagnols ; & sur terre, leurs soldats égorgeoient sans pitié tous les ecclésiastiques Romains qui leur tomboient entre les mains : ces ecclésiastiques n'étoient cependant coupables envers eux d'aucuns crimes, & on ne pouvoit leur reprocher que de suivre la croyance de leurs peres.

Liv. XII.

1572.

Le Comte de la Marck, loin de s'opposer à la barbare fureur des soldats, les encourageoit à s'y livrer. La principale qualité de la Marck étoit l'intrépidité ; sous prétexte de zele pour la religion Réformée, il n'écoutoit que l'avarice & la vengeance. Le Prince d'Orange, ennemi de toute espece de violence par caractère, l'étoit aussi par politique ; il essaya de faire sentir à la Marck la folie, l'inconséquence & l'injustice de sa conduite à l'égard des Catholiques-Romains, mais voyant qu'il étoit sourd à toutes ses remontrances, & que ses soldats continuoient, comme auparavant, leurs excès & leurs cruautés, sans que leur général les en punît, il déféra celui-ci à l'assemblée des Etats ;

1572. & demanda qu'elle eût à délibérer sur ce
 Liv. XII. qu'il convenoit de faire. Les Etats , qui
 étoient déjà très-irrités contre le Comte de
 la Marck , à cause du mépris qu'il avoit
 montré pour leur autorité, lui ôtèrent le
 commandement des troupes , & ordonnerent
 qu'on s'assurât de sa personne. Le Prince
 d'Orange, qui n'avoit pas oublié les servi-
 ces que la Marck avoit rendus au commen-
 cement de la révolution , s'intéressa pour
 lui auprès des Etats , & obtint que la li-
 berté lui fût rendue. Le Comte étoit trop
 irrité pour être prudent ; il ne pouvoit ou-
 blier l'affront qu'il avoit reçu : non content
 de se plaindre ouvertement de l'ingratitude
 des Etats, il abusa de son autorité sur la
 flotte & l'armée, & tâcha de souffler l'esprit
 de sédition parmi le peuple. Les Etats en
 furent instruits ; ils vouloient le faire arrê-
 ter, & lui faire faire son procès : mais le
 Prince écoutant encore les sentimens de la
 reconnoissance, & poussé par sa tendresse
 naturelle pour ses parens, dissuada les Etats
 de faire exécuter la résolution qu'ils avoient
 prise contre le Comte de la Marck, & il
 les décida à permettre, quoiqu'avec répu-
 gnance, qu'il sortît librement de la provin-
 ce. La Marck survécut peu à cette disgrâce,

il mourut quelque temps après à Liege , où il s'étoit retiré.

Liv. XII.

1572.

Le commandement des troupes fut donné au Comte de Batenbourg , qui rétablit parmi elles la plus exacte discipline. Les Catholiques-Romains qui voulurent rester dans la Hollande , n'eurent plus rien à redouter de la licence des soldats ; ils purent y vivre paisiblement , sans crainte & sans alarmes. Une des principales causes des désordres que les troupes avoient commis , étoit le retardement que , faute de fonds , on avoit été obligé d'apporter au paiement de leur solde. Pour que cela n'arrivât plus , & que la subsistance des soldats fût assurée , les Etats destinerent au paiement de l'armée & d'autres dépenses publiques , tous les revenus dont le Roi d'Espagne jouissoit auparavant comme Comte de Hollande ; le produit des biens des prêtres & des Monasteres ; tous les biens des Catholiques-Romains qui étoient passés chez l'étranger , & une certaine portion des prises faites sur mer. (4)

Tandis que le Prince d'Orange & les Etats s'occupoient de tout ce qui pouvoit contri-

(4) Grotius , p. 40. Meursii Aurizæus , p. 97.

1572. **Liv. XII.** buer à la sûreté de la province de Hollande; le fils du Duc d'Albe, Frédéric de Toledé, remettoit avec une rapidité extrême sous l'obéissance du Roi d'Espagne, toutes les autres provinces qui s'étoient révoltées. Cette soumission précipitée étoit l'effet de la terreur qu'avoit inspirée le succès des armes de Toledé dans les Pays-Bas. Toutes les villes des provinces de Groningue, d'Over-yssel, d'Utrecht & de Frise, qui s'étoient déclarées pour le Prince d'Orange, envoyèrent des députés l'assurer de leur soumission, & implorerent sa miséricorde. Il mit garnison dans les plus considérables; & n'infligea aux habitans d'autres peines que des contributions en argent. Si Toledé eût agi dans la suite avec la même modération, il n'auroit peut-être pas trouvé plus de difficulté à se refaire de quelques-unes des villes de la Hollande & de la Zélande, qu'il n'en avoit rencontré pour soumettre celles des provinces de l'intérieur. Mais tel étoit son caractère, qu'il goûtoit plus de plaisir à punir qu'à pardonner; plus de satisfaction à user de sévérité, qu'à employer la douceur. Il le prouva par le barbare traitement qu'il fit éprouver aux habitans de Naerden.

Massacre
des habi-
tans de
Naerden.

Cette ville étoit petite & peu fortifiée;

mais les habitans, excités par quelques Pro-
 testans qui habitoient parmi eux, osèrent re-
 fuser de recevoir dans leurs murs une com-
 pagnie de cavalerie que Toledé avoit en-
 voyée pour les sommer de lui ouvrir leurs
 portes. A peine avoient-ils fait cet acte de
 rigueur, qu'ils s'en repentirent; ils députè-
 rent aussi-tôt vers Toledé les plus respecta-
 bles d'entr'eux, & mirent à leur tête Lam-
 bert Hortensius, homme également distingué
 par sa vertu & par son savoir. Don Frédéric
 étoit alors à Amersfort; il refusa de les
 voir, & leur fit dire qu'ils pouvoient s'adres-
 ser à Jules Romero, qu'il laissoit maître de
 leur sort. Ils obtinrent de celui-ci que tous
 les habitans de Naerden auroient la vie sau-
 vée, & qu'on leur laisseroit la jouissance de
 leurs biens, pourvu qu'ils remissent aussi-tôt
 leur ville au pouvoir de Toledé, qu'ils prê-
 tassent un nouveau serment de fidélité au
 roi, & qu'une centaine de soldats Espa-
 gnols eussent la liberté d'enlever, une fois
 seulement, autant de butin qu'ils pourroient
 en porter. Romero donna ensuite la main à
 trois différentes reprises à Hortensius, en
 signe de ratification du traité, & entra dans
 la ville, accompagné d'un petit nombre
 d'Espagnols. Son dessein étoit par-là d'ôter

Liv. XII.

1572.

aux habitans tout soupçon & de les rendre
 Liv. XII. plus confians. Leur ayant fait dire de se
 1572. rendre tous dans une église pour y recevoir
 leur serment, ils y vinrent sans armes, tels
 que des victimes qui ne prévoient pas le
 coup terrible qui les menace. Les historiens
 contemporains ne disent point, si Romerc
 agissoit par les ordres de Toledé; mais ce
 qui est certain, c'est que celui-ci entra dans
 la ville à la tête de ses troupes, qu'il mar-
 cha droit à l'église, où le plus grand nom-
 bre des habitans étoient rassemblés & prê-
 toient serment de fidélité; qu'il en fit ouvrir
 les portes, y entra, tua de sa main le pre-
 mier magistrat, & que ses soldats, à son
 exemple, donnerent la mort à tous ceux qui
 se trouverent dans cette église; que de là
 ils se répandirent dans la ville, & massa-
 crerent tous ceux qu'ils rencontrerent, Ca-
 tholiques ou Protestans, ceux qui étoient
 restés fideles au Roi, comme ceux qui avoient
 renoncé à son obéissance: ils entrèrent en
 suite dans les maisons, où ils ne trouverent
 que des femmes accablées de douleur, qui
 pleuroient la mort de leurs maris, & des
 filles éplorées qui leur demandoient leurs
 peres.

Ces barbares, loin d'être touchés de leur

cris & de leurs gémiffemens ; loin d'être at-
 tendris par leurs larmes , ne s'occupoient Liv. XII.
 que du foin de fatisfaire leur avarice , leur 1572.
 cruauté & leur brutalité. On les vit violer
 de jeunes filles , beaucoup au-deffous de
 l'âge de puberté , en tourmenter d'autres d'une
 maniere horrible , foit pour goûter des plai-
 firs infâmes , que la volupté même la plus
 brutale défavoue , foit pour les obliger à
 leur découvrir les trésors de leurs peres ou
 de leurs maris qu'ils venoient d'égorger. Ils
 en étranglerent plufieurs , & trempèrent
 leurs mains dans le fang de quelques au-
 tres.

Il y avoit dans Naerden un hôpital pour
 les vieillards : plufieurs de ceux qui y de-
 meuroient , étoient âgés de plus de 80 ans ;
 ils furent tous maffacrés , ainfi que les ma-
 lades & les infirmes , qui étoient détenus
 dans leurs lits. On ne peut lire , fans fré-
 mir , que pour forcer un des habitans de
 cette malheureufe ville , à leur découvrir
 l'endroit où ils prétendoient qu'il avoit ca-
 ché fon argent , les Espagnols lui firent fouf-
 frir les tourmens les plus affreux , violèrent
 fa femme en fa préfence , & le maffacre-
 rent , parce qu'il leur reprochoit leur infa-
 mie ; qu'enfuite ils fe faifirent de fa femme ,

1572. lui lierent les mains derrière le dos, la per-
 Liv. XII. dirent à une poutre, firent le même traite-
 ment à son enfant encore à la mamelle, &
 l'attachèrent à la même poutre, à côté de
 sa mère, afin d'augmenter son supplice par
 le spectacle affreux de celui de cette inno-
 cente victime. (5) Lambert Hortensius dut
 la vie aux sollicitations du Comte de Bos-
 fut; mais les cruels Espagnols lui firent
 souffrir un supplice mille fois plus affreux
 que la mort même : ils massacrèrent son fils
 en sa présence & lui arrachèrent le cœur.
 Après cette cruelle expédition, les Espagnols
 forcèrent de sortir de la ville, ceux des ha-
 bitans auxquels ils avoient laissé la vie;
 après quoi ils mirent le feu aux maisons,
 qui toutes furent réduites en cendre.

Si l'on n'avoit que les auteurs Protestans
 pour garants de la scène dont nous venons
 de faire le récit, on pourroit douter qu'elle
 fût telle qu'ils l'ont transmise à la postérité;
 mais elle est décrite de même dans les his-
 toriens Catholiques-Romains.

Toledo va
 à Amster-
 dam,

Toledo mena ensuite son armée à Amf-

(5) Meursii Auriacus, p. 98. De Thou, liv.
 IV. Bentivoglio, p. 115.

terdam; elle y séjourna quelque temps. Il ~~se flattoit~~ Liv. XII.
 se flattoit que la crainte d'éprouver un fort 1572.
 semblable à celui des habitans de Naerden ,
 engageroit ceux des autres villes de la pro-
 vince à prévenir sa vengeance par leur sou-
 mission. Son attente fut trompée; la conduite
 qu'il venoit de tenir, n'étoit pas moins con-
 traire aux maximes de la saine politique;
 qu'aux loix sacrées de la religion & de l'hu-
 manité; elle indigna, mais intimida peu. Le
 fort des habitans de Naerden convainquit
 ceux des autres villes qu'il y avoit autant
 de danger à se soumettre qu'à se défendre,
 & qu'il seroit aussi imprudent que dangereux
 de faire aucun accommodement avec des
 hommes qui venoient de donner tant de
 preuves de leur perfidie, de leur cruauté &
 de leur barbarie.

Don Frédéric ne tarda pas à connoître Il tâche de
gagner les
habitans
de Har-
lem.
 que tels étoient les sentimens qu'il avoit gé-
 néralement inspirés, & la vigoureuse résis-
 tance des habitans de Harlem lui dut ap-
 prendre ce qu'il devoit attendre des moyens
 que sa fausse politique lui avoit suggéré
 d'employer. Pour gagner les habitans de cette
 ville, il s'étoit servi de l'entremise de ceux
 d'Amsterdam, qui professoient la même reli-
 gion que lui. Leurs sollicitations avoient été

Discours de Riperda. infructueuses : les Magistrats de Harlem , il
 Liv. XII. est vrai, lui avoient envoyé en secret trois
 1572. d'entr'eux pour traiter avec lui. Riperda ,
 gentilhomme Frison , à qui le Prince d'O-
 range avoit confié le gouvernement de la
 ville , n'en est pas plutôt instruit , qu'il as-
 semble les principaux habitans & leur ap-
 prend ce qui se trame contre eux : » Vos
 » Magistrats, leur dit-il, ont juré solennel-
 » lement , il n'y a pas long-temps , dans
 » une assemblée générale des citoyens, con-
 » voquée par eux-mêmes, de n'écouter au-
 » cune proposition, de ne rien entrepren-
 » dre, de ne rien même projeter qui puisse
 » intéresser le bien public , que de notre
 » consentement. Au mépris de leur serment,
 » ils viennent cependant d'envoyer des dé-
 » putés à Toledé , pour traiter avec lui à
 » notre insu & lui livrer la place. Ils pré-
 » tendent, sans doute , que nous ne sommes
 » pas en état de résister aux forces que ce
 » général emploiera contre nous : ils disent
 » que nous serons exposés à toutes les hor-
 » reurs d'un siège meurtrier , si nous ne
 » nous hâtons de prévenir les malheurs qui
 » nous menacent , en demandant humblement
 » pardon. Mais les Espagnols ont-ils traité
 » avec plus de douceur ceux qui se sont fiés

» à leur parole , que ceux qui leur ont ré-
 » sisté ? Les habitans de Malines & ceux de
 » Zutphen , les ont-ils trouvés plus humains
 » que ceux de Mons ? Le fort déplorable
 » de Naerden ne vous instruit-il pas as-
 » sez combien peu l'on doit compter sur les
 » promesses de ces hommes , qui dans tous
 » les temps se sont montrés aussi fourbes
 » qu'inhumains ? Les rues de cette malheu-
 » reuse ville sont encore fumantes du sang
 » de ses habitans , qui s'étoient fiés à la pa-
 » role & à la compassion des Espagnols. Si
 » nous nous défendons dans nos murs , nous
 » pourrons échapper à leur fureur ; mais si
 » nous leur ouvrons nos portes , notre
 » perte est assurée ; ou ils nous égorgeront
 » comme de foibles agneaux , après nous
 » avoir enlevé nos armes , ou ils nous
 » condamneront au plus honteux esclavage.
 » Ne vous flattez pas qu'ils soient dans l'in-
 » tention de se réconcilier de bonne foi avec
 » nous ; ils le feindront , pour nous mettre
 » sous leur puissance , sans s'exposer à au-
 » cun danger. Mais vous-mêmes , n'avez-
 » vous pas déjà juré de rester constamment
 » attachés au parti que vous avez embras-
 » sé ? N'avez-vous pas juré de défendre vos
 » murs contre les Espagnols , d'obéir au

Liv. XII.

1572.

« Prince d'Orange que vous avez reconnu
 Liv. XII. » pour gouverneur légitime de la province ?
 1572. » Quoi ! pour éviter les fatigues d'un sié-
 » ge, nous imiterions, sans pudeur & sans
 » honte, l'exemple de nos ennemis ! nous
 » ferions perfides comme eux, & c'est leur
 » perfidie qui nous les rend odieux ! Que la
 » justice de notre cause anime notre coura-
 » ge, mes amis ! plutôt que de nous sou-
 » mettre, ensevelissons-nous sous nos murs,
 » mourons glorieusement les armes à la
 » main, en combattant pour la défense de
 » notre liberté, des loix & de la reli-
 » gion. »

La défense
 de Harlem
 est réso-
 lue.

Ce discours produisit le plus grand effet.
 Il échauffa les esprits ; il enflamma les
 cœurs ; tous ceux qui l'entendirent, s'écrie-
 rent : » point de paix avec les Espagnols :
 » plutôt que d'ouvrir nos portes à ces per-
 » fides, répandons sur nos murs, en les dé-
 » fendant, jusqu'à la dernière goutte de no-
 » tre sang. » Aussi-tôt Riperda donna avis
 au Prince d'Orange, qui étoit à Delft, de
 ce qui venoit de se passer. Le Prince écri-
 vit aux habitans de Harlem & les exhorta
 à persister dans leur résolution ; il les as-
 sura que les autres villes de la province
 agiroient avec vigueur pour les secourir ;

il leur envoya quatre compagnies de trou-
 pes allemandes , & St. Aldegonde , qu'il Liv. XII.
 chargea de destituer les magistrats & de re- 1572.
 mettre l'administration de la ville entre les
 mains de ceux qui seroient reconnus pour
 être bien véritablement attachés à la reli-
 gion Réformée. Des trois députés qui avoient
 été envoyés à Toledé , un étoit resté auprès
 de lui ; les deux autres étant de retour à
 Harlem , furent arrêtés & envoyés à Delft ,
 où ils furent juridiquement condamnés, com-
 me traîtres , à mourir sur un échafaud : l'un
 mourut en prison avant l'exécution ; l'autre
 subit sa sentence. Cette sévérité étoit né-
 cessaire , & le Prince l'approuva , parce
 qu'il la considéra comme un moyen qui em-
 pêcheroit qu'à l'avenir les Catholiques
 n'eussent aucune correspondance avec l'en-
 nemi.

Du caractère dont étoient le Duc d'Albe
 & Toledé , on peut juger de l'effet que dut
 faire sur eux la nouvelle de la résolution
 que les habitans de Harlem venoient de
 prendre. Leur fierté , irritée de cette résis-
 tance , alluma dans leurs cœurs la colere la
 plus forte. Ne respirant que vengeance , ils
 donnerent aussi-tôt ordre à leurs troupes de
 marcher vers Harlem , s'occupèrent eux-mê-

mes des préparatifs du siège , bien résolus
 Liv. XII. de le pouffer avec la plus grande vi-
 1572. gueur.

Descrip-
 tion de
 Harlem.

Harlem étoit alors , après Amsterdam , la ville la plus considérable de Hollande ; elle étoit entourée d'un fossé profond , & défendue par une forte muraille : mais comme son circuit étoit très-étendu , il falloit pour la défendre une garnison fort nombreuse. Sa situation , au milieu d'une vaste plaine , est charmante : d'un côté est un bois , de l'autre coule un bras de Spaaren , dont un autre bras traverse la ville , & va de-là se jeter dans le lac ou la mer de Harlem : elle n'est éloignée de Leyde & d'Amsterdam que de trois ou quatre lieues ; l'une de ces villes est au sud , l'autre à l'est. Pour être plus à portée de secourir Harlem , le Prince d'Orange se fixa à Leide , d'où les habitans de Harlem espéroient tirer des vivres. Toledé , de son côté , se proposoit de s'en procurer d'Amsterdam & d'Utrecht.

Pour approcher de la ville , le chemin le plus court étoit de longer la digue ; le fort de Spaarendam protégeoit cette digue. Riparda avoit mis dans ce fort trois cens hommes pour le défendre ; son dessein étoit de faire rompre la digue & d'inonder le

pays.

pays : déjà un grand nombre de payfans des environs y travailloient ; mais la gelée Liv. XII.
 devint si forte , qu'elle rendit leur travail 1572.
 inutile. Les Espagnols arriverent jusqu'au
 fort , & l'attaquerent avec la plus grande
 vigueur. La garnison se défendit avec cou-
 rage ; mais attaquée de tous côtés , & acca-
 blée par la supériorité du nombre , elle fut
 obligée de se retirer dans la ville.

Toledo suivit bientôt avec toute son ar- Toledo
commen-
ce le sic-
ge.
 mée , qui étoit de douze à treize mille hom-
 mes , moitié Espagnols , & moitié Wallons
 & Allemands. A peine commençoit-il à faire
 les dispositions & à marquer à chacun son
 poste , qu'on vint l'avertir qu'un corps de
 troupes d'environ trois mille hommes , avec
 de l'artillerie & des provisions , étoit parti
 de Leide , & marchoit vers Harlem , dans
 l'intention de s'y jeter , avant que le blo-
 cus en fut entièrement formé. Toledo aussitôt
 prend la résolution d'intercepter ce se-
 cours ; à la faveur des neiges qui tom-
 boient en grande abondance , il arrive à l'en-
 nemi , sans qu'il se fût douté de sa marche ,
 & l'attaque près le village de Berkenrode.
 Le nombre de ses troupes étoit bien supé-
 rieur. Dès la première charge elles enfon-
 cerent les rangs , tuerent six ou sept cens

hommes à l'ennemi , & obligèrent le reste à
 Liv. XII. prendre la fuite. Envain les officiers voulurent-ils ramener les fuyards au combat , rien
 1572. ne put ranimer leur courage ; ils continuèrent à fuir , & laissèrent leurs canons & tout le convoi au pouvoir du vainqueur.

Fier de ce succès , Toledé revint aussi-tôt au siège ; il posta les Wallons & les Allemands sur le chemin de Leide , & se logea avec les Espagnols à un hôpital situé près la porte de la croix. Ce côté de la ville étoit le plus fort ; la porte étoit couverte d'un ravelin qui en défendoit l'approche , & les murs de ce côté-là étoient beaucoup plus aisés à défendre qu'ils ne l'étoient ailleurs. Toledé ne l'ignoroit pas ; & la faute qu'il fit de porter sa principale attaque vers la porte de la croix , plutôt que vers les autres parties de la ville , qui étoient plus foibles , fut une espèce de bravade , qui lui fut suggérée par son orgueil , & plus encore par le mépris qu'il avoit pour les assiégés. Après les succès qu'avoient eu jusqu'alors toutes ses entreprises , Toledé n'imaginoit pas qu'il pût échouer devant Harlem ; il se flattoit qu'elle suivroit l'exemple des autres villes qu'il venoit de soumettre , & qu'elle

lui ouvreroit ses portes aussi-tôt qu'il en commenceroit l'attaque. Sa présomption fut Liv. XII.
 si grande, qu'il négligea de prendre toutes 1572.
 les précautions d'usage dans un siège. Sans
 ouvrir de tranchée, pour couvrir ses sol-
 dats & les défendre contre le feu des assié-
 gés, il dressa ses batteries, commença à
 battre le ravelin & la porte, & dès qu'il
 eut fait une breche il résolut de donner l'as-
 saut. Dans cette intention il fit jetter sur le
 fossé un pont-volant, & envoya cent qua-
 rante hommes reconnoître l'état de la bre-
 che. Ils avoient ordre de revenir, s'ils ne
 jugeoient pas qu'elle fût encore praticable :
 mais le reste de ses soldats ne comptoient
 pas moins, que leur général, sur le suc-
 cès; l'espoir du pillage les animoit. Un
 grand nombre d'entr'eux, sans attendre d'or-
 dre, passèrent inconfidérément le pont; mais
 ils ne tarderent pas à reconnoître que leur
 espérance étoit vaine : la breche n'étoit pas,
 beaucoup près, aussi grande qu'ils l'a-
 voient imaginée; & les échelles dont ils s'é-
 toient munis, se trouverent trop courtes.
 D'ailleurs, le pont étoit si étroit, qu'il ne
 pouvoit y passer que trois soldats de front;
 de maniere qu'obligés de se tenir ferrés les
 uns contre les autres sur le bord du fossé;

1572. ils étoient tout-à-fait à découvert & exposés
 Liv. XII. au feu de la garnison & à celui de l'artille-
 rie de la place , qui tiroit fans interruption.
 Malgré cela , aucun d'eux ne vouloit se
 retirer ; il fallut que Romero , pour qui ils
 avoient beaucoup de respect , interposât son
 autorité , pour les y engager : » Ne voyez-
 » vous pas , leur dit-il , que la breche est
 » impraticable ? quelle obstination est la vô-
 » tre ? est-ce à l'école du Duc d'Albe que
 » vous avez appris à respecter si peu la
 » discipline , que d'aller vous exposer sans
 » défense aux coups de ces rebelles , qui
 » vous insultent , qui vous immolent à leur
 » fureur , sans courir aucun danger ? Ils sont
 » à couvert de vos coups , & vous bravent
 » avec insolence : bientôt vous pourrez vous
 » venger , mais à présent vous ne pouvez
 » surmonter les obstacles qui s'opposent à
 » votre vengeance. » Après bien des efforts
 Romero parvint à les faire retirer : il étoit
 lui-même blessé , & environ deux cens soldats
 & un grand nombre d'officiers restèrent sur
 la place.

Eclairé par ce revers , Toledé jugea plu-
 sagement de son entreprise ; il ne la vit
 plus d'une exécution aussi facile qu'il l'avoit
 crue d'abord. En conséquence il résolut , afin

d'épargner le sang de ses foldats & d'être assuré de la réuffite, de ne renouveler les attaques que quand il feroit approvisionné de toutes les choses néceffaires pour pouffer le fiége avec vigueur, & il envoya ordre à ses agens d'Amfterdam & d'Utrecht de les raffembler. Mais tous les chemins qui conduifoient à fon camp étoient fi foigneufement gardés par les Hollandois, qu'il fe passa plus d'un mois avant qu'il fût en état de commencer ses opérations.

Liv. XII.

1572.

Le Prince d'Orange ne pouvoit pas efpérer de raffembler affez de troupes pour faire lever le fiége, ni même pour attaquer l'ennemi dans ses lignes, l'y forcer & introduire du fecours dans la place ; mais profitant d'une gelée très-forte, qui duroit depuis plusieurs semaines, il fit passer dans la ville quinze compagnies de foldats & un grand nombre de traîneaux chargés de munitions de guerre & de bouche. L'on fçait avec quelle adrefse les Hollandois font ufage de leurs patins fur la glace, qui étoit alors fi forte, que non-feulement les hommes, mais même des chariots, pouvoient prendre la route du lac, plus aifément que celle de la terre ; & ce fut en fuivant cette route que le convoi arriva dans la ville.

===== Toledé, de son côté, avoit fait tous les
 Liv. XII. préparatifs avec une activité étonnante : non
 1572. moins ardent qu'auparavant, il agissoit avec
 plus de prudence ; il vouloit par de sages
 précautions réparer les fautes que sa trop
 grande présomption lui avoit fait commettre.
 Après avoir fait élever des retranchemens qui
 couvroient ses soldats & les mettoient à cou-
 vert du feu de la place, il commença à la
 battre avec toute son artillerie ; tandis que
 trois mille mineurs du pays de Liege, que
 le Duc d'Albe lui avoit envoyés, travail-
 loient sans relâche à miner & à sapper les
 fondemens des murailles. Personne ne fuyoit
 le travail ; personne ne craignoit le danger.
 Mais la bravoure & la vigilance des assié-
 gés étoient proportionnées aux efforts des
 assiégeans : par le moyen des contremines
 ils éventroient les mines ou les rendoient
 inutiles : à peine une breche étoit-elle ou-
 verte, que de nouveaux fossés étoient creu-
 sés, ou des boulevards élevés, qui ren-
 doient l'approche de la muraille plus difficile
 qu'elle ne l'avoit été auparavant. Non con-
 tens de se tenir sur la défensive, les assié-
 gés faisoient de fréquentes sorties, détrui-
 soient les ouvrages des assiégeans & fon-
 doient sur eux l'épée à la main, lorsqu'ils

étoient le moins préparés à repouffer leurs attaques.

Liv. XII.

Tandis que la garnison de Harlem donnoit 1572.
tant d'occupation aux Espagnols, le Prince d'Orange travailloit sans relâche à leur suffire de nouvelles difficultés, en tenant sans cesse des partis en campagne pour intercepter leurs convois. Quelques-unes de ces entreprises réussissoient, & comme elles obligeoient Toledé d'envoyer des escortes considérables pour ses convois, elles facilitoient l'introduction des secours dans la ville & retardoient les progrès du siège.

Les Espagnols tiroient d'Amsterdam presque toutes leurs subsistances; elles ne pouvoient passer que par un seul chemin. Le Prince avoit chargé Antoine le Peintre, homme recommandable par la part qu'il avoit eue à la surprise de Mons, de s'emparer d'un passage important sur ce chemin. Les Catholiques d'Amsterdam, qui en furent instruits, envoyèrent des troupes pour se saisir de ce passage, & pour combattre l'ennemi. On en vint aux mains, & le détachement d'Antoine fut mis en fuite : lui-même resta sur la place. La tête de ce brave homme, & celle d'un autre officier, nommé Koning, furent envoyées au camp des Espagnols,

Cruautés
des deux
partis.

qui par bravade les jetterent sur les remparts
 Liv. XII. de la ville. Ils avoient attaché à celle de
 1572. Koning un papier, sur lequel étoient écrites
 d'assez mauvaises plaisanteries sur le nom de
 Koning, qui signifie Roi, & sur sa venue
 avec deux mille hommes pour leur faire le-
 ver le siège. Les assiégés, de leur côté, pour
 se venger de cette insulte, couperent la tête
 à douze prisonniers Espagnols, les mirent
 dans un baril, qu'ils roulerent dans la tran-
 chée, avec ces mots : *payement du denier-dix,*
avec les intérêts dûs au Duc d'Albe pour le re-
gard du payement. Les Espagnols répondirent
 à cette cruauté par une autre; ils pendirent
 à la tête de la tranchée, par les pieds &
 par le cou, quantité de prisonniers qu'ils
 avoient faits aux assiégés : ceux-ci pour s'en
 venger, firent subir le même sort à un nom-
 bre encore plus grand d'Espagnols. Ces sce-
 nes horribles se renouvelèrent souvent pen-
 dant ces malheureuses guerres; & ce ne
 fut qu'après que le Duc d'Albe & son fils,
 qui par leur exemple autorisoient ces cruau-
 tés, eurent quitté les Pays-Bas, que les
 deux partis cessèrent de donner de ces affreux
 spectacles.

Assaut gé-
 neral.

Cependant les opérations du siège avan-
 çoient autant que les circonstances le per-

mettoient , vu la difficulté d'avoir des vivres, ~~et le grand nombre de maladies occasionnées~~ Liv. XII.
 & le grand nombre de maladies occasionnées par la rigueur de la saison. Toledo, malgré tous les obstacles qu'il rencontroit & qu'il 1572.
 avoit à surmonter, parvint à miner entièrement le ravelin, qui défendoit la porte de la croix, & par-là il força les assiégés à abandonner ce poste : après avoir battu, pendant plusieurs jours & sans interruption, cette partie de la muraille, il rendit la breche praticable, & résolut de donner l'assaut. Cette résolution prise, il retira toutes ses troupes des différens postes qu'elles occupoient, & afin de surprendre l'ennemi, il commença l'attaque avant la pointe du jour, & ne négligea aucune précaution pour la faire réussir. Chaque soldat étoit instruit en particulier de ce qu'il devoit faire, du poste qu'il devoit occuper, des manœuvres auxquelles il devoit prendre part : plusieurs avoient été placés à quelque distance de la muraille, afin d'écarter de la breche par un feu continu de mousqueterie tous ceux des assiégés qui voudroient en approcher. On avoit recommandé à ceux destinés pour l'assaut de garder le plus profond silence, jusqu'à ce qu'ils se fussent emparé de la breche. Ce dernier ordre fut si exactement exé-

Liv. XII.

I 572.

cuté, que plusieurs y étoient déjà montés ; & d'autres avoient escaladé les murs avant que les assiégés en eussent connoissance ; mais les sentinelles les ayant enfin apperçus, fondirent sur eux, & les renversèrent les uns sur les autres, avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense.

Comme les Espagnols étoient maîtres du ravelin de la porte de la croix, & que l'assaut se donnoit près de là, un grand nombre de soldats & d'officiers s'étoient postés sur le ravelin & autour, afin d'être à portée de secourir les assaillans, s'il en étoit besoin. Les assiégés, afin de rendre cette fortification inutile à l'ennemi, y avoient pratiqué une mine, qu'ils avoient chargée d'une quantité de poudre & d'autres matières combustibles. Ils virent avec joie & firent à l'instant l'occasion de la faire jouer au grand dommage de l'ennemi. Une partie du ravelin & du terrain voisin sauta, & fit périr un grand nombre d'Espagnols. Ce désastre imprévu remplit tous les autres de terreur & d'étonnement. Les assiégés, sans leur donner le temps de se reconnoître, fondirent impétueusement sur eux, les attaquèrent avec une fureur irrésistible, & les forcèrent de se retirer avec la perte d'un grand

nombre d'officiers & de plus de trois cens foldats.

Liv. XII.

Après cet événement Toledé commença 1572.
à douter du succès de son entreprise; il ne
pouvoit voir sans inquiétude que, malgré la ^{Toledé} ^{songe à le-}
bravoure de ses troupes & les sages mesures ^{ver le siège}
qu'il prenoit, tous ses efforts étoient rendus
inutiles. Plusieurs de ses officiers même pa-
rurent découragés, & voulurent lui persua-
der de lever le siège : » l'armée, « lui di-
soient-ils, » a plus souffert que les assiégés ;
» la rareté des subsistances, occasionnée par
» la difficulté de se les procurer d'Amster-
» dam, l'expose souvent à souffrir les hor-
» reurs de la disette : le froid a plus mois-
» sonné de nos soldats que l'épée de l'en-
» nemi. Jamais nous ne parviendrons à nous
» rendre maîtres de la place ; ou si nous
» nous en emparons, ce qu'elle nous coû-
» tera sera infiniment au-dessus de ce qu'elle
» peut valoir, & de l'utilité que l'on peut
» retirer de sa possession ; & les vainqueurs
» seront alors dans un état aussi déplorable,
» au moins, que les vaincus : de manière
» qu'il ne nous restera pas assez de troupes
» pour entreprendre la conquête des autres
» villes révoltées. «

Les officiers qui n'étoient pas de cet avis,

représentent que de la prise de Harlem
 Liv. XII. dépendoit l'issue de la guerre : » si nous
 1572. » levons le siege, « disoient-ils, » nous af-
 » fermirons les autres villes dans leur obsti-
 » nation; si , au contraire , nous persévé-
 » rons, la réussite de l'entreprise rendra les
 » autres plus faciles. La rigueur de la saison
 » ne peut durer encore long-temps; une nuit
 » peut suffire pour fondre les glaces , dont
 » l'ennemi a su tirer de si grands avantages.
 » D'ailleurs, si nous avons perdu beaucoup
 » de soldats , les recrues que nous atten-
 » dons d'Espagne & des Pays-Bas , répare-
 » ront bientôt nos pertes; bientôt nous se-
 » rons en état de couper toute espece de
 » communication entre les assiégés & les
 » autres villes : privés alors des secours
 » qu'ils en tirent, ils seront forcés d'ouvrir
 » leurs portes & de se remettre à notre dis-
 » crétion. «

Lettre du
 Duc d'Al-
 be.

Parmi cette diversité d'opinions , Toledo
 ne voulant pas prendre sur lui de décider , il
 consulta le Duc d'Albe , dont la réponse ,
 1573. qui ressembloit bien plus à un ordre qu'à un
 conseil , montrait qu'il étoit très-mécontent
 de ce que même il délibéroit. » Il faut , lui
 » manda-t-il , continuer le siege & terminer
 » votre entreprise , à moins que vous ne

» foyez déterminé à être confidéré comme Liv. XII.
 » indigne du nom que vous portez, du fang
 » dont vous sortez & du commandement 1573.
 » que je vous ai confié. Dans un fiege d'une
 » auffi grande importance que celui que
 » vous faites, vous ne devez pas compter
 » le nombre des jours que vous y em-
 » ployez, mais pefer l'importance de la
 » réuffite & du mauvais fuccès. Vous devez
 » à préfent attaquer l'ennemi par la famine,
 » puifque nous n'avez pu le foumettre par
 » l'épée; bloquer la ville, au lieu de l'ef-
 » calader; & vous pourrez bientôt la blo-
 » quer entièrement, au moyen des renforts
 » de troupes qui vous feront envoyés. Si
 » après ce que je vous prefcris, vous per-
 » fiftes encore dans l'intention de lever le
 » fiége, vous me verrez arriver au camp,
 » tout malade que je fuis; & fi la maladie
 » m'en empêche, j'enverrai votre mere com-
 » mander à votre place, plutôt que de fouf-
 » frir que l'armée quitte fon camp & que le
 » fiége foit abandonné. «

Cette lettre mortifia vivement la fierté de
 Toledé, & ne confidérant plus les difficultés
 ni les dangers, il réfolut de continuer le
 fiége; mais comme il n'avoit pas affez de
 troupes pour former le blocus de la ville en

entier, il temporisa & agit avec lenteur ;
 Liv. XII. jusqu'à la mi-février que la gelée cessa ; ce
 1573. qui fit changer de face aux opérations ;
 tant des Espagnols que du Prince d'Orange.

Bataille
 sur le lac.

Celui-ci avoit prévu le dégel ; il s'étoit
 précautionné , afin de pouvoir agir aussitôt
 qu'il arriveroit : un nombre de bateaux
 avoient , par ses ordres , été préparés ; &
 quand la glace fut fondue & le vent de-
 venu favorable , il les fit partir de Ley-
 de , chargés de provisions de toute espee.
 Les bateaux voguant le long du lac , &
 faisant force de voile , entrèrent dans le
 Spaaren & arriverent à Harlem fans ac-
 cident. Ce moyen fut souvent employé
 pour ravitailler cette ville , tant que les Es-
 pagnols n'eurent pas de force navale pour
 s'y opposer. Mais quand le Comte de Bossut
 eut fait équiper à Amsterdam un grand nom-
 bre de vaisseaux , avec lesquels il vint se
 poster sur le lac , ce fut sur ce lac même
 que la scene fut transportée : pendant plu-
 sieurs semaines , on vit les deux flottes se
 combattre ; celle des Espagnols pour écarter
 de la ville les secours , celle du Prince d'O-
 range pour les y introduire. D'abord ces
 petits combats furent peu considérables & de

peu d'importance , mais dans la suite le nombre des vaisseaux s'étant accru des deux Liv. XII. côtés , on en vint enfin à une bataille en 1573. regle , qui coûta beaucoup de sang aux Protestans , auxquels les Espagnols enleverent la victoire. Elle fit beaucoup d'honneur au Comte de Bossut , & réduisit la flotte ennemie dans un état si pitoyable , que depuis ce moment elle n'osa plus approcher de la ville. Un grand avantage que les Espagnols retirèrent encore de cette victoire , c'est qu'elle les mit en possession d'un fort situé à l'embouchure du Spaaren. Le Comte de Bossut , maître de ce passage , y plaça une partie de sa flotte , & ferma par-là toute espece d'accès à la ville.

Mais , tandis que ces choses se passaient sur le lac , les habitans & la garnison de Harlem agissoient avec la même intrépidité qu'auparavant. Ils harceloient les assiégeans continuellement , & ne leur laissoient aucun repos ; ils attaquoient , tantôt un quartier , tantôt un autre : dans une sortie , entre autres , ils tomberent sur le quartier des Allemands , les en chasserent , après en avoir tué un grand nombre , mirent le feu à leurs tentes & à leur bagage , prirent leurs drapeaux & plusieurs pieces de canon , &

rentrent en triomphe dans la ville (6).
 Liv. XII. Mais Toledé fut bientôt en état d'empê-
 1573. cher ces forties, dont les assiégés se glori-
 fioient tant. Le renfort que lui avoit promis
 son pere, arriva enfin, & par-là ses lignes
 furent à couvert des insultes du dehors &
 du dedans.

Etat fa-
 cheux des
 assiégés.

Les assiégés commencerent alors à sentir
 les approches des horreurs de la disette; il
 n'étoit pas de moyens qu'ils ne missent en
 usage pour se procurer des secours. On le-
 vit plusieurs fois tenter, pendant la nuit, de
 forcer les lignes des assiégeans, pour ouvrir
 un passage aux convois que le Prince d'O-
 range avoit fait disposer, & qui devoient
 profiter de l'instant où l'ennemi seroit délogé
 de quelques-uns de ses postes, pour s'introduire
 dans la ville. Mais aucune de ces ten-
 tatives ne leur réussit; par-tout ils trouvoient
 l'ennemi préparé à les recevoir: s'ils atta-
 quoient avec vigueur, ils étoient repoussés
 de même. Dans cet état ils prirent conseil de
 désespoir, rompirent la digue du Spaaren &
 mirent sous les eaux tout l'espace de terrein

[6] De Thou, Tom. 3. p. 218.

entre le lac & la ville. Les Espagnols alors furent forcés d'abandonner la partie de leur quartier où l'eau étoit entrée ; & quelques bateaux plats , chargés de vivres & de poudre , se coulerent dans la ville. Mais ce secours , & quelques autres que les assiégés reçurent encore , n'étoient pas considérables. Le Comte de Bossut étoit maître du lac , & en faisoit garder avec tant de soin tous les passages , que les Hollandois ne pouvoient plus avoir aucun accès à la ville.

Un seul espoir restoit aux habitans de Harlem : depuis un mois le Prince d'Orange rassembloit des troupes ; il avoit fait solliciter la Reine d'Angleterre de lui envoyer des secours ; il en avoit demandé aux Protestans de France & d'Allemagne : il s'étoit flatté que ces différens secours , réunis aux troupes qu'il pourroit rassembler , le mettroient à état d'attaquer les Espagnols & de les forcer à lever le siège de Harlem. Mais ses espérances avoient été trompées. La Reine d'Angleterre ne voulut pas se déclarer ouvertement contre l'Espagne ; & les Protestans d'Allemagne & de France étoient trop occupés chez eux , pour avoir le loisir de le pouvoir de procurer des secours effec-

Liv. XII.

1573.

tifs à leurs freres de Hollande. Cependant la
 Liv. XII. situation des Habitans de Harlem devenoit de
 1573. jour en jour plus affreuse ; déjà ils éprou-
 voient toutes les horreurs de la famine ; ils
 avoient consommé tous leurs vivres ; ils ne
 se nourrissoient plus que de racines des plus
 mauvaises herbes , de chair de cheval , de
 chien & de celle des animaux que l'homme
 a le plus en horreur. Le Prince d'Orange
 instruit de l'extrémité où ils étoient réduits
 résolut de tout tenter pour leur délivrance
 avec le corps de troupes qu'il avoit rassem-
 blé. Il étoit composé en partie de Protestan-
 Allemands , François , & Anglois , & en par-
 tie de nouvelles recrues levées à la hâte
 dans les villes voisines. Ce corps pouvoit
 monter à quatre mille hommes de pied & six
 cents chevaux. Le Prince d'Orange avoit l'in-
 tention de se mettre à leur tête & de s'en
 charger lui-même de l'entreprise ; mais les
 Etats lui persuaderent d'en charger le Comte
 de Batenbourg. Par le moyen des pigeons
 qu'on avoit fait porter de Harlem à Leyde
 dans le dessein de s'en servir comme messen-
 gers , si l'on y étoit forcé (7) , on fit passer

(7) De Thou , Livre LV. Ch. 5.

dans la ville des billets qui instruisoient ses ~~habitans~~ habitans de la marche du Comte de Baten- Liv. XII.
bourg & de son approche. 1573.

Cette petite armée partit de Leyde au commencement de Juillet ; elle avoit quelques pieces de campagne ; & le convoi de provisions de toute espece qu'elle conduisoit , étoit considérable. Les instructions du commandant portoient de diriger son attaque vers le quartier des troupes Allemandes , situé du côté de la plaine de Harlem. On avoit fait cette disposition , dans l'intention que les assiégés attaqueroient de front , tandis que le Comte de Batenbourg prendroit l'ennemi par derriere , & que , pendant le combat , le convoi pourroit passer & s'introduire dans la place. Mais Don Frédéric étant instruit du projet , laissa une partie de ses troupes dans les lignes pour repousser l'attaque des assiégés , & marcha avec le reste à la rencontre du Comte de Batenbourg. La partie n'étoit pas égale : Batenbourg n'avoit à ses ordres que de nouvelles levées , & avoit à combattre de vieux soldats bien disciplinés ; leur nombre d'ailleurs étoit infiniment supérieur. Dès le premier choc , les troupes du Comte furent mises en fuite ; les Espagnols en tuèrent plus de deux mille , & se rendirent

~~Les~~ maîtres de presque tout le convoi. Le
 Liv. XII. Comte de Batenbourg périt aussi dans cette
 1573. action.

Les affié-
 gés offrent
 de capi-
 tuler.

Ce nouveau revers abattit entièrement le courage des assiégés : n'ayant plus d'espérance d'être secourus, ils prirent la résolution de se rendre. En conséquence ils députèrent au général Espagnol, pour lui offrir de lui remettre la place, s'il vouloit accorder à la garnison les honneurs de la guerre & exempter la ville du pillage. Toledé ne voulut écouter aucune proposition, & exigea que les assiégés se remissent à sa discrétion.

Cette réponse instruisoit assez les habitans de Harlem du fort qui les attendoit; ils ne pouvoient plus douter que Toledé, toujours implacable dans sa haine, n'eût résolu de les immoler tous à sa vengeance, & que le traitement qu'il avoit fait à ceux de Naerden, étoit celui qui leur étoit préparé. Aussitôt qu'on fut dans la ville le retour des députés, les habitans de tous les quartiers se rendirent en foule sur la place, pour être instruits du succès de la députation. Lorsque les femmes, les vieillards, & tous ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, furent la réponse de Don Frédéric, saisis

d'effroi & de terreur, tous crurent déjà voir leurs maisons dévorées par les flammes, & le fer homicide du barbare Espagnol prêt à leur percer le sein : on n'entendoit que des gémiffemens ; on voyoit par-tout l'expression de l'effroi & de la douleur ; la pâleur de la mort étoit répandue sur tous les visages ; des torrens de larmes couloient de tous les yeux, & chacun paroissoit accablé du poids de sa douleur : par-tout régnoit ce silence morne, qui précède presque toujours les cris aigus du désespoir.

Ce désespoir fut bientôt porté à son comble par la résolution que prirent le gouverneur, la garnison, & tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de fortir de la ville & de s'ouvrir un passage, l'épée à la main, à travers les lignes de l'ennemi. Résolues d'empêcher qu'on n'exécutât ce barbare dessein qui alloit les livrer sans défense à toute la rage des Espagnols, on vit toutes les femmes, portant dans les bras leurs enfans courir vers la porte désignée pour la sortie : c'étoit un spectacle déchirant de voir ces tendres meres, les unes se jeter dans les bras de leurs maris, les autres se prosterner à leurs pieds & leur présenter les gages de la tendresse qui les unissoit. Ces jeunes victimes

Liv. XII.

1573.

~~pendant~~ tendoient leurs innocentes mains vers les auteurs de leurs jours; ils ne connoissoient pas leur malheureux sort, mais les cris de leurs meres leur en faisoient pousser de plus aigus encore. La mere se jettoit dans le bras de son fils, soutien de sa vieillesse; la sœur embrassoit son frere & lui demandoit un défenseur : „ périssez avec nous , disoient-elles ,
 „ ou souffrez que nous vous suivions & que
 „ nous périssions avec vous. ” Ce peu de mots prononcés avec toute l'énergie du sentiment par des personnes aimées & chéries, produisirent le plus grand effet; il fut résolu , que des soldats de la garnison & des habitans qui étoient en état de porter les armes, on formeroit deux corps; qu'au milieu de ces deux corps on placeroit les femmes , les enfans & les vieillards; que dans cet ordre on sortiroit de la ville , & qu'on attaqueroit les lignes des assiégeans. Personne n'ignoroit que cette résolution désespérée ne pourroit s'exécuter sans qu'il en coûtât la vie à un grand nombre de personnes : „ mais ,
 „ dit le brave Riparda , si nous ouvrons volontairement nos portes aux cruels Espagnols , notre perte est assurée : si nous exécutons la résolution que nous venons de prendre , nous courons , sans doute , à la

mort ; mais il peut arriver cependant que ~~_____~~
 nous réussissions & que nous échappions : Liv. XII,
 d'ailleurs , périr pour périr , ne vaut-il pas 1573.
 mieux que ce soit en combattant pour no-
 tre religion & notre liberté , que sur un
 échafaud , dans les tourmens les plus af-
 freux , ou dans les cachots d'un vain-
 queur incapable de générosité & de pi-
 tié ? "

Toledé , instruit de ce qui se passoit dans
 la ville & de la résolution que les assiégés
 venoient de prendre , en craignit l'exécution :
 il considéra que , si l'on ne la prévenoit ,
 tout le fruit qu'il retireroit du succès de son
 entreprise , se borneroit à acquérir des rui-
 nes , au lieu d'une grande & florissante vil-
 le ; sans compter encore , qu'il étoit dange-
 reux de s'exposer à la fureur d'un peuple en-
 tier , réduit au désespoir & animé par la
 vengeance ; & que , quand bien même on
 les immoleroit tous , ce ne pourroit être
 sans qu'il en coûtât la vie à un grand nom-
 bre de ses soldats. Ces considérations déter-
 minèrent Don Frédéric à envoyer un trom-
 pette annoncer aux assiégés la résolution où
 il étoit de leur faire grace & de leur par-
 donner. Partagés entre l'espérance & la
 crainte , les assiégés balancerent sur le parti

Les Espa-
 gnols font
 des propo-
 sitions.

1573. qu'ils avoient à prendre ; mais enfin , la même
 Liv. XII. fiance que leur inspiroit le caractère de To-
 lede , l'emportant , ils refuserent d'entrer en
 négociation. Don Frédéric voyant qu'une
 promesse vague ne les satisfaisoit pas , s'en-
 gagea d'exempter la ville du pillage , moyen-
 nant qu'elle lui payât deux cens mille flo-
 rins ; & que la garnison & les habitans au-
 roient la vie sauve , à l'exception de cin-
 quante-sept personnes qu'il nomma.

Elles sont
 acceptées.

Ces cinquante-sept personnes étoient les
 plus considérables de la ville , & ceux qui
 pendant le siège s'étoient le plus signalé par
 leur courage & leur bravoure. Leur prof-
 cription , car l'exception que Toledé faisoit
 d'eux annonçoit le sort qu'il leur préparoit ;
 révolta , & on alloit même déclarer qu'on ne
 vouloit entendre à aucun accommodement ;
 quand les soldats Allemands de la garnison
 demanderent , d'une manière à faire croire
 qu'ils ne vouloient pas être refusés , qu'on
 acceptât les conditions proposées par l'enne-
 mi. Les soldats Wallons & Hollandois s'y
 opposoient : étant à l'égard des Espagnols
 plus coupables que les Allemands , ils sen-
 toient qu'ils n'avoient rien à espérer de la
 clémence du vainqueur. La garnison ainsi di-
 visée d'opinions & de sentimens , il y eut
 plusieurs

plusieurs foldats qui dans l'intention de cher- ~~cher~~
 cher l'occasion de prendre la fuite, quitte- Liv. XII.
 rent leurs postes & abandonnerent la garde 1573.
 des remparts. Alors les habitans , craignant
 que les Espagnols ne s'en apperçussent &
 ne prissent la ville d'affaut , se déterminèrent
 à envoyer , sans différer , des députés au
 général Espagnol , pour accepter ses pro-
 positions & lui remettre les clefs de leur
 ville.

Ce fut le 13 Juillet 1573 qu'un régiment La ville
 Espagnol entra dans Harlem , & prit posses- se rend.
 sion de la ville. Aussi-tôt on donna ordre
 aux foldats de la garnison , & à tous les ha-
 bitans , de mettre bas les armes ; à ceux-ci
 de se retirer dans les églises , & à ceux-là
 dans les monasteres , & des gardes furent
 placées pour empêcher qu'aucun d'eux n'en
 sortît. Le même jour Toledé entra aussi dans
 la ville avec les troupes Espagnoles. Avant
 la reddition de la place , il avoit fait don-
 ner en particulier les assurances les plus po-
 sitives aux foldats Allemands de la garnison ,
 que s'ils contribuoient avec les habitans à
 ce que ses propositions fussent acceptées ,
 il ne leur feroit fait aucun mal : ainsi , quoi-
 qu'ils fussent gardés comme les autres , &
 qu'on ne leur permit pas de se retirer , on

ne leur faisoit effuyer aucun mauvais traitement; on leur distribuoit même du pain, comme aux habitans. Le troisieme jour le Duc d'Albe arriva; sa santé étoit rétablie, & sous prétexte de visiter lui-même les fortifications de la place, & prendre connoissance de son état, il ne venoit que pour prescrire à son fils la conduite qu'il devoit tenir à l'égard des prisonniers.

Cruauté
du Duc
d'Albe &
de son fils. Ils ne prévoyoit pas le sort cruel qu'on leur préparoit. Il fut affreux, & tel qu'ils devoient l'attendre d'un ennemi sans aucune espece de générosité, toujours implacable dans sa haine, toujours cruel dans sa vengeance. Les soldats de la garnison furent les premieres victimes qu'on immola. Trois cens Wallons d'entre eux furent massacrés impitoyablement. Riperda & plusieurs autres personnes qualifiées porterent leurs têtes sur un échafaud; on donna la mort à plusieurs centaines de soldats François, Anglois & Ecoissois; & un grand nombre de citoyens qu'on avoit arrêtés, prenant la fuite, on attachoit deux à deux ces malheureuses victimes, & on les jettoit dans la riviere. Les malades, les blessés furent égorés dans la cour de l'hôpital qui les renfermoit.

Les historiens diffèrent entre eux sur le nombre de ceux que le Duc d'Albe & son Liv. XII. fils immolèrent à leur vengeance dans cette fatale journée. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les historiens Espagnols le font monter plus haut que les historiens Hollandois. Suivant les calculs les plus modérés, neuf cens braves gens, après s'être fiés à Toledé & avoir mis bas les armes sur sa parole, furent exécutés comme de vils mal-faiteurs. 1573.

On ne peut s'empêcher de frémir au récit de tant de cruautés inouïes & atroces ; vouloir les justifier, ce seroit insulter à l'humanité du lecteur : cependant on ne peut disconvenir que le Duc d'Albe n'ait eu une espece de motif d'être cruel à l'égard des malheureux habitans de Harlem, dans leur courage & leur fermeté à se défendre, & par conséquent dans les chagrins que leur résistance vigoureuse lui causa, & plus encore dans les pertes qu'ils lui occasionnerent. La conquête de Harlem lui coûta plus de quatre mille cinq cens soldats, qui périrent de maladie ou par le glaive des assiégés ; sans compter un grand nombre d'autres, que les blessures ou les maladies occasionnées par la rigueur de la saison, la rareté & la

Consé-
quences
de la vi-
goureuse
défense de
Harlem.

~~La~~ mauvaise qualité des subsistances , mirent
 Liv. XII. hors d'état de continuer de servir. La dimi-
 1573. nution de ses troupes ne fut pas la seule
 perte que lui causa le siège de Harlem ; il
 épuisa ses finances , nuisit beaucoup à la ré-
 putation de ses armes , ranima l'espoir des
 révoltés , & les affermit de plus en plus dans
 la persuasion qu'un ennemi qui avoit eu tant
 de peine à vaincre , n'étoit pas lui-même
 invincible. La longue durée du siège de Har-
 lem donna le temps aux autres villes révol-
 tées de se mettre en état de défense , & à
 leur parti de pousser ses conquêtes dans la
 Zélande , où la ville de Middelbourg (8)
 étoit encore au pouvoir des Espagnols.

Mais de tous les inconvéniens qu'occa-
 sionna la longue durée du siège de Harlem ,
 le plus funeste fut l'épuisement des finances
 du Duc d'Albe ; car , obligé de retarder le
 paiement de la solde de ses soldats , il se vit
 contraint de retarder aussi les autres opéra-
 tions qu'il avoit projetées pour cette cam-
 pagne. Son dessein étoit de faire passer son

Les trou-
 pes Espa-
 gnoles se
 mutinent.

(8) Bentivoglio , p. 117. Meteren , p. 110. Meur-
 si Auriacus , L. VIII.

armée dans la Nord - Hollande , immédiate-
 ment après avoir soumis Harlem , & de l'em- Liv. XII.
 ployer à remettre dans le devoir la ville d'Alc- 1573.
 mar. Mais ses troupes , au lieu de marcher
 de ce côté , refuserent d'obéir. Elles étoient
 irritées de ce qu'on les avoit frustrées du
 pillage de Harlem , & pour en marquer leur
 mécontentement , elles demandèrent le paye-
 ment des arrérages de leur solde. Envain
 Toledé représenta aux soldats que le retard
 qu'ils apportoit à obéir , nuisoit infiniment
 aux intérêts du Roi ; ce fut pour eux un
 motif de plus de persister dans leur refus :
 plus ils sentoient le besoin qu'on avoit d'eux ,
 plus ils s'obstinoient à vouloir rester dans
 l'inaction. Sans égard pour les remontrances
 de leurs officiers , pour les ordres de leur
 général , & au mépris de la capitulation , ils
 établirent leur quartier dans la ville , & mi-
 rent à contribution ses malheureux habitans ,
 déjà épuisés , & par la durée du siège , &
 par les vexations qu'ils avoient souffertes
 depuis la capitulation. Le traitement que ces
 mutins leur firent essuyer , fut peu différent
 de celui qu'ils auroient souffert , si leur ville
 eût été prise d'assaut. C'étoit enseigner aux
 autres villes , combien il étoit absurde de se
 soumettre aux Espagnols , quelques condi-

tions qu'ils offriſſent ; puisſque , lors même
 Liv. XII. que leurs commandans vouloient observer
 1573. ces conditions , elles étoient violées par les
 ſoldats , dont la cupidité ne pouvoit être
 retenue ni réprimée par l'autorité même du
 général.

Le Duc d'Albe étoit vivement affecté de
 la mutinerie de ſes ſoldats ; il voyoit les ſui-
 tes fâcheuſes qu'elle pouvoit avoir. Juſqu'a-
 lors il les avoit toujours tenus dans la plus
 exacte diſcipline : ſon penchant le pouſſoit
 à uſer de la plus grande ſévérité pour la
 rétablir ; mais , d'un autre côté , il craignoit
 les ſuites fâcheuſes qu'auroit une trop grande
 rigueur. Il prit donc le parti de tenter les
 voies de la douceur & celles de la perſua-
 ſion ; il employa pour cela le Marquis de
 Vitelli , l'officier de ſon armée le plus aimé
 & le plus reſpecté. Les ſoins du Marquis
 réuſſirent ; faiſant uſage du crédit qu'il avoit
 ſur les eſprits , & de beaucoup d'adreſſe , il
 parvint , mais avec beaucoup de peine , à
 perſuader aux mutins de ſe contenter de re-
 cevoir ſeulement alors une partie de ce qui
 leur étoit dû , & de reconnoître , comme au-
 paravant , l'autorité de leurs chefs (9).

(9) Bontivoglio p. 131.

On perdit un temps précieux à cette négociation, de manière que la saison se trouva Liv. XII.
 fort avancée avant que l'armée pût se met- 1573.
 tre en marche pour aller faire le siège d'Alc- Siège
 mar. Si cette place eût été attaquée plutôt, d'Alcmar.
 Toledé s'en feroit facilement rendu maître.
 Cette ville avoit été la dernière des villes
 de la Hollande septentrionale à renoncer à
 l'obéissance du Roi d'Espagne; le nombre des
 Catholiques-Romains qu'elle renfermoit, étoit
 considérable, & ces Catholiques s'étoient
 même emparés d'une des portes de la ville:
 plusieurs fois, depuis la prise de Harlem, ils
 avoient fait solliciter Toledé de venir à leur
 secours; mais la mutinerie de ses soldats l'en
 avoit empêché. Le Prince d'Orange avoit
 profité de ce retardement; & les troupes
 qu'il avoit envoyées aux Protestans, les ren-
 dant supérieurs aux Catholiques-Romains, ils
 avoient ôté à ceux-ci la porte de la ville
 qui étoit en leur puissance. Guillaume leur
 avoit aussi envoyé, des villes voisines,
 des armes, des munitions de guerre & des
 vivres.

Don Frédéric voyoit toutes les difficultés
 qu'il auroit à surmonter, pour commencer,
 dans une saison aussi avancée, le siège d'une
 place, telle que celle d'Alcmar, située dans

un terrain aussi marécageux : mais il se flat-
 Liv. XII. toit qu'en y employant une armée aussi forte
 1573. (elle étoit alors de seize mille hommes en-
 viron) il pourroit la réduire avant la saison
 des pluies. Il savoit que la réduction d'Alc-
 mar lui faciliteroit beaucoup les conquêtes
 des autres villes de cette partie de la pro-
 vince. En conséquence , aussi-tôt que le Mar-
 quis de Vitelli eut , comme nous l'avons dit ,
 apaisé la mutinerie des soldats , & qu'il eut
 rétabli l'ordre & la discipline dans l'armée ,
 Toledé lui fit prendre le chemin d'Alcmar ,
 qui n'étoit qu'à une journée de marche de
 Harlem.

Les Espa-
 gnols sont
 repoussés.

Ayant fait élever une batterie de chaque
 côté de la ville , il commença par une vive
 canonnade , & en peu de jours les breches
 furent assez considérables pour qu'il pût se
 flatter de prendre la ville d'affaut. Pour di-
 viser l'attention & les forces des assiégés , il
 résolut de les attaquer en même temps des
 deux côtés. Les habitans avoient prévu son
 dessein , & s'étoient préparés à défendre vi-
 goureusement les deux breches. Les Espa-
 gnols jetterent deux ponts-volans sur le fos-
 sé , les passerent , & monterent à l'affaut en
 jettant de grands cris : ils étoient dans la
 persuasion qu'ils ne trouveroient qu'une foi-

ble résistance ; mais leur espérance fut trompée , & ils connurent bientôt que le courage qu'anime le désespoir , peut suppléer au nombre & à l'expérience ; que l'art est inutile à quiconque ne craint pas le danger & fait braver la mort. La garnison , secondée par les habitans , fit une si vigoureuse résistance , qu'elle étonna les assaillans. Ils revinrent plusieurs fois à la charge , mais inutilement : ils furent obligés de se retirer , après avoir perdu six cens d'entre eux , & en avoir eu trois cens de blessés. Toledé leur fit des promesses , des menaces , pour les y faire retourner encore ; mais ils furent sourds à tout ce qu'il leur dit.

Peu de temps après , les pluies commencerent à tomber en grande abondance , & les Espagnols eurent beaucoup à souffrir de l'humidité de l'air & du terrain. D'un autre côté , le Duc d'Albe eut avis que les Hollandois étoient dans le dessein d'ouvrir leurs écluses & d'inonder le terrain autour d'Alcmar : craignant alors la destruction totale de son armée , il envoya ordre à Frédéric de lever le siège. Celui-ci obéit , retira ses troupes de devant la ville , le onzieme Octobre : il marcha ensuite vers le midi de la

Liv. XII.

1573.

Ils levent
le siège.

_____ province , où il mit en quartier d'hiver son
Liv. XII. armée fatiguée & épuisée. (10)

1573. Les Espagnols ne furent pas plus heureux
fur mer , qu'ils l'avoient été fur terre ; les
Combat fur mer. habitans d'Enchuyfen , de Horne & d'autres
villes , pour se venger des secours que ceux
d'Amsterdam avoient envoyés aux Espagnols
pendant le siège de Harlem , avoient équipé
une flotte , qui vint se poster à l'embouchure
de l'Ye. Par ce moyen la communication
entre Amsterdam & le Zuyder-Zée étoit en-
tièrement fermée. Tous les vaisseaux qui sor-
toient du port de cette ville & qui pre-
noient cette route , étoient pris ou détruits ,
& son commerce se trouvoit par-là totale-
ment interrompu. Pour remédier à ce mal ,
qui , s'il eût duré long-temps , auroit été
fatal aux habitans d'Amsterdam , qui ne sub-
sistoient que par leur commerce , le Duc
d'Albe se rendit dans leur ville , & y fit
équiper avec la plus grande célérité douze
vaisseaux de guerre , plus forts qu'ils ne
l'étoient ordinairement alors. Il donna au
Comte de Bossut le commandement de cette

(10) Meteren , pag. 123. De Thou , Liv. LV ,
sect. 8.

flotte. Elle étoit inférieure à celle de l'en-
 nemi pour le nombre des vaisseaux ; mais le
 Duc d'Albe se flattoit que ce désavantage
 seroit compensé par le grand nombre des
 soldats qui les montoient, la grosseur des
 vaisseaux, l'expérience & la bravoure du
 commandant.

A l'approche des vaisseaux Espagnols ,
 ceux des Hollandois quitterent leur poste ,
 & se retirerent vers Horne & Enchuyfen :
 ils y furent joints par plusieurs vaisseaux ;
 ce qui les mit en état d'aller au-devant de
 la flotte ennemie. Celle des Hollandois étoit
 commandée par Théodore Sonoy , qui , brû-
 lant du désir de combattre , en cherchoit
 l'occasion favorable. Les deux flottes reste-
 rent pendant quelque temps en présence ; il
 y eut entre quelques-uns de leurs vaisseaux
 plusieurs rencontres assez vives. Le Comte
 de Bossut balança long-temps à s'engager
 dans un combat général, avec des forces si
 inférieures à celles de l'ennemi. Autant pour
 l'éviter, qu'à cause de la grosseur de ses vais-
 seaux qui tiroient beaucoup d'eau, il les te-
 noit en pleine mer & dans les endroits où
 il savoit qu'il y avoit le plus de fond. Les
 habitans d'Amsterdam désapprouvoient la pru-
 dence du Comte de Bossut ; plus occupés du

Liv. XII.

1573.

Défaite de
la flotte
des Espa-
gnols.

1573. désir de voir leur commerce délivré de la
 Liv. XII. contrainte où le tenoit l'ennemi , que du
 danger qu'il pouvoit y avoir à le combattre ,
 ils obtinrent à force d'importunité , & par
 un faux état qu'ils donnerent au Duc d'Albe
 des forces des Zélandois , un ordre positif
 au Comte de Boffut de leur livrer ba-
 taille.

Quoique celui-ci comptât peu sur le suc-
 cès , il obéit , & alla attaquer la flotte Hol-
 landoise qui se tenoit dans un bas-fond. Le
 combat fut fort vif ; on se battit des deux
 côtés avec une égale valeur : mais la vic-
 toire se déclara pour les Hollandois , qui ,
 ayant plus de vaisseaux que leurs ennemis ,
 purent les attaquer de tous les côtés. Leurs
 vaisseaux étant aussi plus légers que ceux des
 Espagnols , manœuvrèrent avec plus de fa-
 cilité , & causerent beaucoup plus de dom-
 mages qu'ils n'en essuyèrent. Un vaisseau de
 la flotte Espagnole fut coulé à fond , avec
 son équipage ; trois autres échouèrent , &
 furent pris ensuite. Tout le reste de la flot-
 te , excepté le vaisseau que montoit le Comte
 de Boffut , dut son salut à la fuite. Les his-
 toriens contemporains parlent de ce vais-
 seau , comme d'un des plus gros qu'on eût
 encore vus , & en même temps des mieux

équipés. (11) Il fut environné par un grand nombre de vaisseaux ennemis, beaucoup plus petits, qui le canonnerent vivement & le poufferent sur un banc de sable. Le Comte de Boffut, ne voulant pas encore se rendre, continua toujours à se défendre avec la plus grande valeur, jusqu'à ce que de trois cens soldats qu'il avoit sur son bord, deux cens vingt furent tués, & tous les autres blessés & mis hors de combat, à l'exception de quinze. Un Espagnol alors lui conseilla de laisser le passage libre aux ennemis, & quand il en seroit entré autant que pourroit en contenir le vaisseau, de mettre le feu aux poudres & de les faire sauter avec le vaisseau. Cet homme n'imaginoit pas, qu'après les affreuses perfidies que ceux de sa nation avoient commises à Naerden & à Harlem, & auxquelles il avoit eu part, il pût espérer aucun quartier des Hollandois. Le Comte de Boffut rejetta ce conseil; il n'avoit rien à se reprocher; il avoit fait ce que son devoir & son honneur exigeoient de lui; il accepta donc l'offre que lui firent les vain-

Liv. XII.

1573.

(11) Le vaisseau Amiral, appelé l'inquisition, ne portoit que trente-deux canons.

Liv. XII. **1573.** **Bossut est fait prisonnier.** queurs , de lui laisser la vie & à tous ceux qui étoient sur son vaisseau, s'il vouloit se rendre. Ainsi se termina ce combat, qui dura vingt-huit heures. Le Comte de Bossut fut envoyé prisonnier à Horne. (12)

Sonoy donna aussitôt avis de sa victoire aux Etats de Hollande , qui , bien persuadés que leur salut dépendoit de la conservation de leur supériorité sur mer , attendoient avec la plus grande inquiétude quelle seroit l'issue du combat. Ils ordonnerent qu'on rendît des actions de grâces de cette victoire dans toutes les églises de la province.

Prise de Geertruidenberg.

La prise de Geertruidenberg ajouta encore beaucoup à la joie des Hollandois : cette place fut surprise , & ce fut un Protestant François , nommé de la Payette , qui s'en rendit maître la nuit par escalade. La garnison , composée d'un régiment Wallon , fut passée au fil de l'épée : son gouverneur, qui étoit Espagnol , eut le même sort. Cette prise étoit de la plus grande importance ; elle rendoit les Hollandois maîtres de la Meuse , & leur ouvroit l'entrée du Brabant.

(12) De Thou , Liv. LV. sect. 7. Meteren , p. 125. Bentivoglio , a. 133.

Le Duc d'Albe fut en quelque façon dé- ~~_____~~
dommagé de cette perte par un avantage Liv. XII.
qu'eut un détachement de son armée sur le 1573.
Sieur de St. Aldegonde , qui avoit marché St. Alde-
avec un corps de troupes pour empêcher les gonde fait
incurfions des Efpagnols dans la partie méridionale de la Hollande. Les troupes de St. Aldegonde furent taillées en pieces & lui-même fait prifonnier. D'Albe n'auroit pas épargné la vie d'un homme , dont le zele actif avoit animé celui de tous fes concitoyens pour la liberté : mais le Comte de Boffut étoit dans la puiffance du Prince d'Orange , & celui-ci avoit déclaré qu'il traiteroit le Comte de Boffut , comme le Duc d'Albe traiteroit St. Aldegonde.

Le Duc d'Albe s'étoit propofé d'ouvrir la ^{Le Duc}
campagne par le fiége de Leyde ; il avoit ^{d'Albe}
même déjà fait occuper par fes troupes plu- ^{quitte les}
sieurs postes dans les environs de cette ville. ^{Pays-Bas.}
Ce fiége , non moins mémorable que celui de Harlem , n'offroit ni moins de difficultés à furmonter , ni moins de gloire à acquérir ; mais c'étoit au fuccesseur de celui qui avoit formé le projet de cette grande entreprise , que l'exécution en étoit réfervée. Le Duc , comme nous l'avons dit , avoit demandé la permiffion de fe retirer & de retourner en

===== Espagne ; il avoit prétexté le mauvais état
 Liv. XII. de sa santé, occasionné par l'humidité du cli-
 1573. mat & par les fatigues qu'il avoit essuyées.
 Mais bien de gens pensoient que le véritable motif de sa demande étoit la crainte qu'il avoit que le Roi d'Espagne, prévenu par ses ennemis, ne le rappellât auprès de lui & ne donnât sa place à un autre. On ne pouvoit pas cependant raisonnablement le présumer, puisque le Duc d'Albe n'avoit agi que conformément aux ordres mêmes du Roi, tout, jusqu'aux actions les plus cruelles, lui avoit été prescrit. Mais le Duc pouvoit penser, & cela étoit assez vraisemblable, que son maître commençant à douter de la réussite de ses projets, & sur-tout des cruelles mesures qu'il avoit prises pour les faire réussir, pourroit, en cédant à la nécessité, même contre son inclination & son goût naturel, vouloir qu'on essayât d'employer des moyens plus doux que ceux qui avoient été mis en usage, & qui jusqu'alors n'avoient pas réussi. Telles étoient en effet les dispositions de Philippe, lorsque le Duc d'Albe demanda à quitter les Pays-Bas. On le savoit à Madrid peu propre à suivre le nouveau plan de conduite qu'on y avoit adopté ; on étoit persuadé dans le conseil du Roi que, tant qu'il resteroit dans

son gouvernement , jamais les provinces révoltées ne voudroient écouter aucunes propositions d'accommodement qui leur feroient faites par un homme qu'elles avoient en horreur. Philippe avoit donc consenti à la demande du Duc d'Albe , & avoit même envoyé pour le remplacer le Duc de Medina-Cœli. Celui-ci , à son arrivée dans les Pays-Bas , fut effrayé des difficultés qu'il avoit à surmonter ; il vit peu de gloire à acquérir , & beaucoup de danger à effuyer ; & l'état des affaires lui parut tel , qu'il refusa de se charger d'un emploi qu'il considéroit comme trop au-dessus de ses forces. Il demanda & obtint la permission de retourner en Espagne , & resta cependant dans les Pays-Bas jusqu'à la fin de 1573 , qu'arriva à Bruxelles le nouveau Gouverneur Don Louis Zuniga de Requesens. Le Duc d'Albe s'y étoit rendu pour le recevoir & lui remettre le gouvernement. Peu de jours après le Duc & son fils partirent pour l'Allemagne , d'où ils se rendirent en Espagne , en passant par l'Italie.

Ce changement ne produisit point le même effet sur tous les esprits. Les Protestans même n'étoient pas d'accord entre eux sur les suites qu'auroit le départ du Duc d'Albe ; les uns en ressentoient de la joie , parce qu'ils

Liv. XIII.

1573.

connoissoient ses grands talens & redoutoient
 sa grande habileté ; les autres considéroient
 que la fortune l'avoit en quelque sorte abandonné, & que le sentiment d'horreur que sa tyrannie avoit inspiré pour sa personne & son gouvernement, resserrant les liens qui unissoient ses ennemis, les auroit toujours empêché d'entendre à aucune sorte d'accommodement que les Espagnols auroient pu leur faire proposer. Les Protestans le regardoient comme la source de toutes les calamités qu'ils avoient éprouvées : ils se rappelloient que, lorsque la Duchesse de Parme lui avoit remis le gouvernement, la tranquillité, la paix & le bonheur régnoient dans les Pays-Bas, & que sa tyrannie y avoit substitué le trouble, le désordre, & allumé le feu de cette guerre destructive qu'il n'avoit pu éteindre : ils pensoient que c'étoit la certitude qu'il avoit de ne pouvoir jamais y parvenir, qui l'avoit engagé à demander son rappel. Cet homme sanguinaire se vanta au Comte de Koningstein, oncle du Prince d'Orange, chez qui il logea en passant par l'Allemagne, pour aller en Italie, que durant les cinq années & demie de son gouvernement, il avoit fait mourir par la main des bourreaux plus de dix-huit mille hérétiques, outre un nombre

plus considérable encore , qu'il avoit fait pé-
rir par le glaive , après la réduction des vil- Liv. XII.
les & les batailles gagnées.

1573.

Il est certain que tant que dura l'adminif-
tration du Duc d'Albe , l'état des Pays-Bas
fut , on ne peut pas plus , déplorable. Il n'op-
prima pas seulement les Protestans , mais en-
core les Catholiques Romains ; un grand nom-
bre de ces derniers périrent par ses ordres ,
& leurs biens furent confisqués , sous prétexte
qu'ils avoient donné retraite à des hérétiques ,
ou parce qu'ils avoient été en correspondance
avec ceux qui avoient été exilés. Il fit punir
très-sévèrement des femmes , pour avoir faci-
lité par leurs soins l'évasion de leurs maris ,
dont le Conseil de sang avoit pros crit la tête.
Des enfans effuyèrent aussi les plus rigou-
reux traitemens , & tout leur crime étoit
d'avoir aidé à la fuite des auteurs de leurs
jours , condamnés par ce cruel tribunal. A
Utrecht on vit un pere périr par les mains
du bourreau , pour avoir caché pendant une
nuit son fils qui avoit été banni. Avant que
le Duc d'Albe vint dans les Pays-Bas , le
commerce y étoit florissant : les persécutions
qu'il fit effuyer aux Protestans en firent for-
tir un nombre considérable d'hommes indus-
trieux ; il fit encore beaucoup de mal au

commerce de ce pays par sa négligence à se
 Liv. XII. procurer une marine capable d'en imposer à
 1573. celle qu'avoient les révoltés. Malgré cet état
 d'épuisement, il accabloit le pays de taxes &
 d'impôts, qu'on levoit avec la plus grande
 rigueur. Souvent, on le vit faire provoquer
 le peuple; & quand, poussé à bout, celui-ci
 se livroit à des excès, on faisoit cette oc-
 casion pour confisquer les biens des coupables,
 souvent même on les condamnoit à la
 mort. La levée des taxes & ces confiscations
 produisoient des sommes considérables, qui
 cependant ne pouvoient pas suffire à ses dé-
 penses, qui étoient énormes; & l'Espagne ne
 lui faisant passer que très-peu d'argent, parce
 qu'elle-même alors étoit engagée dans des en-
 treprises très-dispendieuses, c'étoit le pays
 qui fournissoit à la levée & à l'entretien des
 différens corps d'armée & à l'établissement
 des citadelles qu'il faisoit bâtir pour contenir
 le peuple. L'état d'épuisement continuél où
 il se trouvoit, le mettant dans l'impossibilité
 de payer la solde de ses soldats, il étoit sou-
 vent contraint de leur permettre de vivre à
 discrétion chez les habitans des villes & des
 campagnes, qu'il livroit de cette manière à
 la cupidité cruelle & oppressive du soldat.

HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE TREIZIEME.

Premiere Partie.

PERSONNE ne pouvoit mieux que Reque-
sens remplacer le Duc d'Albe dans le gou-
vernement des Pays-Bas ; il avoit toutes les
qualités propres à l'emploi important qu'il
alloit remplir. A la bataille de Lépante il
avoit acquis la réputation d'un brave mili-
taire & d'un bon officier : par sa prudence
& sa modération il s'étoit fait estimer & ai-
mer à Milan , dont il étoit gouverneur ; &
Philippe s'étoit flatté, en le choisissant, que

—
Liv. XIII.

1574.

Caractere
de Re-
quesens.

~~Il tenta de~~ sa douceur produiroit plus d'effet sur l'es-
 Liv. XIII. prit des révoltés des Pays-Bas , que n'en
 1574. avoit eu l'administration violente du Duc
 d'Albe.

Il tenta de
 faire lever
 le siège de
 Middel-
 bourg.

Pour faire connoître combien les mesures que la cour d'Espagne avoit prises , étoient différentes de celles qu'elle avoit adoptées auparavant , Requesens fit abattre la statue du Duc d'Albe , dont nous avons parlé auparavant ; il réprima aussi l'insolence de quelques garnisons , qui , autorisées par le Duc d'Albe , commettoient les plus grands excès ; il s'occupa ensuite des moyens qu'il pourroit employer pour porter des secours aux habitans de la ville de Middelbourg , que les Zélandois assiégeoient depuis plus d'un an & demi : les assiégés étoient alors réduits à la dernière extrémité. Pendant le gouvernement du Duc d'Albe , on avoit fait plusieurs tentatives pour faire lever le siège ; mais la supériorité de la flotte des révoltés avoit toujours rendu inutiles ces tentatives. Mondragone , qui en étoit gouverneur & qui la défendoit , avoit instruit Requesens , que s'il n'étoit secouru dans peu de jours , il seroit obligé de capituler.

Requesens sentoît que ce n'étoit qu'à l'ex-
 trémité qu'un officier aussi brave , aussi in-

trépide, que l'étoit Mondragone, déclaroit Liv. XIII.
 qu'il n'étoit plus en son pouvoir de confer-
 ver la place qui avoit été confiée à son zele 1574.
 & à son courage. Il étoit persuadé aussi que
 de la conservation de Middelbourg dépendoit
 celle de toutes les autres villes de la Zé-
 lande, qui étoient restées fidelles au Roi.
 En conséquence il s'occupa, de préférence
 à tout, des moyens d'empêcher que Middel-
 bourg ne tombât en la puissance des Zélan-
 dois. Il se rendit à Anvers, & y fit travail-
 ler sans relâche à l'équipement de plusieurs
 vaisseaux, qui, joints à ceux qu'il faisoit
 équiper en même-temps à Berg-op-zoom, lui
 composerent une flotte de plus de trente
 voiles, non compris les vaisseaux de trans-
 port pour les vivres & les munitions de
 guerre (1).

Cette flotte fut divisée en deux escadres :
 l'une, aux ordres du Vice-Amiral, le Sr. de
 Glimes, & de Jules Romero, partit de
 Berg-op-zoom; l'autre, commandée par San-
 che d'Avila, fit voile d'Anvers, vogua à
 l'ouest de l'Escaut, tandis que la première
 voguoit à l'est. Son but étoit d'engager l'en-

(1) Meteren, p. 31.

1574. ~~_____~~ nemi à diviser ses forces , afin que l'une
 Liv. XIII. des deux escadres pût arriver plus facile-
 ment jusqu'au canal de Middelbourg & y
 entrer.

Ces mesures étoient bien prises ; mais le Prince d'Orange les déconcerta : il avoit des amis & des partisans dans toutes les provinces maritimes , par le moyen desquels le dessein de Requesens étoit parvenu à sa connoissance : son plan d'opération lui avoit même été découvert. Il avoit aussi-tôt quitté la Hollande , & étoit venu dans l'isle de Walcheren ; & afin d'être plus à portée de diriger les opérations des Zélandois , il avoit fixé sa résidence à Fleffingue : il donna ordre à une partie de leur flotte de se porter proche la côte méridionale de l'isle & d'y attendre l'escadre de d'Avila , tandis que le reste de la flotte , aux ordres de Boiffot , Amiral de Zélande , iroit attaquer le plutôt possible dans l'Escaut oriental celle de Glimmes & de Romero.

Cette escadre & la plus grande partie des vaisseaux de transport , destinés pour Middelbourg , avoient fait voile de Berg-op-Zoom. Requesens , inquiet de son sort , l'avoit accompagnée jusqu'à Sacherlo ; elle y jetta l'ancre , en attendant la marée mon-

tante.

tante. Lorsque les Zélandois , commandés par l'Amiral Boissot , parurent , Glimes connut Liv. XIII. bientôt combien ses forces étoient inférieures à celles de Boissot , non-seulement pour 1574. le nombre , mais encore pour la grosseur des vaisseaux : son avis fut de ne pas hasarder le combat & de renoncer à l'entreprise ; mais Romero , emporté par son courage , qui d'ailleurs avoit le plus grand mépris pour les révoltés , s'obstina à demander le combat , & força en quelque sorte Glimes à y consentir. En conséquence on leva l'ancre , & l'on vogua vers l'ennemi. Le vaisseau que montoit Glimes , ayant donné contre un banc de sable , on ne put parvenir à le dégager. Aussi-tôt les Zélandois l'attaquèrent de tous côtés , & parvinrent à y mettre le feu. Romero étoit venu à son secours , mais tous les efforts qu'il fit pour éteindre les flammes , furent inutiles : le vaisseau de Glimes coula à fond , après avoir mis le feu à celui de Romero , qui fut obligé de l'abandonner & de se sauver à la nage.

(2) Les autres vaisseaux Espagnols eurent un sort aussi funeste ; les uns furent brûlés ,

(2) Meurfii Auriacus , p. 122.

les autres coulés à fond : tous ceux qui ne
 Liv. XIII. furent pas dévorés par les flammes, ou sub-
 1574. mergés par les eaux, passèrent au pouvoir
 du vainqueur. Glimes, plusieurs autres of-
 ficiers, & mille Wallons ou Espagnols, pé-
 rirent dans cette journée. Cette victoire fut
 décisive, & Requesens eut le chagrin d'en
 être le témoin de dessus la digue de Sacher-
 lo, où il s'étoit placé. Cet événement étoit
 par lui-même, on ne peut pas plus, funeste
 pour le moment ; mais Requesens l'envisa-
 geant par rapport aux suites, jugea qu'il
 l'étoit encore davantage qu'il ne le paroîs-
 soit.

D'Avila, de son côté, étoit parti avec
 son escadre du port d'Anvers, & avoit fait
 voile vers Fleffingue. Si, sans s'arrêter, il
 eut continué sa route, il seroit arrivé à sa
 destination, & auroit secouru Middelbourg.
 Le Prince d'Orange, qui l'observoit du haut
 d'un cap près de Fleffingue, n'étoit pas sans
 inquiétude ; il savoit que l'escadre qu'il avoit
 envoyée pour s'y opposer, n'étoit pas as-
 sez forte pour combattre d'Avila avec suc-
 cès ; parce que les vaisseaux les plus forts
 & les mieux montés, les troupes les plus
 braves & les meilleurs équipages, avoient
 été donnés à l'Amiral Boiffot : ainsi ce que

craignoit le plus le Prince d'Orange, étoit ~~_____~~
 que d'Avila voulût tenter de passer avant le Liv. XIII.
 retour de Boissot. Mais ses craintes cessèrent 1574.
 bientôt, quand il vit d'Avila jeter l'ancre
 & paroître résolu d'attendre Glimes & Ro-
 mero pour continuer sa route. Cette faute
 décida du fort de Middelbourg. Peu d'heu-
 res après d'Avila fut instruit de la perte de
 la bataille de Sacherlo, & désespérant alors
 de pouvoir secourir cette place, il ramena
 son escadre à Anvers, où il arriva, sans
 que l'ennemi qui le poursuivoit, eût pu lui
 faire beaucoup de mal.

Le Prince d'Orange envoya aussi-tôt à Middel-
 Middelbourg un officier Espagnol, qu'on avoit bourg se
 fait prisonnier; il le chargea d'instruire Mon- rend.
 dragone de ce qui venoit de se passer, & de
 lui dire que si dans quelques jours il ne
 rendoit pas la place, il feroit passer toute
 la garnison au fil de l'épée. Les assiégés
 étoient réduits à la plus cruelle extrémité,
 un grand nombre d'entre eux étoient morts
 de faim ou des maladies que leur avoient
 occasionné les mauvais alimens : les provi-
 sions de toute espece, sans excepter même
 la chair de cheval & celle de chien, étoient
 épuisées, & ils ne se nourrissoient plus que
 d'un mauvais pain fait avec de la graine de

lin; encore ne leur en restoit-il que très-
 Liv. XIII. peu. Dans cette situation, il falloit ou capi-
 1574. tuler, ou se résoudre à mourir de faim; &
 en retardant plus long-temps à se rendre, c'étoit exposer la garnison & les habitans à être impitoyablement massacrés par un vainqueur irrité d'une résistance obstinée. Mondragone consentit donc de rendre Middelbourg & Armuyden, aux conditions que la garnison sortiroit avec armes & bagages; que tous les ecclésiastiques & les habitans Catholiques-Romains qui voudroient se retirer, le pourroient faire librement, & emporter avec eux leurs effets, ou en disposer comme ils jugeroient à propos. Le Prince d'Orange, qui estimoit Mondragone, même à cause de la belle défense qu'il venoit de faire, accepta les conditions qu'il proposoit; mais il exigea de lui sa parole d'honneur qu'il demanderoit à Requesens la liberté de St. Aldegonde & de deux ou trois autres officiers généraux, & que, s'il ne pouvoit pas l'obtenir, il reviendrait se remettre en sa puissance. Mondragone prouva qu'il n'étoit pas indigne de cette marque de confiance, & à sa sollicitation, St. Aldegonde & les autres officiers réclamés par

le Prince d'Orange , furent mis en liberté. (3)

Liv. XIII.

La prise de Middelbourg , & le gain de 1574. la bataille de Sacherlo , donnoient un grand avantage au parti de Guillaume sur celui des Espagnols. C'étoit pour le successeur du Duc d'Albe débiter d'une manière bien peu propre à lui gagner la confiance du peuple ; cependant , malgré ces avantages , le Prince d'Orange ne pouvoit se défendre des alarmes les plus vives , lorsqu'il considéroit l'effet que pourroit faire sur les esprits & sur les cœurs , la grande différence qu'il y avoit entre le caractère de Requesens & celui de son prédécesseur ; & plus encore celle de la conduite que l'un avoit tenue , de celle que l'autre paroïssoit avoir envie de tenir. Les grands talens militaires du Duc d'Albe , la fermeté de son ame , sa grande vigilance , & son infatigable activité , plus que tout cela , l'inflexibilité de son caractère & la dureté , pour ne pas dire la férocité de son cœur , l'avoit rendu un objet de terreur & d'effroi. Par la crainte qu'il avoit inspirée , il avoit tenu dans la dépendance le plus grand nom-

Craintes
du Prince
d'Orange.

(3) Meteren , p. 120. Bentivoglio.

bre des provinces des Pays-Bas, & rendu
 Liv. XIII. vains les efforts des autres. C'étoit la ty-
 1574. rannie qui avoit produit la révolte ; c'étoit
 elle qui l'avoit affermie ; c'étoit elle qui l'a-
 voit soutenue. Un gouvernement plus doux,
 plus juste, plus adroit, pouvoit non-seulement
 affermir les provinces de l'intérieur dans leur
 soumission, mais encore engager celles de
 Hollande & de Zélande à reprendre leur
 ancien joug. Pour prévenir ce funeste chan-
 gement, le Prince d'Orange mit en usage
 tous les moyens qu'il crut les plus propres,
 tant pour augmenter la crainte que l'idée
 seule de ce joug pouvoit inspirer, que pour
 soutenir l'espérance de ceux qui s'y étoient
 soustraits.

Il met le » Le Roi d'Espagne, « disoit-il, ou faisoit-
 peuple sur
 les gardes. il dire par ceux qui lui étoient dévoués,
 » a paru consulter vos desirs, quand il a
 » rappelé le Duc d'Albe ; mais le choix qu'il
 » a fait de Requesens pour lui succéder,
 » doit-il vous donner la plus légère espé-
 » rance que vos droits seront plus respectés
 » par ce nouveau gouverneur qu'ils ne l'ont
 » été par son prédécesseur ? C'est par la ma-
 » nière cruelle dont Requesens a traités les
 » Maures du Royaume de Grenade, qu'il a
 » mérité la faveur de son maître. C'est un

» étranger pour vous , comme l'étoit le Duc
 » d'Albe ; il est , comme lui , Espagnol. Pou- Liv. XIII.
 » vez-vous donc vous flatter qu'il prendra 1574.
 » quelque intérêt à votre sort ? Pouvez-vous
 » espérer qu'il ait d'autres désirs que de faire
 » réussir les projets tyranniques de l'Espa-
 » gne ? Requesens paroît plus doux , plus
 » pacifique que ne l'étoit le Duc d'Albe ;
 » mais cette douceur n'est que feinte , elle
 » est dans son maintien & dans ses manie-
 » res , plutôt que dans son cœur ; elle n'en
 » est aussi que plus dangereuse & plus à
 » redouter pour tous ceux qui aiment véri-
 » tablement leur patrie. Requesens a promis
 » beaucoup ; il a fait de grandes protesta-
 » tions de bonté , de clémence : mais jus-
 » qu'à présent a-t-il parlé de vous délivrer
 » du poids énorme des taxes dont on vous
 » accable ? A-t-il été question de rendre à
 » vos consciences cette liberté qu'on veut
 » leur ravir , & de les affranchir de la
 » contrainte dans laquelle le Duc d'Albe
 » vouloit les tenir ? Les loix que celui-
 » ci a foulées aux pieds , ont-elles été
 » rétablies ? Ces troupes étrangères , à
 » l'avidité , à la férocité desquelles on
 » vous a livrés , ont-elles été renvoyées
 » dans leur pays ? Ce sont tous ces motifs

_____ » qui ont fait prendre les armes aux pro-
 Liv. XIII. » vinces de Hollande & de Zélande : la for-
 1574. » tune, il est vrai, ne s'est pas toujours
 » déclarée pour elles ; cependant quelque
 » vigoureux efforts qu'ait fait le Duc d'Albe,
 » quelque nombreuses armées qu'il ait em-
 » ployées pour les réduire, ces mêmes pro-
 » vinces sont aujourd'hui gouvernées par
 » leurs propres habitans, jouissent de la li-
 » bre & pleine possession de tous leurs droits
 » civils & religieux. C'est aux autres pro-
 » vinces à suivre aujourd'hui leur exemple.
 » Le nouveau gouverneur que le Roi d'Es-
 » pagne leur a donné, fait peu l'art de la
 » guerre : à peine ses troupes le connois-
 » sent-elles. Ces mêmes troupes sont mécon-
 » tentes, & il fermente parmi elles un ger-
 » me de sédition qu'on n'a pas étouffé. Peut-
 » être regardera-t-on comme une audace té-
 » méraire qu'un aussi petit territoire que
 » celui des Pays-Bas, ose entrer en lice
 » avec un ennemi aussi puissant que l'est le
 » Roi d'Espagne. Mais cette puissance du
 » Roi d'Espagne est-elle réelle ? est-elle dans
 » le vrai aussi formidable qu'elle paroît ? La
 » grande étendue de ses domaines l'embar-
 » rasse, & le gêne beaucoup plus qu'elle ne
 » contribue à le rendre redoutable ; & si

» l'on confidere combien les Pays-Bas font
 » éloignés du fiége de l'empire Efpagnol, on Liv. XIII.
 » concevra aifément que, vu les difficultés 1574.
 » d'y envoyer des troupes, foit d'Italie,
 » foit d'Efpagne, il eft bien difficile, pour
 » ne pas dire impossible, que le Roi d'Eſpa-
 » gne parvienne jamais à remettre ſous ſon
 » obéiffance les provinces qui ſ'y font ſouf-
 » traites, ſi elles agiffent de concert, ſi elles
 » font fermes & conſtantes dans leur réſo-
 » lution pour une cauſe qui intéreſſe la
 » fortune & l'exiſtence de leurs habitans,
 » leur commerce, leur religion & leur li-
 » berté civile. «

Ces diſcours, & d'autres ſemblables répé-
 tés ſouvent au peuple, l'animoient, l'atta-
 choient au Prince d'Orange, & lui don-
 noient la plus grande ardeur d'agir de con-
 cert avec lui, pour empêcher l'exécution du
 projet que l'Eſpagne avoit formé de le ré-
 duire à un honteux eſclavage.

D'un autre côté, le Comte Louis de Naſ- Dernière
 ſau, qui après la réduction de Mons avoit entreprise
 réſidé en Allemagne, mettoit tout en uſage du Comte
 pour engager les Princes Proteſtans à l'aider Louis de
 dans ſes préparatifs pour une nouvelle Naſſau.
 vation dans les provinces de l'intérieur. Le
 mauvais ſuccès de ſes premières entrepriſes

ne l'avoit pas découragé ; il connoissoit la
 Liv. XIII. grande propension des soldats Espagnols à la
 1574. mutinerie ; mais c'étoit sur-tout sur l'aide de
 son frere , qui alors pouvoit le seconder vi-
 vement , qu'il comptoit le plus pour la
 réussite des nouvelles entreprises qu'il projet-
 toit. Il avoit été arrêté entre lui & le Prince
 d'Orange , qu'aussi-tôt que ce dernier auroit
 achevé ses levées , il s'avanceroit à la tête
 d'un corps de troupes vers les provinces de
 l'intérieur , soit pour faire une diversion , soit
 pour joindre leurs forces.

Mais l'argent manquoit au Comte Louis.
 Toute sa fortune , ainsi que celle de son
 frere , avoient été épuisées par les différen-
 tes entreprises militaires qu'ils avoient for-
 mées. Les Etats de Hollande ne pouvoient
 suffire aux dépenses ordinaires , dont ils
 étoient chargés. Conjointement avec le Prince
 d'Orange , ils s'étoient adressés à la Reine
 d'Angleterre ; mais cette Princeesse , qui ne
 vouloit pas alors se brouiller avec le Roi
 d'Espagne , avoit refusé de les secourir. Plus-
 sieurs Princes Protestans d'Allemagne avoient
 promis des secours au Comte Louis ; c'étoit
 même d'après leurs promesses qu'il avoit
 formé le projet qu'il méditoit : mais quand
 il fallut réaliser ces promesses , ils furent

aussi froids, qu'ils avoient paru d'abord vifs & empressés. Dans cette fâcheuse circonstance, le Comte Louis, ne voulant pas cependant renoncer à son projet, dans lequel un nombre de Protestans François & Allemands étoient entrés à sa sollicitation, il entama une négociation secrete avec Schomberg, Ambassadeur du Roi de France, qui alors sollicitoit les Princes d'Allemagne pour qu'ils se déclarassent en faveur du Duc d'Anjou, que le Roi son frere vouloit faire élire Roi de Pologne. Dans une entrevue que le Comte Louis eut à Francfort sur le Mein avec Schomberg, on convint que si le Roi de France déclaroit la guerre à l'Espagne, les provinces de Hollande & de Zélande seroient aussi-tôt après remises entre les mains des François, dont le Souverain promettoit de maintenir les habitans dans la jouissance pleine & entiere de tous leurs droits, & dans le libre exercice de la religion Réformée. Que si le Roi de France ne vouloit pas se déclarer ouvertement & faire la guerre à l'Espagne, il feroit remettre au Comte Louis trois cens mille livres; mais que ce monarque auroit de même la souveraineté de la Hollande & de la Zélande, & que quelques-uns des Princes Allemands qui en-

Liv. XIII.

1574.

~~seroient~~ troient dans ce traité, feroient garans envers la France de cette dernière condition.

1574. Une partie des trois cens mille livres, promises par la France, fut remise au Comte Louis, qui par là se trouva en état d'achever ses levées, & d'en former un corps de sept mille hommes d'Infanterie, & de trois à quatre mille de cavalerie. La mort de Charles IX, (4) qui arriva quelque temps après, empêcha l'exécution de ce traité.

Malgré la rigueur de la saison, le Comte se mit en marche, à la tête de sa petite armée, au commencement de Février. Il avoit avec lui son frere Henri, & Christophe, fils de l'Electeur Palatin. Dans le dessein de surprendre Requesens, il s'avança avec une grande célérité vers les Pays-Bas. Après avoir passé le Rhin & la Moselle, il dirigea sa marche vers la Gueldre. Son intention étoit de passer la Meuse à Maestricht, de traverser le Brabant, & d'aller se joindre à son frere, qui s'étoit engagé de marcher de son côté, afin d'unir ses forces aux siennes.

Embarras
où se
trouve
Requesens.

Le Comte Louis avoit fait ses préparatifs

(4) De Thōu, Liv. LV. Meteren, p. 133.

avec tant de promptitude & si ſecretement,
 que Requesens ignora ſon deſſein juſqu'au Liv. XIII.
 moment où il apprit ſa marche. Cette nou- 1574.
 velle le jetta dans un grand embarras ; les
 échecs qu'il avoit eſſuyés , l'avoient telle-
 ment affoibli , qu'il ne ſe croyoit pas en état
 de pouvoir ſ'oppoſer en même-temps aux
 entrepriſes des deux freres ; & il confidéroit
 que ſi , au lieu de diviſer ſes forces , il les
 rafſembloit toutes pour marcher à la ren-
 contre du Comte Louis, il expoſeroit toutes
 les provinces maritimes à devenir la proie
 du Prince d'Orange. D'ailleurs il appréhen-
 doit que les ſoldats employés à la garde des
 villes ne refuſaſſent d'en fortir , avant qu'on
 leur eût payé les arrérages de leur ſolde.
 Son embarras étoit encore augmenté par l'a-
 vis qu'il venoit de recevoir d'un projet for-
 mé par les partiſans du Prince d'Orange de
 ſurprendre Anvers. Dans ces circonſtances,
 Requesens aſſembla ſes principaux officiers ,
 & après avoir entendu leur avis , il prit le
 parti de reſter à Anvers avec le Marquis de
 Vitelli , pour empêcher l'effet des intrigues
 ſecretes du Prince d'Orange. Il avoit fait
 faire de nouvelles levées ; il en forma un
 corps , à la tête duquel il mit d'Avila , &
 l'envoya vers Maeftricht , pour ſ'oppoſer à

ce que le Comte Louis ne passât la Meuse.
 Liv. XIII. Ce premier corps fut suivi immédiatement du
 1574. reste de toutes ses troupes, qu'il tira de
 leurs quartiers, en leur promettant qu'elles
 feroient payées en entier des arrérages qui
 leur étoient dûs, aussi-tôt qu'on auroit mis
 les provinces de l'intérieur à couvert du dan-
 ger qui les menaçoit.

Le Comte Louis veut sur- prendre Maef- tricht. De son côté, le Comte Louis avoit tou-
 jours avancé vers les frontieres, & étoit
 venu camper à quelques milles de Maeftricht,
 dans l'espérance que les amis qu'il avoit dans
 la ville, y feroient assez puissans pour lui
 livrer une porte. Mais Requesens l'avoit
 prévenu ; quelques compagnies de troupes
 légères qu'il avoit détachées du corps des
 troupes que commandoit d'Avila, arriverent
 à temps pour empêcher les amis du Comte
 Louis d'exécuter leur dessein. D'Avila, qui
 les suivoit de près avec toute l'armée, arriva
 peu de jours après.

Le Comte Louis n'étoit pas en état d'en-
 treprendre le siège d'une ville aussi bien for-
 tifiée que l'étoit Maeftricht ; il prit donc le
 parti, après quelques légères escarmouches,
 de décamper, & suivant toujours le cours
 de la riviere à l'Est, il marcha vers Rure-
 monde. Il n'y fut pas plus heureux qu'à

Maestricht : les habitans sur lesquels il comptoit , étoient surveillés de trop près pour qu'ils osassent se déclarer en sa faveur. Il continua donc sa marche , en suivant toujours la même direction , & résolut de ne point s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût joint son frere , qu'il savoit s'avancer à sa rencontre vers le canton qui est situé entre la Meuse & le Waal. Liv. XIII. 1574.

D'Avila ne s'étoit d'abord proposé que d'empêcher le Comte Louis de passer la Meuse , & pour cet effet il l'avoit suivi d'aussi près qu'il avoit pu ; de maniere que les deux armées n'étoient séparées que par cette riviere. Un renfort de deux mille hommes de vieilles troupes que reçut ce général & l'avis que lui donnerent ses espions que le Comte Louis , ayant renoncé au dessein de passer la Meuse , étoit en pleine marche pour aller rejoindre l'armée du Prince d'Orange , lui firent prendre le parti de se porter en avant , afin d'empêcher , s'il étoit possible , cette jonction , & forcer le Comte Louis au combat , avant qu'elle se fît. Dans cette intention d'Avila hâta sa marche , traversa la Meuse à Grave sur un pont de bateaux & alla se poster de maniere qu'il falloit , ou que le Comte Louis renonçât au

D'Avila
traverse
la marche
du Comte
Louis.

projet de joindre le Prince d'Orange , ou
 Liv. XIII. qu'il attaquât les Espagnols, les forçât à se
 1574. retirer & à lui laisser le passage libre. Il
 n'auroit pas été réduit à cette extrémité fâ-
 cheuse, & auroit laissé loin derrière lui l'ar-
 mée Espagnole, si ses soldats, mécontents de
 n'être entrés ni dans Maestricht ni dans Ru-
 remonde, n'eussent ralenti leur marche &
 donné le temps aux Espagnols de venir leur
 barrer le passage. Le Comte Louis ne fut
 instruit du dessein de d'Avila qu'au moment
 qu'il apprit qu'il avoit passé la Meuse, &
 qu'il étoit avec toute son armée à une lieue
 environ du village de Mooch, où il venoit
 d'arriver avec la sienne. Dans cette position
 il falloit se résoudre à livrer bataille ou à
 se retirer. Il étoit aussi dangereux que diffi-
 cile de prendre ce dernier parti : une retraite
 dans de pareilles circonstances ne peut se
 faire sans beaucoup de désordre : le soldat,
 qui suppose toujours le danger, qu'on veut
 éviter, bien plus grand qu'il ne l'est, est
 abattu & consterné ; il songe à fuir & est
 peu occupé du soin de se défendre. Cette
 considération déterminâ principalement le
 Comte Louis à livrer bataille, quoiqu'il
 n'ignorât pas qu'il alloit avoir à combattre
 de vieux soldats d'élite, aussi braves que bien

disciplinés, que le souvenir de leurs exploits passés animoit : sans compter encore que d'Avila, leur général, étoit un capitaine d'une grande habileté ; que du rang de simple soldat il étoit parvenu, par son seul mérite à celui de général.

Pour pouvoir mieux résister à un ennemi si formidable, le Comte Louis prit la résolution de rester dans le poste de Mooch, & fit élever un retranchement, derrière lequel il mit son infanterie. Sa cavalerie, quoique diminuée considérablement par la désertion, étoit encore infiniment supérieure à celle de l'ennemi : mais le terrain étoit si inégal qu'il ne pouvoit tirer beaucoup d'avantage de cette supériorité. Il la plaça, autant que le terrain le lui permit, à la droite de son camp ; il envoya ensuite un détachement, composé de ses meilleurs soldats, occuper une colline située derrière son armée ; il destinoit ce corps de réserve à fixer la victoire, si elle paroïssoit douteuse en sa faveur, ou à lui ouvrir un passage en cas d'infortune, afin qu'il pût aller joindre son frere, qui s'étoit avancé jusqu'à Nimegue. A peine ces dispositions étoient-elles faites, que d'Avila parut. La droite de son armée étoit toute d'infanterie, la gauche toute de cavalerie, dont le

Liv. XIII.

1574.

Bataille de Mooch.

flanc étoit couvert d'un corps de fusiliers ;
 Liv. XIII. pour la soutenir contre la supériorité de la
 1574. cavalerie ennemie.

D'Avila commença l'action en envoyant trois cens hommes attaquer les lignes. Ceux qui les gardoient, les voyant avancer, marcherent au-devant d'eux, & les chargerent avec beaucoup de vivacité : le succès ne répondit point à leur courage, ils furent repoussés & poursuivis jusqu'au retranchement. Là, le combat recommença avec plus de chaleur ; des troupes fraîches envoyées successivement des deux côtés, le rendirent très-long & très-meurtrier. Les historiens, qui l'ont décrit, sont si peu d'accord sur les détails qu'ils en donnent, qu'il est presque impossible de démêler qui sont ceux auxquels on peut donner quelque croyance. Les uns disent que les soldats Allemands combattirent avec beaucoup de courage ; les autres, que les soldats François soutinrent seuls les efforts des Espagnols, & que les Allemands refusèrent de combattre, voulant qu'avant toutes choses on leur payât les arrérages qui leur étoient dûs de leur solde ; & que ce ne fut que quand les Espagnols eurent pénétré dans les retranchemens, qu'ils commencerent à se défendre : qu'alors les vainqueurs en massa-

crerent un grand nombre, & que les autres prirent honteusement la fuite.

Liv. XIII.

1574.

La cavalerie du Comte Louis avoit aussi de son côté, engagé le combat; elle étoit tombée avec impétuosité sur quelques pelotons de celle de l'ennemi, qui s'étoient avancés à peu de distance de son camp, les avoit mis en déroute, & les avoit poursuivis avec plus de chaleur que d'ordre : dans le moment qu'elle se préparoit pour une nouvelle attaque, quelques escadrons ennemis survinrent, tomberent sur elle, & la mirent en fuite. Les fusiliers que d'Avila avoit placés pour soutenir sa cavalerie, prirent alors en flanc celle du Comte Louis & acheverent de la mettre en déroute. Le Comte Louis & le Prince Palatin s'efforcèrent en vain de la rallier; ils déployerent en cette occasion les plus grands talens militaires & mirent tout en usage pour rétablir le combat, tandis que par leur exemple ils s'efforçoient de ranimer le courage des soldats. Peut-être y auroient-ils réussi, si un corps de lanciers Espagnols n'étoit survenu : alors la déroute de la cavalerie du Comte Louis fut générale, & la victoire se décida pour les Espagnols. Leurs ennemis perdirent dans cette journée trois à quatre mille hommes d'infanterie & environ

Le Comte Louis est défait & tué.

Liv. XIII. **1574.** cinq cens de cavalerie , du nombre desquels furent le Comte Louis , son frere le Comte Henri , & le Prince Palatin. Aucun historien n'a donné de détails de leur mort ; mais tous rapportent qu'ils combattirent avec une bravoure héroïque. Leur mort jetta la consternation parmi les Protestans , & sur-tout celle du Comte Louis , qui dans toutes les occasions leur avoit donné des preuves du plus grand zele & du plus sincere attachement.

Aussi-tôt que le Prince d'Orange reçut la nouvelle de ce triste événement , il prit le parti de retourner en Hollande. La mort de son frere , & la perte de la bataille de Mooch , le mettoient dans l'impossibilité de tenir la campagne. (5).

Guillaume s'attendoit que l'ennemi le pour-
suivroit & voudroit profiter du premier moment de terreur que sa victoire venoit de répandre , pour en rendre l'effet plus grand.

Les troupes
Espagnoles se
mutinent.

Les Espagnols l'auroient fait sans doute , si leur général n'en eût été empêché par la mutinerie de ses soldats. Dès le lendemain de la bataille , ils demanderent insolemment , &

(5) Bentivoglio , p. 143. De Thou , Liv. LIX. Sect. 15. Van Meteren , p. 132.

avec beaucoup de chaleur & de fermeté, _____
 qu'on leur payât les arrérages de leur solde: Liv. XIII.
 il leur en étoit dû trois années, & d'Avila 1574.
 se trouvoit alors dans l'impossibilité de les
 satisfaire. Ce n'étoit pas la première fois qu'ils
 faisoient paroître leur mécontentement, &
 avant même que de commencer l'expédition,
 qu'ils venoient de terminer si glorieusement,
 ils avoient plusieurs fois paru décidés à ne
 pas obéir à leur chef. D'Avila leur avoit pro-
 mis, comme nous l'avons dit plus haut, de
 les faire payer aussi-tôt après son expédition
 contre le Comte Louis : mais il est proba-
 ble que ç'avoit moins été la confiance qu'ils
 avoient dans cette promesse, que l'espérance
 du pillage, ou la crainte des suites fâcheuses
 que pourroit avoir pour eux-mêmes la réus-
 site de l'entreprise du Comte Louis, qui les
 avoit décidés à marcher contre lui. Affran-
 chis par la défaite de l'ennemi, de la crainte
 qu'il leur avoit inspirée, & sans espoir de
 s'enrichir de ses dépouilles, ils allèrent de-
 mander à leur général l'exécution de ses pro-
 messes. D'Avila voulut, pour les appaiser,
 leur en faire de nouvelles : elles furent mal
 reçues, & on le menaça même de se venger
 sur lui de la fausseté & de la tromperie qu'on
 lui reprochoit. Envain essaya-t-il de les ap-

~~Requesens~~ païser ; les efforts que lui & ses officiers
 Liv. XIII. firent pour cela , furent inutiles. Le seul parti
 1574. qu'il eut alors à prendre pour se soustraire à
 leur fureur , fut de quitter secrètement le
 camp. Aussi-tôt que les soldats furent instruits
 de son départ , ils prirent les armes , chassè-
 rent leurs officiers , en choisirent d'autres &
 élurent un nouveau général : quittant ensuite
 le camp de Mooch , ils dirigèrent leur mar-
 che sur Anvers. Leur intention étoit d'aller
 vivre à discrétion chez les riches habitans de
 cette ville , jusqu'à ce qu'on leur eût payé
 les arrérages qui leur étoient dûs.

Les mu-
 tins s'em-
 parent
 d'Anvers.

Requesens , instruit de leur révolte & de
 leur marche , étoit resté à Anvers. S'il eût
 suivi le conseil de Champigny , gouverneur
 de la ville , & pris des précautions pour
 s'affurer des nouvelles fortifications , il auroit
 fait échouer leur projet ; mais il négligea cet
 avis , parce qu'il craignoit qu'une partie de
 la garnison , qui étoit Espagnole , ne se dé-
 clarât pour les révoltés. Ils avoient le même
 sujet qu'eux d'être mécontents ; & d'ailleurs
 il se flattoit qu'il pourroit parvenir à les ap-
 païser : ainsi , aussi-tôt que les révoltés se
 présentèrent , on ne fit aucune difficulté de
 les admettre dans la ville. Dès qu'ils y fu-
 rent entrés au nombre de trois mille , ils se

mirent en bataille : leur vue répandit l'effroi
 parmi les habitans ; la terreur de ces derniers Liv. XIII.
 fut si grande , que plusieurs d'entre eux pri- 1574.
 rent la fuite & sortirent de la ville. Reque-
 sens , cependant , aussi-tôt l'arrivée des révol-
 tés , étoit venu à leur rencontre , leur avoit
 représenté les suites funestes que pouvoit
 avoir leur conduite ; il les pria , les supplia
 même , mais sans succès : il essaya ensuite la
 menace , & n'obtint rien autre chose , sinon
 qu'ils s'abstiendroient du pillage , mais à la
 condition qu'on leur payeroit immédiatement
 leurs arrérages , & que les Wallons & les
 Allemands de la garnison , qui étoient aux
 ordres du gouverneur , fortiroient à l'instant
 même de la ville. Requesens fut obligé de
 souscrire à cette dernière condition , & la
 ville resta au pouvoir des révoltés. Leur pre-
 mier soin fut de s'affurer des portes. Ensuite
 s'étant répandus dans la ville , ils s'établirent
 dans les maisons des principaux habitans &
 y vécurent à discrétion , se permettant , la
 nuit comme le jour , de troubler le repos &
 la tranquillité des citoyens. Ils ne cessoient
 de demander en même temps au gouverneur
 l'exécution de ses promesses , & menaçoient
 continuellement de piller & de saccager la
 ville , si l'on tarδοit plus long-temps à les

fatisfaire. Ces menaces cauoient au peuple
 Liv. XIII. les plus vives alarmes : mais ce qu'il y avoit
 1574. de plus révoltant dans leur demande , c'est
 qu'ils vouloient qu'on leur payât auffi les
 arrérages qui étoient dus à ceux de leurs camarades qui étoient morts de maladie , ou
 qui avoient été tués à la bataille de Mooch.
 Pour les fatisfaire , les habitans fournirent
 cent mille florins ; & Requesens engagea ses
 bijoux & ses meubles pour faire le reste de
 la somme : après quoi il fit publier un pardon général , qu'il confirma par serment ,
 pour tous ceux qui avoient eu part à la ré-
 volte. Les mutins satisfaits retournerent à
 leurs premiers officiers , & partirent le tren-
 tieme Mai , pour aller rejoindre l'armée qui
 étoit alors en Hollande , occupée à faire le
 siège de Leide.

La flotte
 de Reque-
 sens est dé-
 truite.

Le tort que fit aux affaires de Philippe II ;
 dans les Pays-Bas , la fédition des soldats ;
 ne se borna point à empêcher que d'Avila ne
 profitât de sa victoire , en poursuivant le
 Prince d'Orange , comme il auroit pu le fai-
 re , si ses soldats eussent été plus dociles.
 Leur arrivée à Anvers fut encore la cause
 de la perte d'une flotte que Requesens avoit
 fait équiper dans le port de cette ville , avec
 beaucoup d'activité , pendant l'expédition
 contre

contre le Comte Louis. Il avoit destiné cette ~~flotte~~ Liv. XIII.
 flotte à soumettre la Zélande : elle étoit 1574.
 nombreuse, mais pas encore assez forte pour
 qu'elle fit voile pour sa destination, quand
 la nouvelle vint à Anvers de l'approche des
 mutins. Le commandant de cette flotte, Adol-
 phe Hanstede, craignant qu'ils ne s'en ren-
 dissent maîtres, la conduisit à quelque dis-
 tance d'Anvers, où elle étoit à l'abri de
 toute entreprise de la part des féditieux.
 Mais cette sage précaution, en la sauvant
 d'un danger, la fit tomber dans un autre
 encore plus grand. Les Zélandois, instruits
 par leurs amis de ce qui se passoit & du poste
 que la flotte étoit venu occuper, l'attaque-
 rent au moment qu'elle s'y attendoit le
 moins. Ils prirent quarante de ses vaisseaux,
 en coulerent à fond un grand nombre d'au-
 tres, & mirent le reste hors d'état de servir.
 Ce revers déconcerta toutes les mesures que
 Requesens avoit prises pour soumettre les
 villes maritimes. La flotte, qu'il y avoit des-
 tinée, & que les Zélandois venoient de dé-
 truire, devoit être jointe par une autre
 que Philippe faisoit équiper dans les ports
 d'Espagne. Trop foible pour hasarder seule
 l'expédition à laquelle elle étoit destinée, il
 fallut renoncer à cette entreprise, du moins

pour le moment ; & depuis il ne fut plus
 Liv. XIII. possible à aucun gouverneur des Pays-Bas
 1574. de la reprendre (6).

De son côté, le Prince d'Orange fut aussi tirer avantage sur terre, de la sédition des soldats de d'Avila. Au moment qu'il eut appris le sort funeste de ses frères, il avoit cessé de marcher en avant, & avoit repris avec son armée la route de la Hollande; mais lorsqu'il fut instruit de ce qui se passoit à l'armée de d'Avila, il changea de dessein, & résolut de profiter de la circonstance, pour faire sur l'ennemi quelque nouvelle conquête. Dans ce dessein, il passa dans l'Isle de Bommel, située dans le Duché de Gueldre, au confluent de la Meuse & du Rhin, & engagea dans ses intérêts la ville principale de cette isle, où il établit son quartier général. Il y séjourna quelque temps, pendant lequel il donna de grands secours aux partisans qu'il avoit dans l'isle, & réduisit à une grande extrémité ceux des Espagnols. Le Marquis de Vitelli fut chargé par Requesens de s'opposer à ses progrès. Cet habile général fit échouer l'entreprise que le

(6) Bentivoglio, p. 149. Meteren p. 137.

Prince avoit formée sur Bois-le-Duc. D'un ~~autre~~
 autre côté, celui-ci prit si bien ses mesures, Liv. XIII.
 qu'il empêcha la ville de Bommel de tom- 1574.
 ber entre les mains de Vitelli.

Mais bientôt un objet plus important occupa l'attention de l'un & de l'autre; c'étoit le siège de Leide, dont nous donnerons la relation, après que nous aurons parlé d'un moyen que Requesens crut devoir mettre en usage pour terminer la guerre : ce fut de publier au nom du Roi, son maître, un pardon pour ceux qui voudroient revenir à son obéissance.

Quoique Requesens eût excepté du pardon un grand nombre de personnes, l'acte qui le contenoit & qu'il publia, étoit conçu en termes moins ambigus, & par conséquent, plus propre à donner de la confiance, que celui que le Duc d'Albe avoit publié, & qui, à cause de son ambiguïté, n'avoit produit aucun effet. Malgré cela, celui de Requesens n'eut pas plus de succès. Le peuple ne se sentoît pas coupable du crime prétendu que Philippe lui imputoit dans cet acte pompeux de clémence : il croyoit avoir reçu des outrages, au-lieu d'en avoir commis; & ne pouvoit être reconnoissant de ce qu'on lui faisoit grace d'un châtimement qu'on disoit être

Pardon
 publié par
 les Espa-
 gnols.

1574. **Liv. XIII.** en droit de lui infliger, & qu'au contraire il regardoit comme le comble de la tyrannie. D'ailleurs, on avoit inféré dans l'acte une condition qui en excluait presque tous les habitans de la Zélande & de la Hollande; savoir, que ce pardon ne seroit accordé qu'à ceux qui renonceroient au Protestantisme & retourneroient à la communion de Rome. Le zèle outré de Philippe lui avoit suggéré cette condition, & personne n'ignoroit que ce même zèle, que ses principes de bigotisme soutenoient, ne lui permettroit jamais d'en rien relâcher. Les Réformés, de leur côté, étoient trop bien affermis dans leurs principes; ils étoient trop attachés à leur croyance, pour jamais consentir à y renoncer. Malgré ces considérations, Requesens se flattoit de pouvoir parvenir à faire avec eux quelque accommodement; il espéroit beaucoup de l'entremise de St. Aldegonde, qu'il avoit encore en sa puissance. Il chargea donc Champigny & Junius de Jong d'aller le trouver & d'entamer avec lui une négociation. La réponse de St. Aldegonde fut, que jamais les provinces maritimes ne consentiroient à faire la paix, qu'à condition que tout ce qui concernoit la religion seroit laissé à la décision des Etats. Requesens con-

noissoit son maître , & persuadé qu'il ne souffriroit jamais à cette condition , il ordonna qu'on rompît immédiatement les conférences. (7)

Alors il donna toute son attention au siège de Leide. Cette ville avoit déjà été bloquée pendant plusieurs mois de l'hiver précédent , & ses habitans s'étoient même vu réduits à manquer de subsistance ; mais le besoin que Requesens avoit eu de ses troupes pour s'opposer au Comte Louis , l'avoit forcé à rappeler celles qui investissoient Leide : elles avoient abandonné leurs lignes le vingt-unième Mars , & ce fut le vingtième Mai suivant , qu'elles vinrent les reprendre.

Pour avoir une juste idée des opérations de ce siège mémorable ; il est nécessaire de s'en former une de la position de Leide. Cette ville est située sur un terrain bas , coupé d'une grande quantité de ruisseaux & de canaux : elle est grande , & lors du siège elle étoit fort peuplée : un fossé profond l'entouroit , & elle étoit défendue par une forte

(7) Bentivoglio , p. 150.

1574. **Liv. XIII** muraille, flanquée de bastions : un bras du Rhin la traverse, & la partage en deux parties; il en sort une si grande quantité de canaux, qu'on pourroit dire qu'il y a dans Leide autant d'eau que de terre. Ces canaux partagent le terrain sur lequel la ville est assise, de maniere qu'ils forment une grande quantité de petites isles, qui communiquent les unes avec les autres par plus de cent cinquante ponts de pierre, qui servent autant à la décoration de la ville qu'à l'utilité de ses habitans. Leide n'est éloignée que de quelques lieues de la Haye, de Delft, de Gouda, de Rotterdam & de Harlem. Cette situation rendoit cette ville une place de la plus grande importance : aussi sa possession étoit-elle regardée comme très-intéressante par l'un & par l'autre parti.

Aussi-tôt que le Prince d'Orange eut appris que le dessein de Requesens étoit de reprendre le siège de cette place, il en donna avis aux habitans, les exhorta à se pourvoir de munitions de guerre & de vivres, & de faire sortir de leurs murs toutes les bouches inutiles. Cet avis fut négligé; & le Prince, en même temps qu'il s'en plaignit aux habitans de Leide, leur fit dire, que plus de trois mois se passeroient avant que les Etats

pussent rien entreprendre pour faire lever le siège dont ils étoient menacés. Liv. XIII.

Cependant , pour arrêter les Espagnols , le Prince d'Orange envoya dix compagnies d'avanturiers Anglois , commandés par le colonel Edward Chester , pour qu'ils se rendissent maîtres de deux forts , par où il falloit que les Espagnols passassent pour arriver à Leide. L'un de ces forts étoit à l'écluse de Gouda , l'autre au village d'Alphen. Les Anglois ne répondirent pas à l'idée que le Prince s'étoit faite de leur bravoure. Les cinq compagnies qui gardoient le fort de l'écluse de Gouda , ne firent qu'une foible résistance & l'abandonnerent ; les cinq autres imiterent leur exemple , & après une légère escarmouche , dans laquelle il n'y eut ni blessés ni tués des deux partis , ils se retirèrent , comme leurs camarades , sous les murs de Leide. Les habitans , qui de dessus les remparts avoient été témoins de leur lâcheté , refuserent de les recevoir dans leur ville. Ils les soupçonnoient de trahison , & , malgré tout ce que ces lâches Anglois purent dire pour leur justification , alléguant le mauvais état des postes dont on leur avoit confié la défense , on ne voulut jamais leur permettre d'entrer dans la ville. Alors ils prirent le parti de passer

===== dans l'armée ennemie , à l'exception de quel-
 Liv. XIII. ques-uns d'entre eux , auxquels on ouvrit
 1574. enfin les portes. (8)

Le Prince avoit compté que les Anglois , après avoir tenu pendant quelque temps en échec l'armée ennemie devant les deux forts qu'il les avoit chargés de défendre , les abandonneroient & se retireroient dans Leide. En conséquence , il n'y avoit pas fait passer d'autres troupes ; de maniere que les habitants se virent réduits , pour toute défense , à leur propre valeur. C'étoit une situation effrayante : mais ce fut cependant à cet état d'abandonnement qu'ils durent leur salut ; car consommant moins de munitions de bouche qu'ils n'auroient fait , s'ils eussent eu à nourrir une nombreuse garnison , ils purent , sans être exposés aux horreurs de la famine , soutenir plus long-temps les efforts des assiégés.

Jean Van
 der Does ,
 gouver-
 neur.

Le gouvernement de la ville fut confié à Jean Douza , ou Van der Does , Seigneur de Nordwyck. C'étoit un gentilhomme d'un grand mérite , que ses poésies ont rendu célèbre dans la république des lettres , autant

que sa bravoure & son courage dans l'histoire. Liv. XIII.
 Par son éloquence il animoit ses concitoyens à faire une vigoureuse résistance; par son 1574.
 exemple il les excitoit à combattre pour leur liberté : il fit passer l'horreur qu'il avoit pour la tyrannie Espagnole, dans tous les cœurs; de maniere qu'élevant leurs ames au-dessus des maux qui les menaçoient, il fut suppléer en quelque sorte à leur ignorance dans l'art militaire. Ils auroient cependant succombé à la fin sous les efforts des assiégeans, si Valdez, à qui Requesens avoit confié la conduite du siège, eût poussé ses opérations avec plus de vigueur : mais, soit que Valdez voulût ménager ses troupes & se rendre maître de la ville sans répandre de sang; soit qu'il craignît, malgré son habileté & ses forces, de tenter de la prendre d'assaut ou par escalade, il se contenta de la bloquer, mais Blocus.
 de façon qu'aucun homme ne pouvoit y entrer. Plus de soixante forts, qui communiquoient les uns avec les autres, furent élevés autour de la ville, & formerent une espece de chaîne qui en ferma l'entrée de tout côté, & ôta aux assiégés toute communication avec les villes voisines. Dans cette extrémité les habitans de Leide employerent le même moyen que ceux de Harlem, dans

de pareilles circonstances , avoient mis en
 Liv. XIII. usage avec succès. Des pigeons , qu'ils
 1574. avoient pris soin d'instruire , leur servirent
 de messagers , & par leur secours ils entre-
 tinrent correspondance avec leurs amis des
 villes voisines.

Un des forts que les assiégeans avoient
 élevés , nommé le fort de Lammen , coupoit
 la communication de la ville avec une prai-
 rie où les habitans envoyoient paître leurs
 bestiaux. Dans l'intention de recouvrer l'u-
 sage de cette prairie , les assiégés firent une
 sortie , & attaquèrent ce fort : le combat
 fut vif & obstiné pendant quelque temps ,
 l'avantage parut même être du côté des as-
 siégés ; il y avoit tout lieu de croire qu'ils
 resteroient maîtres du fort : cependant il fal-
 lut que leur bravoure cédât à celle des as-
 siégeans , qui les forcerent à rentrer dans
 leurs murs. Les Espagnols alors persuadés ,
 plus que jamais , de l'importance de ce pos-
 te , s'y fortifierent & ôtèrent par là aux
 assiégés l'espérance de les obliger à laisser
 libre un grand espace de terrain entre leurs
 lignes & la ville , en même temps qu'ils
 leur firent craindre qu'ils n'élevassent bientôt
 leurs batteries pour battre en breche & ten-
 ter l'assaut. Cette crainte , loin de découra-

ger les assiégés , les remplit d'une nouvelle ardeur : hommes , femmes & enfans , tous Liv. XHI.
travaillèrent sans relâche , jour & nuit , à 1574.
faire de nouvelles fortifications. En même temps on dressa un état exact des provisions de bouche ; & pour les faire durer plus long-temps , on les ménagea de bonne heure. Pour s'animer les uns les autres , les assiégés s'entretenoient continuellement de la cruauté & de la perfidie des Espagnols : tantôt ils se rappelloient le sort affreux qu'avoient essuyé les habitans de Zutphen , qui avoient donné trop de confiance à leurs promesses : tantôt ils se retraçoient la maniere barbare & cruelle dont avoient été traités ceux de Harlem & des autres places qui s'étoient fiés à leur clémence ; & lorsque Lannoy , de Lique & autres partisans de l'Espagne , les sollicitèrent de se rendre, ils ne leur répondirent que par ce vers d'un poète célèbre : *fistulam dulcè canit , volucrem dum decipit auceps.* » L'oiseleur trompe l'oiseau par les » doux sons de sa flûte. » A d'autres lettres qu'on leur écrivit pour les engager à considérer les maux qui les menaçoient , ils ne firent d'autre réponse , sinon , qu'après y avoir mûrement réfléchi , ils avoient pris la ferme résolution de périr.

1574. avec leurs femmes & leurs enfans, de faim ;
 Liv. XIII. ou dans les flammes qu'ils allumeroient eux-
 mêmes, plutôt que de se soumettre à la ty-
 rannie Espagnole : » plutôt que de commet-
 » tre cette lâcheté , « leur font dire quel-
 ques historiens , » nous nous nourrirons de
 » notre bras gauche , tandis que nous nous
 » défendrons avec le bras droit. « (9)

Pendant les deux premiers mois du siège ,
 on ne s'apperçut point dans la ville de la rareté
 des subsistances ; mais quand toutes celles ,
 dont on s'étoit approvisionné , furent con-
 sommées , les malheureux habitans de Leide
 se virent réduits à se nourrir de la chair
 de chien & de cheval : plusieurs d'entr'eux pé-
 rirent de faim , d'autres de maladies que leur
 occasionnerent les mauvais alimens. Le peu-
 ple perdit alors beaucoup de son courage &
 de sa fermeté , & il imagina que les maux qu'il
 enduroit , étoient à leur comble ; il crut même
 que , de quelque nature que fussent ceux qu'il
 pourroit éprouver de la part des Espagnols ,
 ils ne feroient jamais aussi grands. Dans cette
 persuasion , plusieurs des habitans de Leide
 conçurent le projet de livrer la ville , &

(8) Van Meteren , ut suprà.

pour l'exécuter ils formerent entre eux une espece d'affociation. Ce complot fut heureu- Liv. XIII.
 sement découvert assez à temps , pour qu'on 1574,
 pût prendre les précautions convenables pour
 en empêcher l'exécution. On raconte qu'un
 grand nombre d'habitans s'étant tumultueuse-
 ment assemblés , vinrent trouver un des
 magistrats , nommé Van der Werff , & lui
 dirent qu'il falloit , ou leur donner des sub-
 sistances , ou rendre la ville : » J'ai juré
 » solennellement , « leur répondit Van der
 Werff , » que je ne me soumettrai jamais
 » aux perfides Espagnols , & que je ne li-
 » vrerai jamais mes concitoyens à la cruauté
 » de ces barbares. Je mourrai plutôt que
 » de violer mon ferment. Je n'ai point de
 » vivres ; je vous les donnerois , si j'en
 » avois : mais , si par ma mort je puis pro-
 » longer vos jours , prenez mon corps ,
 » coupez-le par morceaux , partagez-le entre
 » vous , & nourrissez-vous-en ; je mourrai
 » avec joie , si je puis par le sacrifice de
 » ma vie suspendre pour un seul moment
 » les maux que vous endurez. « Ce dis-
 cours vraiment héroïque ranima les coura-
 ges abattus ; & tous ceux qui l'entendi-
 rent , résolurent de se défendre jusqu'au der-
 nier soupir.

Le Prince d'Orange n'ignoroit pas l'état
 Liv. XIII. affreux des habitans de Leide , & il n'avoit
 1574. rien négligé de tout ce qu'il avoit pu mettre
 en usage pour les secourir : une grande
 Les Etats prennent la résolution de rompre les digues. quantité de vivres avoit , par ses soins , été
 rassemblée ; mais tous les efforts qu'il avoit
 faits pour mettre sur pied un corps de trou-
 pes qui pût ouvrir un passage à ce convoi &
 l'introduire dans la place , avoient été inuti-
 les. Dans ces circonstances le Prince assem-
 ble les Etats de la province , leur expose la
 position des assiégés , & fait observer qu'elle
 est telle , qu'on ne peut différer de prendre
 un parti. Les Etats , après avoir considéré
 les forces de l'ennemi , & les avoir comparé
 à celles qu'ils pouvoient employer contre lui ,
 jugerent qu'il leur étoit impossible de secou-
 rir les assiégés , ni par terre , ni par les ri-
 vieres & les canaux. En conséquence , ne
 consultant que le désespoir , ils résolurent de
 faire usage de l'expédient qu'il leur suggéroit ,
 & qui étoit aussi le seul qu'il fût en leur
 pouvoir d'employer. Ce fut d'ouvrir les éclu-
 ses , & de rompre les digues qui retenoient
 les eaux de la Meuse & de l'Yssel. En met-
 tant ainsi sous les eaux tout le pays , ils es-
 péroient pouvoir faire usage de leurs vais-
 seaux pour secourir les assiégés. Une telle

résolution ne pouvoit que répugner beaucoup _____
 à une nation, qui, alors comme à présent Liv. XIII.
 encore, s'occupoit continuellement de la con-
 servation de ses digues, & qui pour cela a 1574.
 dépensé & dépense encore des sommes con-
 sidérables. Mais un objet qui lui étoit encore
 plus cher que la conservation de ses terres,
 la liberté, l'occupoit alors tout entier; elle
 étoit animée, & par la crainte de la perdre,
 & par la haine qu'elle avoit conçue contre
 le Papisme & les Espagnols. Le dommage que
 pourroit causer l'inondation projetée, fut
 estimé devoir monter à cinq cens mille flo-
 rins; mais on considéra que si, faute d'em-
 ployer ce moyen, les Espagnols s'emparoi-
 ent de Leide, tout le reste de la province pas-
 seroit sous leur domination : ce qui paroîs-
 soit alors aux Etats un mal plus grand que
 la pauvreté & la mort même. Ils aimèrent
 donc mieux ruiner leur pays en entier, que
 d'en laisser jouir un ennemi qu'ils avoient en
 horreur. Aussi-tôt que cette résolution déses-
 pérée fut prise, on vit les Hollandois tra-
 vailler avec autant d'ardeur à la destruction
 de ces digues, d'où dépend la sûreté du pays
 & de la nation entière, qu'ils en mettoient
 ordinairement à les réparer, quand elles
 avoient été endommagées par quelques inon-
 dations subites.

———— Aucune barriere ne s'opposant plus à la
 Liv. XIII. fureur des eaux , elles se répandirent , en
 1574. peu de temps , sur tout le terrain qui est entre Rotterdam , Gouda , Delft & Leide. Cette inondation subite , dont les Espagnols ignoroient la cause , jeta d'abord parmi eux la terreur & la crainte ; mais quand ils furent ce qui l'avoit occasionnée , & qu'ils virent que les eaux ne montoient pas au-delà d'une certaine hauteur , ils commencerent à être moins épouvantés d'un événement qui ne pouvoit avoir d'autre suite & dont les effets étoient bornés : ils furent cependant forcés d'abandonner ceux de leurs forts qui se trouvoient bâtis sur les terrains les plus bas , & de se retirer dans les plus élevés , au moyen desquels ils se flattoient encore de pouvoir continuer le blocus , jusqu'à ce que la famine , dont ils n'ignoroient pas les ravages , eût forcé les habitans à se soumettre.

Le Prince d'Orange , cependant , ne restoit point dans l'inaction ; entièrement occupé du projet qu'il avoit formé pour secourir Leide , il faisoit construire , à Rotterdam & dans d'autres villes , des bateaux plats , de dix , de douze , de quatorze ou de seize rames. Quand il y en eut environ deux cens en état de voguer , il les fit équiper , les monta de ca-

nons , & mit deffus huit cens Zélandois , tous braves foldats & tous déterminés à vaincre ou à périr. Ils étoient animés par le zele de leur religion , & la haine implacable qu'ils avoient jurée aux Efpagnols. Leurs viſages , défigurés par un grand nombre de cicatrices cauſées par les bleffures qu'ils avoient reçues dans les différens combats ſur mer , les rendoient affreux , & leur vue inſpiroit une ſorte d'horreur dont on ne pouvoit ſe défendre en les conſidérant : (10) ils avoient été amenés de la flotte par Boiſſot , Amiral de Zélande , que le Prince d'Orange avoit chargé de la conduite de cette expédition.

Ce fut au commencement de Septembre que les bateaux plats partirent de Delft , aux ordres de l'Amiral Boiſſot. Il en dirigea la courſe vers Leide ; mais les eaux n'étoient pas affez profondes , pour qu'ils puffent aller droit à leur deſtination : ſ'il y avoit des rivières & des canaux où les eaux étoient montées en affez grande quantité pour qu'ils

 Liv. XIII.

1574.

(10) On peut juger quel étoit l'eſprit qui les animoit , par leur maniere de ſe diſtinguer. Ils portoient ſur leurs bonnets un demi-croiffant , avec cette inſcription : *Plutôt Turcs , que Papiftes*. Meteren , 140.

~~_____~~ fussent navigables, les Espagnols en avoient
 Liv. XIII. rendu la navigation impraticable par les forts
 1574. qu'ils avoient élevés sur leurs bords. Boissot
 attaqua quelques-uns de ces forts & en chassa
 ceux qui les gardoient; mais les autres résis-
 terent à toutes ses attaques. Alors il prit le
 parti de faire continuer à rompre les digues
 à mesure qu'il avançoit : il attaqua les Es-
 pagnols plusieurs fois, & ces combats, quoi-
 que peu considérables, furent toujours très-
 sanglans. La ville cependant restoit bloquée,
 & toutes les issues en étoient tellement gar-
 dées, que Boissot commençoit à douter du
 succès de son entreprise : le ciel-même sem-
 bloit la désapprouver. Le vent du Nord qui
 souffloit encore, quoique dans cette saison il
 cessât ordinairement plutôt de se faire sen-
 tir, arrêtoit la crûe des eaux. Lorsque Boif-
 sot partit pour son expédition, le Prince
 d'Orange étoit dangereusement malade : dès
 que sa santé fut rétablie, il vint voir si l'A-
 miral avoit strictement exécuté les ordres
 des Etats; & quoiqu'il trouvât que tout étoit
 conforme à leurs instructions, il prévint que
 l'entreprise ne réussiroit qu'autant que le vent
 changeroit, & que la marée d'Automne se-
 roit aussi forte qu'elle avoit coutume de l'être
 dans cette saison.

Cette marée , qui est ordinairement un ob-
 jet de crainte & de terreur pour les Hol-
 landois , étoit alors désirée avec la plus
 grande impatience ; d'autant que la situation
 des assiégés étoit , on ne peut pas plus , trif-
 te : depuis plus de sept semaines ils man-
 quoient absolument de pain , & ne se nour-
 rissoient que de racines , de légumes , de
 mauvaises herbes & de la chair de chien &
 de cheval. Quand toutes ces subsistances fu-
 rent épuisées , le peuple se vit réduit à un
 bouillon qu'il faisoit avec la peau des ani-
 maux , dont il avoit auparavant mangé la
 chair. Cette nourriture affreuse porta bientôt
 la corruption dans le sang de ceux qui en
 faisoient usage ; & le fléau de la peste se
 joignant à celui de la famine , plusieurs mil-
 liers des assiégés périrent dans l'espace de peu
 de semaines. Ceux qui échappoient à la mort ,
 avoient à peine la force d'enterrer ceux que
 sa faulx cruelle avoit frappés. Si leurs corps
 souffroient des douleurs aiguës , leurs cœurs
 étoient déchirés par le spectacle triste & lu-
 gubre qui les environnoit ; ils étoient acca-
 blés de misère , mais encore plus de tristesse.
 L'espérance , cependant , les soutenoit enco-
 re : du haut de leurs murs ils confidéroient
 les voiles & les pavillons des vaisseaux qu'ils

Liv. XIII.

1574.

Situation
affreuse
des assiégés.

favoient être destinés à les délivrer ; mais ils
 Liv. XIII. voyoient aussi que ces vaisseaux ne pou-
 1574. voient pas avancer. Il n'est pas étonnant
 que, réduits à cet état cruel, plusieurs d'en-
 tre eux aient pu former le dessein de ren-
 dre leur ville à l'ennemi. Il se forma plu-
 sieurs conspirations pour l'exécuter ; mais el-
 les furent toutes découvertes & rendues inu-
 tiles par la vigilance de Douza , secondé de
 la plus grande partie des habitans , que ni la
 famine , ni la peste , ni même la mort qui se
 présentoit sans cesse à leurs yeux sous les
 formes les plus hideuses , ne purent ébran-
 ler : ils préféreroient leur sort , quelque affreux
 qu'il fût , à celui dont les menaçoit la tyran-
 nie des Espagnols.

Le temps de leur délivrance cependant
 approchoit , & le ciel , touché de leurs
 maux , se déclara pour eux au moment qu'ils
 s'y attendoient le moins. Vers la fin de Sep-
 tembre le vent Nord-Est , si funeste pour
 eux , changea tout-à-coup , devint Nord-
 Ouest , & poussa avec impétuosité les eaux
 de la mer vers l'embouchure des rivières ; &
 le vent tournant ensuite au Sud , les fit
 refluer dans les plaines de Leide , de ma-
 nière qu'elles ne formerent plus qu'un
 grand lac , & presque tous les forts des

Espagnols en furent entièrement couverts. Liv. XIII.

Boissot profita aussi-tôt de cet heureux évé-
nement. Les Espagnols avoient encore des 1574.
troupes dans quelques forts qui se trouvoient Le siège
est levé
sur son passage ; il les attaqua , & les força
de les abandonner. Les Zélandois les pour-
suivirent , tantôt le long des digues , tantôt
dans leurs bateaux sur les eaux. Il y eut
plusieurs rencontres fort vives , où ils eu-
rent toujours l'avantage. La situation des
Espagnols fut alors vraiment déplorable : un
grand nombre se noya ou fut étouffé dans la
fange , & ceux qui vouloient se sauver le
long des digues , furent tués par le feu des
bateaux , ou renversés avec des crochets at-
tachés à de longues perches , & égorgés sans
miséricorde.

Tous les forts étant évacués , à l'except-
tion de celui de Lammen , ils auroient pu
encore , s'ils se fussent maintenus dans ce der-
nier , empêcher , ou du moins retarder de
quelques jours la réussite de l'entreprise de
Boissot. Le fort de Lammen étoit beaucoup
plus élevé & mieux fortifié que les autres :
mais quand les soldats , auxquels on en
avoit confié la garde , furent que les autres
forts avoient été abandonnés , & que les
troupes de Boissot , d'un côté , & les affié-

~~Les~~ gés de l'autre, se préparoient à les attaquer, Liv. XIII. ils prirent le parti de fuivre l'exemple de
 1574. leurs camarades , & profitant de l'obscurité de la nuit , ils abandonnerent leur poste , & allerent , à la lueur de plusieurs torches , se joindre au reste des fuyards.

Cette fuite , car on ne peut donner d'autre nom à la retraite précipitée des soldats Espagnols qui gardoient le fort de Lammen , fut encore accélérée par un événement qui les auroit rendu maîtres de la ville , s'ils en eussent été parfaitement instruits. La nuit même qu'ils abandonnerent le fort , un pan des murailles de la ville s'écroula tout-à-coup , & le bruit qu'il fit , & qui fut entendu des soldats du fort de Lammen , jetta parmi eux une telle épouvante , qu'à l'instant même ils prirent le parti de fuir (11). S'ils en eussent connu la cause , ils auroient pu facilement entrer dans la ville par cette ouverture & s'en emparer. Mais , quand bien même cet événement ne seroit pas arrivé , Leide auroit également passé au pouvoir des Espagnols : s'ils eussent pu seulement empêcher

(11) Meteren , p. 139. Meursii Auriacus , p. 130.
 Bentivoglio , p. 151.

deux jours de plus l'Amiral Boissot de pas-
 ser; les habitans, dépourvus entièrement de Liv. XIII.
 toute espece de subsistance, exténués par la 1574.
 fatigue, la faim & les maladies, auroient
 été obligés de leur ouvrir leurs portes & de
 se livrer à leur discrétion. Il y avoit alors
 cinq mois qu'ils étoient bloqués. L'arrivée
 de Boissot, immédiatement après l'évacua-
 tion du fort de Lammen, coûta encore la
 vie à plusieurs d'entre eux. Tous étoient
 venus au-devant de lui; il leur avoit fait
 distribuer des vivres, & un grand nombre
 de ces malheureux, n'écoulant que la faim
 dévorante qui les tourmentoit, trouverent
 la mort dans ce qui devoit leur conserver
 la vie.

Dès qu'on eut pris quelque nourriture,
 les Magistrats, Boissot & tous les habitans
 de Leide se rendirent à l'église pour y re-
 mercier Dieu de cette heureuse délivrance.
 Jamais le sentiment de la reconnoissance ne
 fut exprimé avec plus d'énergie, que dans
 cette assemblée pieuse: tous les cœurs étoient
 également émus; tous étoient profondément
 pénétrés de leur bonheur présent & de leurs
 peines passées; s'ils sentoient les émotions
 vives de la joie, ils ne pouvoient, sans
 douleur, se rappeler les scènes déchirantes

Liv. XIII. **1574.** qui venoient de se passer sous leurs yeux. Ils avoient vu la faim & la peste moissonner, dans leurs bras, leurs parens, leurs amis; ils s'étoient vus eux-mêmes expirans, toucher au moment de devenir les victimes de la vengeance des Espagnols. Leurs larmes couloient en abondance; leurs voix étouffées par leurs gémissemens ne pouvoient exprimer les prieres ferventes qu'ils adressoient au ciel.

On lit dans des historiens de ce temps, que quand le Prince d'Orange reçut la nouvelle de la levée du siège de Leide, il assistoit au service divin dans une église à Delft; qu'au même instant, se levant de sa place, il lut publiquement les lettres qu'il venoit de recevoir; & que les Etats s'étant ensuite assemblés, ordonnerent un jour d'action de grâces générale.

Pendant ce temps-là l'armée Espagnole marchoit vers Amsterdam & Utrecht, dans l'intention de s'emparer par surprise de cette dernière place; mais en ayant trouvé les portes fermées, elle se contenta des contributions que les habitans lui offrirent, & continua sa route vers Maestricht, où on la mit en quartier d'hiver. Tout le blâme d'un mauvais succès de l'entreprise de Leide fut

jetté

Jetté sur le général ; on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir reçu des Etats de Hollande, Liv. XIII.
ou des habitans de Leide , deux cens mille 1574.
florins pour agir avec la lenteur qu'on lui reprochoit. On n'avoit aucune preuve pour fonder cette accusation ; mais les soldats , n'écoutant que leur vengeance , se faifirent de lui & le mirent aux arrêts , où ils le laisserent jusqu'à ce qu'il se fut engagé de leur payer la somme qu'ils l'accusoient d'avoir reçu.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECONDE,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE TREIZIEME.

Seconde Partie.

LES grandes difficultés que les Espagnols
Liv. XIII. avoient rencontrées dans tout ce qu'ils
1574. avoient jusqu'alors entrepris pour soumettre
les révoltés des Pays-Bas, avoient appris à
Philippe II à les mieux connoître, & l'a-
voient forcé à prendre de leur courage &
de leurs ressources une toute autre idée que
celle qu'il s'en étoit formée. Ce changement
d'opinion fit qu'il écouta favorablement la
proposition que lui fit l'Empereur Maximi-

lien, son cousin, d'interposer sa médiation ~~pour rétablir le calme & la tranquillité dans~~ Liv. XIII.
 les Pays-Bas & faciliter un accommodement 1571.
 entre le souverain & les sujets. L'intérêt de
 son parent pouvoit engager Maximilien à faire
 cette démarche & à désirer qu'elle réussit ;
 mais il y étoit aussi porté par la crainte que
 si l'union qui s'étoit formée entre les Pro-
 testans des Pays-Bas & ceux d'Allemagne,
 s'affermissoit & devenoit encore plus intime,
 le feu allumé par les premiers, ne se com-
 muniquât en Allemagne, & y produisît un
 incendie peut-être encore plus violent que
 celui qui ravageoit les provinces de la do-
 mination de Philippe. Assuré des dispositions
 de ce Prince, muni du pouvoir nécessaire
 pour traiter avec les mécontents, il envoya
 en Hollande, au commencement de l'année
 mil cinq cens soixante-quinze le Comte de 1575.
 Schwartzembourg, accompagné de plusieurs
 autres Seigneurs Allemands. Le Comte de
 Schwartzembourg étoit parent du Prince d'O-
 range : il eut avec lui une entrevue à Dor-
 drecht, dans laquelle il lui remit une lettre
 particuliere de l'Empereur, & se servit de
 tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur son
 esprit, & de tout celui que pouvoit avoir
 aussi Maximilien, pour l'engager à favoriser

la réussite du projet qui l'amenoit. Par égard
 Liv. XIII. pour l'Empereur, le Prince d'Orange consen-
 1575. tit à ce qu'il se tint un congrès à Breda. Il
 Conféren- connoissoit trop bien le caractère de Philip-
 ce de Bre- pe II, pour croire qu'il pût jamais se ré-
 da. soudre à accorder aux Etats des conditions
 qu'ils pussent accepter avec confiance : dans
 cette persuasion il exhorta les Etats à se te-
 nir sur la défensive, & à continuer, com-
 me auparavant, & même encore avec plus
 d'activité, les préparatifs nécessaires pour re-
 nouveller la guerre avec vigueur, aussi-tôt
 que les conférences feroient rompues. Le
 Prince ne fut pas du nombre des Députés
 nommés pour assister au congrès ; & les
 Etats ne voulurent permettre à ceux qu'ils
 avoient choisis, de se rendre à Breda, qu'a-
 près que les Espagnols auroient envoyé en
 Hollande, Mondragone, Roméro, & deux
 autres personnes de distinction, pour y
 rester en ôtage jusqu'au retour des dé-
 putés.

Cette marque de méfiance annonçoit de
 la part des Etats une résolution ferme &
 décidée de n'accepter aucune des conditions
 qui leur feroient proposées, si elles pou-
 voient nuire, en quelque chose, aux droits
 légitimes qu'ils prétendoient avoir.

Les détails dans lesquels nous allons entrer, sur ce qui se passa pendant les conférences de Breda, en faisant connoître au lecteur combien étoit grande la méfiance réciproque des Députés, lui découvriront les causes, non-seulement du peu de succès des démarches qu'on fit alors pour mettre fin à la guerre, mais encore de toutes celles qui furent faites ensuite, pendant l'espace de quarante ans, pour parvenir à une réconciliation vraie & sincère.

Liv XIII.

1575.

Dans la première conférence, qui se tint le quatorzième Mars, les Députés des Etats demanderent qu'avant toute chose le Roi d'Espagne fit sortir des Pays-Bas toutes les troupes Etrangères, & que l'on convoquât une assemblée libre des Etats-Généraux des Provinces, pour régler les affaires civiles & religieuses.

Sur le premier article les Députés du Roi observerent que les soldats Espagnols qui étoient alors dans les Pays-Bas, ne pouvoient y être considérés comme étrangers, puisqu'ils étoient sujets du Roi, comme les habitans de ce même pays; que, d'ailleurs, y ayant rendu auparavant de très-grands services, il seroit injuste de les en chasser: qu'il n'en étoit pas de même des soldats que les

———— Etats entretenoient à leur service , qui étoient
 Liv. XIII. tous François , Anglois ou Allemands , par
 1575. conséquent véritablement étrangers; & qu'ainsi
 c'étoit aux Etats à faire sortir ces troupes
 des Provinces : que l'intention du Roi n'é-
 toit pas d'y faire rester les siennes; qu'il les
 en retireroit aussi-tôt que la paix seroit as-
 surée , & qu'il n'y avoit que la nécessité seule
 qui l'avoit forcé à les y retenir jusqu'à pré-
 sent; mais qu'il seroit indécent de s'obstiner
 plus long-temps à demander qu'on les en fît
 sortir, quand l'honneur & la prudence exi-
 geoient du Roi qu'il les y conservât. Quant
 à l'assemblée des Etats généraux , les Espa-
 gnols répondirent que le Roi étoit dans l'in-
 tention de les assembler , aussi-tôt que la tran-
 quillité seroit rétablie dans les provinces;
 qu'alors il ne s'opposeroit pas à ce qu'ils dé-
 libérasent sur tous les objets qui pouvoient
 les intéresser; qu'ils avoient leurs droits , que
 S. M. en reconnoîtroit toujours la légitimité
 & écouterait avec plaisir les conseils qu'ils
 lui donneroient , & s'y conformeroit dans
 tout ce qui seroit juste & raisonnable : qu'en
 attendant S. M. offroit une abolition géné-
 rale de tout le passé , pourvu qu'on lui re-
 mît toutes les villes & les forts , avec tou-
 tes les munitions de guerre , armes & artile

lerie : que tout culte , autre que celui de ~~l'église~~ l'église Romaine , fût aboli ; mais qu'elle lais- Liv. XIII.
seroit à ceux qui ne voudroient pas s'y con- 1575.
former , la liberté de sortir du pays , & de
disposer , comme ils le voudroient , de leurs
effets & de leurs possessions.

Les Députés des Etats répondirent qu'ils
persistoient toujours dans leur première de-
mande , qu'on commençât d'abord à délivrer
les provinces de l'oppression des troupes Es-
pagnoles & autres : qu'il étoit vrai que les
soldats Espagnols étoient véritablement sujets
du Roi d'Espagne ; mais qu'ils ne l'étoient pas
du Duc de Brabant , des Comtes de Flandre
& de Hollande , & que ce n'étoit qu'en ces
dernières qualités , & non en celle de Roi
d'Espagne , que Sa Majesté avoit exercé la
souveraineté dans les Pays-Bas ; que , suivant
la constitution de ces pays , les soldats Es-
pagnols , qui y étoient étrangers , ne pou-
voient y résider , sans une violation mani-
feste des loix fondamentales : que , quant aux
troupes que les Etats avoient à leur service ,
elles étoient composées de François , d'Alle-
mands & d'Anglois , par conséquent toutes
étrangères ; mais qu'elles y avoient été ap-
pellées par les Etats-mêmes ; qu'elles n'avoient
jamais eu part au gouvernement & n'avoient

été employées qu'à les défendre. Qu'il n'en
 Liv. XIII. avoit pas été de même des troupes Espagno-
 1575. les, qui à leur entrée dans le pays avoient
 traité les habitans en ennemis & comme des
 esclaves; qu'elles s'étoient saisies de toutes
 les branches de l'administration; qu'on les
 avoit vû, dans plusieurs occasions, exercer
 impunément les cruautés les plus inouïes, se
 permettre les plus grands excès pour satisf-
 faire leur avarice & toutes leurs passions;
 aux dépens de la fortune, souvent même de
 la vie d'un grand nombre de sujets innocens
 & fideles à leur maître; que tant que ces
 troupes resteroient dans les Pays-Bas, jamais
 la tranquillité ne pourroit y être rétablie.
 » Ceux qui conseillent au Roi, ajouteront
 encore les Députés des Etats, de retenir
 ses troupes dans les Pays-Bas, ne sont pas
 attachés à sa personne, & ne connoissent pas
 ses véritables intérêts: qu'on compare les
 services qu'elles ont rendus, aux maux qu'el-
 les ont faits, & l'on sera convaincu qu'elles
 ont fait beaucoup plus de mal que de bien:
 qu'on mette en parallele leurs services avec
 ce qu'elles ont retiré de leurs rapines & de
 leurs concussions, & l'on verra si elles ne
 sont pas suffisamment récompensées. Les ha-
 bitans des provinces n'ont-ils pas souvent

contribué à la gloire de la couronne d'Es-
 pagne ? Et si l'on considéroit sans préven-
 tion la conduite qu'ils ont tenue, & dont Liv. XIII.
 on leur fait un crime, on avoueroit qu'ils 1575.
 n'ont rien fait qui soit contraire à la fidélité
 qu'ils ont jurée au Roi. Jamais ils ne se sont
 opposés à ce qu'il exerçât tous les droits qui
 lui appartenotent comme Souverain des Pays-
 Bas. S'ils ont pris les armes, ce n'a été que
 pour conserver les droits & les privileges
 dans lesquels le Roi lui-même avoit juré de
 les maintenir ; ou pour défendre leurs vies,
 leurs fortunes, leurs femmes & leurs enfans,
 contre la violence & l'horrible tyrannie des
 Espagnols."

Les Députés des Etats dirent encore, que
 ce qui les affligoit le plus, étoit de voir
 que le Roi ne vouloit pas consentir à la con-
 vocation de l'assemblée des Etats généraux,
 avant que la paix fût rétablie dans les pro-
 vinces ; & que cependant il n'y avoit pas de
 moyens qu'on pût employer plus efficace-
 ment pour le rétablissement de la paix, que
 la convocation de ces Etats. Il est vrai qu'elle
 seroit inutile, si, comme l'ont voulu faire
 entendre les Députés du Roi, les Etats gé-
 néraux n'avoient par eux-mêmes aucun pou-
 voir, & si, après avoir donné leur avis, le

Roi pouvoit le fuivre, ou ne pas le fuivre.
 Liv. XIII. » Quant au pardon qui nous est offert, nous
 1575. » ne pouvons l'accepter aux conditions de
 » remettre entre les mains des Espagnols nos
 » villes & nos fortereffes : si nous le fai-
 » fions, ce feroit nous conduire comme les
 » moutons de la fable, qui à la persuasion
 » des loups leur livrerent les chiens qui les
 » gardoient & étoient leurs défenseurs. Nous
 » n'avons pas oublié quel fut le sort des
 » Comtes d'Egmont, de Horn & de tant
 » d'autres ; ce fut la trop grande confiance
 » qu'ils eurent dans les promesses qu'on leur
 » avoit faites, qui fut la cause de leur ruine.
 » Pour ce qui est de l'expulsion totale de
 » tous ceux qu'on appelle hérétiques, elle
 » est impraticable. Ces pretendus hérétiques
 » ne croient pas être dans l'erreur, parce
 » qu'ils ne suivent point la croyance de Ro-
 » me : la leur est aujourd'hui celle de toute
 » la Hollande & de la Zélande : si tous ceux
 » qui s'y conforment, sortoient de ces pro-
 » vinces, il n'y resteroit pas assez d'habitans
 » pour rétablir les digues, & bientôt le pays
 » feroit enseveli sous les eaux." En finissant,
 les Députés des Etats prièrent ceux du Roi
 d'Espagne de prendre en bonne part tout ce
 qu'ils venoient de dire, observant que c'étoit

leur zele pour les intérêts du Roi , aussi-bien
 que pour ceux de leur pays , qui le leur Liv. XIII.
 avoit dicté : „ puisse le Dieu tout-puissant , 1575.
 „ ajouterent-ils , inspirer au Roi & à ses
 „ ministres des sentimens plus doux que ceux
 „ qu'ils ont eus jusqu'à présent ! ”

Les Députés du Roi d'Espagne , pour répondre à ceux des Etats , se plainquirent d'abord des termes dans lesquels leur supplication étoit conçue , & de l'esprit qui sembloit l'avoir dictée. Ils dirent que leur maître vouloit bien acquiescer à la demande des Etats & retirer ses troupes des Pays-Bas , aussi-tôt que les articles de l'accommodement seroient signés , pourvu que les Etats de leur côté consentissent à licencier les troupes étrangères qu'ils avoient à leur service , & à remettre les places fortes dont ils étoient les maîtres : que le Roi s'engageoit à convoquer l'assemblée des Etats généraux , aussi-tôt que les troubles actuels auroient cessé ; mais qu'il ne pouvoit , sans compromettre la dignité de sa couronne , soumettre à la décision de ces mêmes Etats les conditions auxquelles la paix seroit conclue ; puisque , s'il le faisoit , ce seroit en abandonner la plus belle prérogative , en avouant que les Etats auroient le droit de statuer , lorsqu'ils ne devroient jouir

que de celui de représenter , & ensuite obéir :
 Liv. XIII. que pour ce qui concernoit la religion , le
 1575. Roi étoit fermement résolu à ne pas leur en
 laisser la décision ; que lui & les Etats-mêmes
 avoient solennellement juré de maintenir celle
 de Rome ; qu'aucune considération quelcon-
 que ne pourroit jamais l'engager à se départir
 de la résolution qu'il avoit prise de ne
 pas souffrir qu'on introduisît dans le culte
 quelque chose qui pût lui être contraire : que
 la crainte de voir les provinces maritimes
 dépeuplées par l'expulsion des hérétiques , ne
 pouvoit point l'affecter ; qu'il pensoit même
 que ces provinces seroient plus florissantes
 après cette expulsion , puisqu'alors la paix &
 la tranquillité , suites nécessaires de l'uniformité
 de croyance , y regneroient : qu'au
 reste , il étoit convaincu que si les ministres
 de la religion Réformée étoient chassés , le
 peuple connoîtroit bientôt l'erreur dans la-
 quelle ils l'avoient entraîné , & qu'il rentreroit
 dans le sein de la véritable église.

Réponse
 définitive
 des Etats.

Les Députés de Hollande & de Zélande ,
 après avoir pris de nouvelles instructions de
 leurs constituans , dirent le trente-unième Mai ,
 pour dernière réponse : que les Etats s'en
 remettroient à la décision de l'assemblée gé-
 nérale de toutes les provinces , tant sur le

renvoi des troupes étrangères , que sur la ~~reddition~~ Liv. XIII.
 reddition des villes, des forterefles , armes ,
 munitions & artillerie ; l'espece de garantie 1575.
 qui leur feroit donnée pour l'exécution des
 conditions de l'accommodement , & même sur
 ce qui concernoit la religion. „ Ce n'est pas ,
 „ ajouterent-ils , que les provinces maritimes
 „ puissent jamais renoncer à leur croyance ,
 „ & revenir à celle qu'elles ont abandonnée ;
 „ mais seulement , parce qu'étant vivement
 „ affectées des calamités qui depuis long-
 „ temps affligeoient leurs habitans , il n'est
 „ aucun de ces mêmes habitans qui profes-
 „ sent la religion Réformée , qui ne soit dé-
 „ cidé à quitter sa patrie , à abandonner ses
 „ biens , si les Etats généraux de toutes les
 „ provinces décidoient que la religion de
 „ Rome dût seule être tolérée.”

Le Comte de Schwartzembourg convint, Les con-
férences
font rom-
pues.
 qu'on ne pouvoit raisonnablement exiger des
 Etats plus qu'ils offroient. Il représenta vive-
 ment à Requesens , que vu les profondes ra-
 cines que la religion Réformée avoit déjà
 prises dans les provinces maritimes , on ne
 pouvoit se flatter de l'en extirper aussi promp-
 tement qu'on le désireroit : enfin il le pressa
 de consentir à une treve de six mois , pen-
 dant laquelle l'exercice de cette religion se-

1575. roit toléré, & pendant laquelle aussi l'on en-
 Liv. XIII. ploieroit des mesures sages & prudentes pour
 ramener les esprits & gagner le peuple. Re-
 quesens qui n'avoit pas de pouvoirs assez
 étendus, ne put acquiescer à la proposition
 que lui fit le Comte de Schwartzembourg; il
 refusa même celle qu'il lui fit ensuite, d'ac-
 corder seulement une treve de deux mois, à
 moins que les Protestans, de leur côté, ne
 consentissent à s'abstenir pendant tout le temps
 que dureroit cette treve, du culte extérieur
 de leur religion, & qu'à l'instant même que
 commenceroit la treve, ils ne forçassent leurs
 ministres à quitter le pays. Le Comte de
 Schwartzembourg, persuadé alors que ces
 conditions ne seroient point acceptées, &
 qu'il ne pourroit terminer la négociation dont
 l'Empereur l'avoit chargé, comme ce Prince
 l'auroit désiré, quitta Breda & retourna en
 Allemagne. Aussi-tôt le congrès fut rompu :
 on rendit les ôtages, & les deux partis,
 plus animés que jamais, s'occupèrent entière-
 ment des moyens de continuer la guerre. (1)

Les hosti-
 lités re-
 commen-
 cent.

Peu de temps après Requesens fit publier

(1) Meteren, p. 146-152. Bentivoglio, lib. LX,
ab initio.

un placard (15 Juillet) qui défendoit toute ~~_____~~
 espece de communication avec les mécontents; Liv. XIII
 en même temps il envoya un corps de trou- 1575.
 pes aux ordres du Comte de Hierges assiéger
 Buren. Cette ville ne fit qu'une foible résis-
 tance , & capitula presqu'aussi-tôt qu'elle fut
 attaquée. Le fort d'Oudewater , ville située
 sur l'Yffel , fut plus funeste : elle fut prise
 d'assaut , après une vigoureuse résistance. Les
 Espagnols y exercèrent des cruautés inouïes;
 ils passerent au fil de l'épée la garnison , &
 tous les habitans , sans distinction d'âge & de
 sexe. De-là le Comte de Hierges marcha vers
 Schoonhove , place bien fortifiée , avec un
 port sur le Leck. Elle auroit pu faire une
 longue résistance , d'autant que le Prince d'O-
 range en avoit considérablement renforcé la
 garnison ; mais les habitans , intimidés par le
 sort de ceux d'Oudewater , la forcerent de
 se rendre , & ouvrirent les portes de leur
 ville aux Espagnols. Après cette conquête le
 Comte de Hierges marcha contre Crimpen.
 Le Marquis de Vitelli , de son côté , remit
 sous l'obéissance de Philippe un grand nom-
 bre de places situées entre le Leck & le Waal;
 & Mondragone soumit plusieurs de celles
 de la province de Hollande , frontieres du
 Brabant.

Ces conquêtes auroient fans doute été suivies de plusieurs autres, si Requesens n'eût préféré d'employer toutes ses forces à remettre sous l'obéissance quelques villes de la Zélande, dont il importoit beaucoup à l'Espagne d'avoir la possession. Philippe II faisoit alors équiper une flotte considérable, & desiroit avoir dans la Zélande quelques ports où elle pût aborder & s'y tenir en sûreté. Pour exécuter ce projet, Requesens retira toutes les troupes qu'il avoit dans la Hollande; son dessein étoit de les faire transporter dans la Zélande sur des bateaux plats. Il en avoit fait construire un grand nombre, qui, par leur grandeur & leur forme, pouvoient naviguer dans les baies & dans les canaux, pour lesquels on les destinoit. Mais le Prince d'Orange, instruit du dessein de Requesens, en avoit aussi fait équiper de la même espece, & en plus grand nombre. Cette supériorité déterminâ Requesens à abandonner son plan, & à se servir d'un autre expédient pour faire passer ses troupes en Zélande; c'étoit le même dont Mondragone avoit fait usage, pour secourir Tergoes. L'entreprise étoit hardie, difficile à exécuter & hazardeuse: il s'agissoit de faire passer à gué un canal de cinq milles de

Requesens entreprend la conquête de la Zélande.

Tentative hardie.

large, que la mer remplissoit de ses eaux. =====

Dans le Nord-Est de la Zélande sont trois Liv. XIII.
 isles, beaucoup plus grandes que toutes les 1575.
 autres; l'une est celle de Tolen, l'autre celle
 de Duyveland, la troisieme celle de Schowen.
 La premiere, la plus proche du Brabant,
 étoit au pouvoir des Espagnols : entre cette
 isle & celle de Duyveland, est située une
 autre isle, beaucoup plus petite, qu'on nomme
 Philipsland. Celle-ci est séparée de celle de
 Duyveland par un canal ou bras de mer,
 que Requesens vouloit que ses troupes tra-
 versassent. Il l'avoit fait sonder, & par-tout
 il s'étoit trouvé guéable : il n'étoit pas tout-
 à-fait si large que celui que les troupes de
 Mondragone avoient passé à gué pour aller
 secourir Tergoes; cependant plusieurs de ses
 officiers, auxquels Requesens avoit fait part
 de son dessein, doutoient qu'il fut possible
 de l'exécuter : ils disoient qu'il y avoit une
 grande différence entre l'entreprise proposée
 & celle exécutée par Mondragone; que les
 troupes de celui-ci n'ayant eu d'autres obsta-
 cles à surmonter que la difficulté du terrain,
 n'avoient eu besoin pour réussir que de har-
 dieffe, de patience & de docilité à exécuter
 les ordres qu'on leur avoit donnés : qu'il
 n'en seroit pas de même de l'exécution du

passage qu'on vouloit tenter ; que l'ennemi
 Liv. XIII. étoit sur ses gardes ; que ses barques armées
 1575. & ses vaisseaux assiégeoient , pour ainsi dire ,
 le gué ; & qu'au moment où les troupes
 voudroient le passer , il fondroit sur elles sans
 qu'elles pussent se défendre ; & que , quand
 bien même on supposeroit qu'elles passeroient
 le gué sans trouver aucun obstacle , on de-
 voit présumer qu'elles seroient vigoureuse-
 ment attaquées par l'ennemi au moment où
 elles fortiroient de l'eau & aborderoient à
 terre ; qu'alors fatiguées & harassées , el-
 les seroient aisément repoussées par un en-
 nemi frais , qui auroit toute sa force & sa
 vigueur.

Ces considérations engagerent plusieurs des
 principaux officiers à faire de vives repré-
 sentations pour qu'on abandonnât le projet
 d'une entreprise qui leur paroissoit aussi té-
 méraire , & dont la réussite leur paroissoit
 impossible. Leur avis étoit de ne faire au-
 cune tentative sur la Zélande , avant l'arri-
 vée de la flotte d'Espagne qu'on attendoit.
 Ce conseil , dicté par la prudence , ne fut
 point écouté ; il irrita , au contraire , l'esprit
 ardent & sur-tout la fierté du plus grand
 nombre des officiers Espagnols , que le sou-
 venir de leurs exploits , & plus encore le

mépris qu'ils avoient conçu pour leurs en-
 nemis, affermiffoient dans la perfuafion où Liv. XIII.
 ils étoient de la réuffite de cette entreprife
 dont ils ne vouloient pas partager la gloire 1575.
 avec les troupes de la flotte qu'ils fuppo-
 foient être en route pour les venir joindre.
 » Si l'on croit, difoient-ils, qu'il foit impof-
 » fible de tenter le paffage de jour, tentons-
 » le pendant la nuit; nous tromperons par
 » là la vigilance de l'ennemi; & quand on
 » le fuppoferoit encore inftruit & fur fes
 » gardes, qu'avons-nous à craindre alors de
 » fon artillerie? ne tirant qu'au hafard, le
 » mal qu'elle pourroit nous faire, ne feroit
 » pas grand. Quant aux troupes que nous
 » pourrons avoir à combattre en fortant de
 » l'eau, nous les trouverons plus difposées
 » à fuir qu'à fe défendre. La hardieffe de
 » notre entreprife, & la contenance intré-
 » pide de nos braves foldats, fuffiront pour
 » jeter la crainte & la terreur dans leur
 » lâche cœur. Combien de fois, dans de
 » pareilles occafions, ne nous ont-ils pas
 » donné des preuves de leur peu de cou-
 » rage? «

Requesens étoit trop fage & trop pru-
 dent, pour donner quelque chofe au hafard.
 Il n'aimoit ni les entreprifes téméraires, ni

===== celles dont le succès pouvoit dépendre de
 Liv. XIII. quelques événemens qu'il n'auroit pu pré-
 1575. voir ; mais dans les circonstances où il se
 trouvoit, & désirant ardemment de soumettre
 promptement la Zélande , il se détermina à
 tenter le passage du canal. En conséquence
 il fit passer dans l'isle de Philipsland , trois
 mille soldats d'élite , pris indistinctement par-
 mi les Espagnols, les Wallons & les Alle-
 mands. Il chargea d'Avila de les accompagner
 avec sa flotte , sur laquelle il fit monter la
 moitié de ses troupes ; & l'autre moitié, aux
 ordres d'Oforio d'Ulloa , fut destinée à tenter
 le passage du canal. C'étoit celui de tous les
 officiers qui s'étoit déclaré avec le plus de
 chaleur pour cette entreprise ; il étoit Espa-
 gnol , d'un courage & d'une bravoure à toute
 épreuve.

Passage du
gué.

Le vingt-huitieme Septembre , Ulloa , au
 jour tombant , se mit à la tête de sa troupe,
 & aussi-tôt que la nuit fut venue, & que la
 marée commença à descendre, il entra dans
 l'eau. Devant lui marchaient des guides, &
 derriere ses soldats deux cens pionniers :
 après ceux-ci venoit une compagnie de Wal-
 lons , qui formoit l'arriere-garde. Elle étoit
 commandée par un officier, nommé Peralta.
 La langue de terre & de sable sur laquelle

marchoient les foldats d'Ulloa , étoit fi étroite , qu'elle ne pouvoit en contenir que trois de front : fouvent il arrivoit que , la terre leur manquant tout-à-coup , il falloit qu'ils entraffent dans l'eau ; & dans des endroits elle étoit fi profonde , qu'ils en avoient jufqu'aux épaules. Alors il falloit , pour garantir leurs fufils & leurs armes , qu'ils les portaffent fur leur tête. A peine eurent-ils marché quelque temps , qu'ils eurent à ef- fuyer le feu de toute l'artillerie & de la moulqueterie des barques & vaiffeaux Hol- landois & Zélandois , qui s'étoient avancés autant qu'ils l'avoient pu ; de ces mêmes vaif- feaux fortit une grande quantité de matelots armés de crochets , attachés à de longues perches , avec lefquels ils renverferent plu- fieurs foldats Efpagnols , qui déjà ébranlés par l'impulfion des eaux , ne pouvoient ni réfifter , ni fe défendre. Les uns furent maffacrés im- pitoyablement , ou , plongés dans les flots , furent étouffés dans la bourbe & dans la fange : les autres durent leur falut à l'obf- curité , parce qu'elle empêcha les barques & les vaiffeaux ennemis d'agir de concert. Dans cette cruelle pofition , les foldats d'Ulloa ne perdirent pas courage. Plus le danger qui les menaçoit , étoit grand , plus leur courage

Liv. XIII.

1575.

===== s'enflammoit : marchant toujours avec la
 Liv. XIII. même intrépidité , fans rompre leurs rangs ,
 1575. ils s'animoient , s'aidoient les uns les autres ; en même temps qu'ils combattoient & se défendoient , autant que le terrain le pouvoit permettre. Mais plus ils approchoient de l'endroit où ils devoient aborder , plus le péril croissoit : leurs forces s'affoiblissoient , l'eau devenoit plus profonde , & les barques de l'ennemi pouvoient aussi s'approcher d'eux davantage. Sortis de l'eau , ils trouverent sur le rivage où ils aborderent , un corps de troupes considérable. Ces troupes ne se comporterent pas avec la bravoure qui leur étoit ordinaire ; la mort de l'officier qui les commandoit , & qui fut tué dès le commencement du combat par un des siens , les découragea ; & la confusion que cet événement funeste & inattendu jetta parmi elles , fut si grande , qu'elles prirent la fuite. Les Espagnols n'étoient pas en état de les poursuivre : mouillés , fatigués & harassés , comme ils l'étoient , loin de pouvoir attaquer , ils auroient été eux-mêmes hors d'état de se défendre , si on les eût chargés avec vigueur au sortir de l'eau.

Cette entreprise , aussi extraordinaire qu'elle

étoit hardie , on peut même dire téméraire , Liv. XIII.
 coûta beaucoup aux Espagnols. Aucun des 1575.
 deux cens pionniers qu'ils avoient amenés
 avec eux n'échappa ; les uns se noyèrent ,
 les autres furent massacrés par l'ennemi. Un
 nombre considérable des soldats d'Ulloa eut
 le même sort : plusieurs furent aussi dange-
 reusement blessés. Mais parmi les morts il
 n'y eut d'officier de distinction que le seul
 Pacheco. On dit qu'ayant reçu un coup de
 feu , ses soldats voulurent le porter sur leurs
 épaules , & qu'il leur répondit : » mes
 » amis , le coup est mortel ; le service que
 » vous voulez me rendre , retarderoit votre
 » marche : laissez-moi ; je meurs , mais cou-
 » vert de gloire , de périr dans une si grande
 » entreprise que la nôtre. « Au même ins-
 tant il fut englouti par les flots. La compa-
 gnie Wallone qui formoit l'arriere-garde , &
 que commandoit Peralta , avoit pris le parti
 de la retraite , & étoit retournée sur ses pas ,
 aussi-tôt qu'elle avoit vu toute la grandeur
 du danger (2).

(2) Bentivoglio p. 168. C'est d'après Rivas , gou-
 verneur de Cambray , que cet auteur donne les
 détails que l'on vient de lire. Rivas avoit été de cette
 expédition , comme de celle de Mondragone , lors du

Liv. XIII. Lorsque les Hollandois & les Zélandois
 1575. virent que malgré leurs efforts les Espagnols
 avoient réussi dans leur entreprise, ils quit-
 terent le canal, & se hâtèrent de donner
 avis de ce qui venoit de se passer aux vil-
 les dont ils présumoient que les Espagnols
 ne tarderoient pas à tenter de se rendre
 maîtres. Requesens profita de leur retraite
 pour faire transporter à Duyveland le reste
 de ses troupes, qui, s'étant jointes à celles
 qui avoient traversé le canal, forcèrent cel-
 les du Prince d'Orange à prendre la fuite &
 à se retirer à Ziric-Zée, capitale de l'isle de
 Schowen. Cette ville est à l'embouchure de
 l'Escaut. Il étoit, on ne peut pas plus, im-
 portant pour les Espagnols de s'en emparer.
 La possession de cette place devoit couper la
 communication de la Zélande avec la Hol-
 lande; d'ailleurs, c'étoit la ville la mieux
 située pour y faire aborder les secours d'Es-

siège de Tergoes. Une aurore boréale, qui dura
 toute la nuit, ne contribua pas peu à animer & à
 soutenir le courage des Espagnols; ils imaginèrent
 que ce phénomène, dont alors on connoissoit peu
 la cause, leur annonçoit que le ciel se déclaroit
 pour eux.

pagne;

pagne , que Requesens attendoit. Son dessein
 étoit d'y rassembler toutes ses forces , & de Liv. XIII.
 les y tenir jusqu'à ce qu'il eût une armée na- 1575.
 vale assez considérable pour tenter la con-
 quête de Middelbourg , de Fleissingue , & des
 autres villes de l'isle de Walcheren. Il donna
 le commandement de son armée à Mondra-
 gone , & elle marcha aussi-tôt vers Ziric-
 Zée ; mais avant que d'y arriver , il falloit
 qu'elle traversât le canal qui sépare l'isle de
 Duyveland de celle de Schowen. L'entreprise
 étoit hasardeuse ; l'ennemi , qu'on voyoit sur
 la rive , paroissoit bien résolu à s'y oppo-
 ser. Le canal , dans cet endroit , avoit en-
 viron une lieue de largeur , & le fond en
 étoit fangeux : cette considération n'arrêta
 point Mondragone ; il entra le premier dans
 le canal , & tous ses soldats , animés par
 son exemple , le suivirent. Cette démarche
 hardie étonna l'ennemi , & l'intrépidité des
 soldats Espagnols fit sur lui une telle impres-
 sion , qu'il n'osa pas les attendre ni s'opposer
 à leur passage.

Mondragone auroit pu , aussi-tôt après
 avoir passé le canal , commencer le siège de
 Ziric-Zée ; mais il crut qu'il étoit plus pru-
 dent de se rendre maître auparavant de quel-
 ques postes que les Zélandois avoient fait

1575. fortifier pour assurer la communication de
 Liv. XIII. cette ville avec les autres isles & le conti-
 nent. Ces postes étoient au nombre de trois ;
 l'un au midi, étoit près de Bovendam ; l'autre au Nord, à Brouwershaven ; & le troisieme au Nord-Est , à Bommene. De ces trois postes , celui de Brouwershaven ne fit aucune résistance ; celui de Bovendam fut emporté , mais il en coûta la vie à soixante soldats Espagnols , à Peralta qui les commandoit , & à un nombre considérable de soldats Wallons & Allemands. On y auroit perdu moins de monde , si l'on se fut moins hâté de donner l'assaut au fort qui défendoit ce poste. Celui de Bommene fit une vigoureuse résistance : il étoit bien fortifié ; & du Lis , officier François , qui y commandoit , avoit fait passer dans toute la garnison , composée de François , d'Allemands & d'Anglois , le courage intrépide qui l'animoit. Les preuves qu'ils en donnerent , leur ont mérité une place dans l'histoire.

Belle défense de la garnison de Bommene.

Un fossé profond environnoit le fort de Bommene , qui , se remplissant d'eau à la marée montante , le rendoit alors presque imprenable : un canal qui le traversoit , étoit aussi alors rempli des eaux de la mer. Mais quand la marée descendoit , & que les eaux

s'étoient retirées , le fossé étoit guéable , & Liv. XIII.
 on pouvoit approcher jusqu'aux pieds des 1575.
 murailles du fort. Requesens & le Marquis
 de Vitelli étoient venus au camp de Mon-
 dragone , & eux-mêmes dirigeoient les opé-
 rations du siège. Au moyen d'une tranchée
 profonde qu'ils avoient fait ouvrir & pousser
 jusqu'au bord du fossé , ils avoient pu faire
 élever une forte batterie : après qu'elle fut
 démasquée , elle battit sans discontinuation ,
 pendant deux jours , les murailles , & y fit
 une breche assez large pour pouvoir don-
 ner l'assaut. Profitant du moment où les eaux
 de la mer étoient entièrement retirées , les
 Espagnols le tenterent. Si l'attaque fut vive ,
 la défense ne le fut pas moins : si les assié-
 geans firent les plus grands efforts pour s'é-
 tablir sur le rempart , ceux des assiégés fu-
 rent encore plus grands : les premiers fu-
 rent repoussés & contraints d'abandonner la
 breche , après avoir perdu cent cinquante
 hommes , & en avoir eu au moins autant
 de blessés. Ce mauvais succès rendit furieux
 les Espagnols ; dès le lendemain ils livrerent
 un nouvel assaut , au même-temps , en plu-
 sieurs endroits. Le même courage , la même
 ardeur animoit les assiégeans & les assiégés ;
 la fureur & le désespoir agissoient également

en eux : les uns , comme les autres , étoient déterminés à vaincre ou à mourir. Les Espagnols craignoient le retour de la marée , & vouloient le prévenir : les assiégés , au contraire , l'attendoient avec impatience. Ceux-ci se flattoient que les Espagnols renonceroient à leur entreprise , s'ils pouvoient rendre vains leurs efforts , jusqu'à ce que les eaux de la mer eussent rempli le fossé , & que peut-être ils seroient dégoûtés de revenir à l'assaut. Ceux-là considéroient que , s'ils n'emportoient pas la place avant que les eaux fussent venues au secours des assiégés , il pourroit bien arriver que la seconde tentative qu'ils faisoient ne seroit pas plus heureuse que la première ; sans compter encore qu'elle leur coûteroit beaucoup de sang. Animés par ces motifs différens , on combattoit des deux côtés avec un égal acharnement. Les assiégés , comme les assiégeans , firent dans cette journée des prodiges de valeur ; ils mirent en usage tout ce que la force & l'adresse ont de ressource. Dans ce combat terrible & sanglant , qui dura près de six heures , sans aucune interruption , personne ne cherchoit à éviter la mort qui les menaçoit ; le désir de la donner à leur ennemi , les occupoit tous égale-

Liv. XIII.

1575.

ment. Cette bravoure meurtrière coûta la vie aux plus braves des deux partis ; mais Liv. XIII.
 les Espagnols , à l'approche de la marée , 1575.
 redoublèrent d'ardeur , accablèrent , par le
 nombre , les assiégés , les forcèrent enfin à
 abandonner la breche , & entrèrent avec eux
 dans le fort. Le combat alors recommença
 avec plus d'acharnement qu'auparavant , & ne
 finit que quand le dernier des assiégés eut
 reçu le coup de la mort. Cette conquête
 coûta aux Espagnols deux cens cinquante
 hommes , outre ceux qu'ils avoient perdus
 au premier assaut ; ils eurent aussi environ
 deux cens cinquante hommes de blef-
 fés. (3)

La prise des forts de Bovendam , de
 Brouwershaven & de Bommene , rendoit
 plus facile la conquête de Ziric-Zée , mais
 ne l'affuroit pas. Ses habitans , décidés à tout
 sacrifier pour la défense de leur ville , em-
 ployerent , pour en rendre l'approche plus
 difficile , le même moyen dont les Etats de
 Hollande s'étoient servis lors du siège de
 Leide ; ils couperent toutes les digues du
 canal , & mirent sous les eaux les terres qui

(3) Meursii Auriacus p. 147.

environnoient leurs murs. Par-là ils rendi-
 Liv. XIII. rent impraticables tous les moyens que les
 1575. Espagnols auroient pu mettre en usage pour
 les attaquer , & dont on se sert ordinaire-
 ment dans les sièges , les tranchées , les bat-
 teries , l'assaut même & l'escalade. Il ne resta
 donc aux Espagnols d'autre ressource pour
 s'emparer de Ziric-Zée que de la bloquer.
 Mondragone , leur général , prit le parti d'en
 faire usage ; mais il sentit qu'il lui faudroit
 beaucoup de temps pour y réussir , & qu'il
 falloit aussi que toutes les issues de la ville
 fussent tellement fermées , qu'aucun secours
 n'y pût entrer ; elle n'en pouvoit recevoir
 que par un petit canal , qui conduisoit à ce-
 lui qui sépare l'isle de Schowen de celle de
 Duyveland.

A l'endroit où ces deux canaux commu-
 niquoient , les Zélandois avoient fait élever
 des batteries , qui en assuroient l'entrée aux
 vaisseaux de la province de Hollande , de
 l'isle de Walcheren , & , par conséquent ,
 aux secours que les habitans de Ziric-Zée
 pouvoient en tirer. Il ne restoit donc aux
 Espagnols d'autres moyens de soumettre cette
 ville , que de se rendre entièrement maîtres
 de l'entrée du petit canal & de la fermer.
 Pour y parvenir , Mondragone envoya des

vaisseaux se poster à l'entrée du canal ; &
 dans les endroits où l'eau n'étoit pas assez Liv. XIII.
 profonde , il fit élever une estacade. Cet ou- 1575.
 vrage long & pénible occupa toutes ses trou-
 pes pendant plusieurs mois , & coûta beau-
 coup de sang , tant aux assiégés qu'aux assié-
 geans. Quand cette estacade fut achevée ,
 Mondragone en fit construire une seconde ,
 vis-à-vis d'une isle située précisément à l'em-
 bouchure du canal , & les joignit par une
 forte chaîne de fer ; alors il ne fut plus possi-
 ble de rien faire entrer dans la ville.

Ce ne fut qu'au commencement de Fé-
 vrier que ces ouvrages furent finis , & que
 les assiégés se virent par-là privés de toute
 espece de secours. Pendant tout l'hiver ils
 en avoient reçu continuellement , parce que
 les froids ayant été beaucoup plus modérés
 qu'ils ne le sont ordinairement dans cette fai-
 son , les canaux & les rivières n'avoient pas
 cessé d'être navigables. Privés de tout espoir
 d'être secourus par le canal dont l'ennemi
 s'étoit rendu maître , ils s'occupèrent des
 moyens qu'ils pourroient mettre en usage
 pour tromper la vigilance active des assié-
 geans.

Le Prince d'Orange , de son côté , pour Entreprise
du Prince
d'Orange,
 procurer des secours aux assiégés , forma le

1575. ~~projet~~ projet hardi de leur en faire passer par l'ouverture qu'on avoit faite à la digue du grand canal, du côté de l'isle de Schowen, afin d'inonder le pays. Cette ouverture avoit été faite proche du village de Dreifchter. Le Prince d'Orange avoit chargé de l'exécution de cette entreprise le Comte de Hohenloe, Seigneur Allemand, d'un courage à toute épreuve : mais une tempête qui survint, des batteries de canons que les assiégeans avoient eu le temps d'élever, & la plus grande partie de leurs forces qu'ils avoient portées sur la digue, près de l'ouverture par où le Comte de Hohenloe devoit passer, l'obligèrent de renoncer à son dessein & à se retirer. Ce mauvais succès ne découragea pas le Prince d'Orange ; il résolut de tenter une seconde fois le passage, d'y employer de plus grandes forces, & pour animer le courage de ses soldats, de se mettre lui-même à leur tête.

Elle
échoue.

En conséquence, il se rendit à Dreifcher, & , profitant de la marée montante, il s'avança vers l'ouverture de la digue. Les Espagnols furent d'abord mis en désordre ; on en fit même un grand carnage, & on leur enleva plusieurs pieces de canons : mais tout-à-coup reprenant courage, s'animant les uns

les autres à la vue du danger qui les mena-
 çoit, ils se reffaisirent du poste dont on les Liv. XIII.
 avoit chassés, & combattirent alors avec un 1575.
 tel acharnement, que le Prince d'Orange,
 qui voyoit approcher le moment où la ma-
 rée alloit descendre, renonça à son entre-
 prise, fit rembarquer ses soldats, & les ra-
 mena dans le canal. Le bâtiment que mon-
 toit l'amiral Boissot, plus gros & plus fort
 que les autres, n'ayant pu y arriver à tems,
 fut vivement attaqué; lui-même, après un
 rude combat, fut tué : avec lui périrent en-
 viron trois cens hommes de son équi-
 page, qui se noyèrent, ou furent massa-
 crés.

Le mauvais succès de cette entreprise, qui
 fut la dernière que l'on forma pour secourir
 les assiégés, leur fit prendre le parti de ca-
 pituler. Accablés de maux & réduits à la
 plus grande misère, ils offrirent à Mondra-
 gone de lui remettre leur ville, s'il vouloit
 les traiter favorablement. Ce général, fatigué
 de la durée de son entreprise, leur offrit
 des conditions si avantageuses, qu'ils ne
 balancerent point à les accepter, & lui
 ouvrirent leurs portes. (4) Ce siège,

(4) Meteren, p. 155. Bentivoglio, p. 170.

qui dura neuf mois, avoit pendant tout ce
 Liv. XIII. temps occupé presque toute l'armée Espa-
 gnole.

1575.

Mort de
 Vitelli &
 de Reque-
 sens.

La reddition de Ziric-Zée avoit été précé-
 dée par des événemens bien plus importans
 pour les deux partis, que ceux que nous
 venons de rapporter à l'occasion du siège de
 cette ville. Ils firent perdre aux Espagnols
 l'espérance de soumettre entièrement la Zé-
 lande, comme ils s'en étoient flattés; ils dé-
 livrerent leurs ennemis des inquiétudes ef-
 frayantes, que les premiers succès des Espa-
 gnols leur avoient justement inspirées. Le
 premier de ces événemens fut la mort du
 Marquis de Vitelli, qui étoit sans contredit,
 le plus habile officier que les Espagnols euf-
 sent alors dans les Pays-Bas : le second fut
 la mort de Requesens, qui arriva peu de
 temps après celle de Vitelli.

Quand Requesens avoit formé le dessein
 de soumettre Ziric-Zée, il s'en falloit bien
 qu'il eût l'argent nécessaire pour fournir aux
 dépenses qu'exigeoit une telle entreprise. L'Es-
 pagne étoit hors d'état de lui en fournir : la
 guerre que Philippe avoit eu à soutenir
 contre les Turcs, (5) avoit épuisé son tré-

For. C'auroit été envain que Requesens se ~~seroit~~
 feroit adressé aux Etats des provinces res- Liv. XIII.
 tées fidelles; il connoissoit leur disposition, 1575.
 & savoit que, soit impuissance, soit mauvaise
 volonté, ils n'acquiesceroient point à sa de-
 mande. Il étoit dû cependant de gros arréra-
 ges aux troupes. Leur mutinerie avoit, plu-
 sieurs fois, fait connoître leur mécontente-
 ment : plusieurs fois elles en avoient fait
 sentir les effets au peuple; auquel Requesens
 s'étoit vu forcé de permettre de repousser
 par les armes les violences que, sous ce
 prétexte, commettoient les soldats. Il avoit
 même été en quelque sorte forcé à cette to-
 lérance par la crainte que le peuple irrité
 n'eût méprisé les défenses qu'il lui auroit fai-
 tes d'employer la force pour repousser l'op-
 pression qu'il éprouvoit. Le Duc d'Albe,
 avant lui, plus cruel & moins juste, avoit
 enchaîné les bras du peuple, toutes les fois
 qu'il avoit voulu résister aux troupes.

Requesens avoit le cœur trop sensible, &
 n'avoit pas assez de force d'esprit pour sup-
 porter avec indifférence la situation où il se
 trouvoit; son ame étoit trop foible pour se
 roidir contre les difficultés qu'il rencontroit :
 le chagrin s'étoit emparé de lui; un fond de
 tristesse le consumoit : insensiblement sa santé

1575. s'altéra , ses forces s'affoiblirent , la fièvre le
 Liv. XIII. prit & en peu de jours le conduisit au tom-
 beau. Il avoit plus de vertus que de grands
 talens ; il étoit beaucoup plus propre au
 gouvernement civil , qu'à conduire une en-
 treprise militaire. A ce dernier égard il étoit ,
 de l'aveu de tout le monde , très-inférieur
 au Duc d'Albe , auquel il avoit succédé dans
 le gouvernement des Pays-Bas. (6)

(6) De Thou , Tome III. p. 464. Strada ,
 Tome II. p. 35.

FIN DU SECOND VOLUME.



